F/C 053

ACADEMIE DES SCIENCES DE LA R.P. D'ALBANIE
INSTITUT DE FOLKLORE

Trésor du chansonnier populaire albanais

TIRANA,
1975

Çmimi 8 lekë

BIBLIOTEKA KOMBËTARE
NO.

BIBLIOTECA

Rédaction: **Zihni Sako, Qemal Haxhihasani, Kolë Luka**

Version française: **Kolë Luka**

DEUX MOTS D'INTRODUCTION

L'intérêt du folkloriste, du linguiste, de l'ethnographe, des amis du peuple et du pays albanais est de longue date. Cet intérêt s'accroît à partir de la seconde moitié du XIX[e] siècle pour devenir encore plus grand surtout après la libération du pays du joug nazi-fasciste et son affranchissement du pressurage féodalo-bourgeois.

L'Albanie s'est acquis, par sa lutte héroïque de libération nationale, par les grandes victoires de l'époque de l'édification du socialisme et sa lutte ferme pour sauvegarder la pureté des idées immortelles du marxisme-léninisme contre les ingérences de l'impérialisme et du révisionnisme, le respect et la sympathie des masses populaires du monde entier.

Les immenses possibilités que donnent le Parti du Travail d'Albanie et le pouvoir populaire et l'estime toute spéciale qu'on accorde à la création folklorique populaire, ont permis au peuple albanais de mettre au jour des trésors stupéfiants, d'une valeur idéelle et esthétique toute propre, qui font état de son grand talent.

Le patrimoine populaire s'est vu accroître et enrichir considérablement par les nouveaux apports folkloriques. Ces valeurs, appréciées également aux festivals internationaux où ont participé nos troupes folkloriques et nos créateurs populaires, ont porté au jour notre réalité socialiste. Ils ont fait état qu'au sein même de l'épanouis-

sement de notre nouvelle culture socialiste, le folklore continue de tenir la pratique populaire de tous les jours, comme une source intarissable d'inspiration pour nos arts. Les motifs ont volé et vécu de bouche en bouche, comme le furet de la chanson, ils ont couru et courent, agiles et vivaces.

Les valeurs du folklore albanais sont reconnues à l'étranger, mais non pas encore dans la mesure voulue, les traductions appelées à servir pour pénétrer plus profondément dans le monde intérieur héroïque et lyrique de l'Albanais étant toujours en petit nombre. Ces motifs verdissent et fleurissent de toutes parts, font état de vertus et de profondes pensées populaires, font connaître un peuple qui s'est tenu à la cognée et au fusil pour se défendre, un peuple qui a soif de liberté, un peuple qui tient à son chant, à sa danse, à son instrument de musique, pour chanter à sa vie avec un grand pathos, des sentiments purs, des charmes rares de figures poétiques et mélodiques, riches d'une physionomie propre, albanaise.

Après la parution du *Chansonnier populaire albanais* (1961), après le volume *Chansonnier des preux albanais* (1967), suivi par *Le chant albanais au cours des âges* (1969), ce nouveau volume *Trésor de chansonnier populaire albanais* est le quatrième à paraître en français. Outre un nombre de textes choisis des éditions antérieures, ce volume porte aussi un choix de textes des Archives de l'Institut du Folklore, des éditions que cet Institut a faites après 1965, de textes nouvellement enregistrés par les expéditions de cet Institut, de textes chantés au Festival national de l'année 1968, et surtout au Festival national de 1973.

Ce volume permet au lecteur étranger de mieux connaître la création folklorique albanaise depuis les temps

les plus anciens jusqu'à nos jours. Le spécialiste peut suivre les chemins de l'enrichissement et de l'évolution du folklore albanais comme facture thématique et artistique, suivre attentivement la lutte de classe soutenue par ce peuple contre l'oppression étrangère et le pressurage de ses hoberaux, pour la liberté, l'indépendance et la justice sociale.

Le folklore perpétue et transmet l'important et l'accessoires, mais la mémoire est le choix, l'exigence de l'essentiel. De là on peut voir comment le peuple est parvenu, en rejetant ce qui est sans importance et sans relief, à s'emparer des sphères les plus diverses de la vie spirituelle. La mémoire travaille comme l'esprit créateur et critique, et ces spécimens permettent de voir les valeurs de la création artistique populaire, qui jaillissent de l'inspiration d'un peuple de grand coeur et de pensée profonde.

La poesie populaire, c'est avant tout un rythme naturel. Et le folklore connaît en Albanie, surtout de nos jours, une extension et une création extraordinaires, qui correspondent à l'épanouissement de notre pays socialiste, qui vont à la rencontre à l'intérêt particulier du Parti du Travail, qui y a découvert des immenses valeurs éducatives, patriotiques et révolutionnaires, qui l'encourage et le stimule au service de notre culture socialiste. Ainsi, tradition et innovation, dans leur imbrication, ont porté la création folklorique populaire au plus haut niveau, tant parmi les masses rurales que parmi la classe ouvrière, tant chez les anciens que chez les jeunes, et même les plus jeunes.

«Le peuple albanais, a dit le dirigeant de notre Parti et de notre peuple, le camarade Enver Hoxha, a été toujours optimiste. Même dans ses complaintes, même

dans ses joies, il n'a jamais perdu la confiance en l'avenir. Cet optimisme, cette grandeur de ce peuple, se sont éternisés dans le riche patrimoine de la littérature orale, dans ses chants, dans ses danses, dans ses costumes et dans ses autres traditions admirables. C'est quelque chose de majesteux que le seul génie populaire peut réaliser en art de façon parfaite.»

Les amis étrangers ont pu voir cet aspect majestueux dans le Festival de Dijon en France, où notre musique et nos danses obtinrent le Premier Prix; les hôtes étrangers ont pu le voir, en 1973 à Gjirokastër, au Deuxième Festival national, et même dans le film projété à l'écran sur ce festival. Et nous croyons que ce volume leur donnera une idée plus complète de la création folklorique albanaise.

I

Chansons rituelles
calendrier populaire
phénomènes de la nature
comptines

1

LA TRAITE AU BURON

Blanche et noire, aux trayons fins,
Je te trais, tu le vois bien,
Reste calme sous ma main;
Abondante est la mulsion,
Tu remplis de lait mon seau.
Je caresse ta blanche peau,
Et demain, au pâturage,
Tu auras du sainfoin,
Tu iras aux sources fraîches.

Meiguzhe — Shkodër)

2

ESSAIMAGE

Up, up, up, petit essaim,
Viens loger au nouveau gite;
Nouvelle ruche, nouveaux essaims.
Viens essaim, essaim béni,
Je t'approche petit à petit.

(Zadrime)

3

DORDOLETZ, APPORTE LA PLUIE...

Dordoletz[1], *apporte la pluie,*
Fais pousser à nos maïs
Sur chaque tige trois épis.
Pluies en mai —
Or moulé,
Pluies en juin —
Sol chagrin.
Eau à juillet —
Blé en setiers,
En août l'eau —
Blé à boisseaux.

(Elbasan)

1) Le Dordoletz ou «faiseur de pluie» est un jeune homme (ou une jeune fille, selon les régions) qui dans les villages, aux périodes de sécheresse, allait de maison à maison en chantant un refrain. On lui jetait un seau d'eau sur le tête on lui donnait des oeufs, des sous, etc.

4

ALLEZ-VOUS-EN!

Allez, allez-vous-en,
Couleuvres et serpents,
Sinon vient Saint-Evangélisme,
Il vous tranche, ils vous assomme,
Il vous jette dans le torrent,
Pour les chiens et les limiers.

(Albanie méridionale)

5

O SAINT-GEORGES DE LA SAISON FLEURIE!

O Saint-Georges de la saison fleurie!
Que tu me trouves d'ici un an
Dans le giron un petit enfant.

O Saint-Georges de bon augure,
Que tu me trouves d'ici un an
Avec ma femme en la maison.
Et comme ce lin
Que je devienne chenu.

O Saint-Georges à ta santé,
Les Malessores[1] *vont transhumer*
Dans leurs propres contrées.

(Picali-Tirana)

1) Les habitants des montagne

6

O JOLI MOIS DE MAI!

O joli mois de mai,
Fais pousser, fais pousser
Mes cheveux touffus
Comme queue de cheval,
Comme bois sur les monts,
Comme les blés drus,
Comme rameau de cru,
Et longs d'une aune.

(Albanie méridionale)

7

ESCARPOLETTE

La lune luit sous la ramée,
Lon gai, lon gai, ma colombette;
Elle enlumine l'escarpolette,
Vois chanter gai filles et fillettes,
Vois danser gai filles et fillettes.

Les jeunes gars ont demandé,
Lon gai, lon gai, lune nouvelle,
Où est allée la toute belle?
Trouve le chemin à la pucelle,
Elle s'égare, la tourterelle.

(Shkodër)

8

OH, LA BLANCHE, BLANCHE NEIGE

Oh, la blanche, blanche neige,
Bien-venue dans mon pays!
Viens couvrir notre terroir
Du candide et blanc tapis:
Toi au froid et moi au chaud.

(Albanie méridionale)

9

LIBE-LIBELLULE

Libe-libellule,
Ponds-moi de petits oeufs;
Deux, tiens-les pour toi,
Deux seront pour moi.

(Shkodër)

O CORBEAU AU NOIR PLUMAGE!

«O corbeau au noir plumage,
Je te jette ma dent cariée
Pour en avoir une nouvelle.
O corbeau à la queue ronde
Combien ces linges?»
«Ni à vendre, ni à troquer.
Je les prends dans mon bec
Et m'envole avec,
A Kavaje,[1]
Pour en faire un trousseau,
A Peqin,[2]
En faire du lin fin.»

(Elbasan)

1, 2) Villes en rapports économique avec le chef-lieu où est chantée la pièce.

OÙ EST LA VIANDE, ÉPOUSE?

«Où est la viande, épouse?»
«Le chat l'a mangée.»
«Le chat où est-il?»
«Grimpé sur le chêne.»
«Le chêne où est-il?»
«Coupé par la hache.»
«La hache où est-elle?»
«Ebréchée par la pierre.»
«La pierre où est-elle?»
«Charriée par le fleuve.»
«Le fleuve où est-il?»
«Il est bu par les boeufs.»
«Les boeufs où sont-ils?»
«Volés par le loup.»
«Le loup où est-il?»
«Tué par la balle.»
«La balle où est-elle?»
«Le juge l'a prise.»
«Le juge où est-il?»
«Il l'a mangée,
En a crevé.»

(Albanie du Sud)

II

Berceuses

12

LA GÉSINE, TENDRE GÉSINE

La gésine, tendre gésine
A donné le jour à neuf fils,
N'ayant point d'autres maillots
Pour emmailloter ses enfants,
Fors des maillots de soie.
Heureuses couches, gésine!

La gésine, tendre gésine,
A donné le jour à neuf fils,
N'ayant point d'autres langes
Pour emmailloter ses enfants,
Fors des langes de satin,
Heureuses couches, gésine!

La gésine, tendre gésine
A donné le jour à neuf fils,
N'ayant point d'autres berceaux
Pour faire sommeiller ses enfants,
Fors des berceaux d'or.
Heureuses couches, gésine!

(Elbasan)

13

O LULINE DE MAMAN

Viens sommeil, do lentement.
O Luline de maman[1],
Dis un mot à notre fille:
«Que tu sois toujours gentille,
Comme une Zane dans les bois.
Ta paupière – aile courbée;
Et la lèvre – ah, le sanguin
De la drupe du cornouiller;
Ta bouchette – un vrai amour.»

(Albanie du Nord)

1) A répéter après chaque vers.

14

DORS TRANQUILLE, MA MIGNONNE

Dors tranquille, ma mignonne,
Que tes joues se colorent
De l'incarnat de la cornouille;
Dors, dors, mon rossignolet
Humant l'hyacinthe sur les prés.
Maman veut te voir grandir
Comme le bourgeon qui s'épanouit.
Viens, sommeil, sois le bienvenu!
Pourquoi le quitter à peine venu?
Pourquoi quitter ses paupières
Contente que tu me fis
En approchant du tendre lit?
Do, do, dors, mon agnelet,
Deviendras grande, deviendras fille,
Bien gracieuse et bien gentille.
Dors, tendron, sous la caresse
D'un beau rêve de tendresse.
Le bon Dieu veut te faire grande,
Te faire grande, t'illuminer

Comme un ange auréolé.
Dors, mignonne, sous le saule,
Car demain, dans ton école,
Tu feras trésor de savoir.
Viens, sommeil, sur ma colombe,
Pour l'aimer, pour la chérir,
Maman veut la faire dormir,
Et... longue vie, à toi, ma fille!

(Shkodër)

15

DO, BIZET, DO, MON BIZET

Do, bizet, do, mon bizet,
Do que mère te veut du bien...
Que tu sois un vrai soutien
Du Parti qui guide tes pas.
Et, quand tu seras mon grand,
Mon cher lys éclos en blanc,
Tu procureras la joie
A mère qui te pourvoit:
Et, quand tu seras mon grand,
O mon coeur, mon coeur chéri,
Tu seras un vrai vaillant.

(Shkodër)

16

QUE TU CROISSES POUR L'ALBANIE

Fais dodo, ô mon enfant,
Que tu croisses et sois vaillant,
Comme Enver le partisan.
Fais dodo, l'enfant, ma vie,
Que tu croisses pour l'Albanie,
Dévoué à notre Parti.

(Albanie du Nord)

III

Le jardin d'amour

17

LA BELLE AU FOULARD EN BIAIS

«La belle au foulard en biais,
«Que d'hommes tu as rendus fous!»
«Quel dam en a le village,
Si je ne fais que relever
Sur le front mon petit toupet?»
«La belle, garde toi d'aller
A côté du cimetière,
Tu risques de ressusciter
Tous les morts dans leurs bières,
Et d'y enfouir dedans,
Ah, ouil tous les vivants»

(Permet)

18

DU BROUILLARD OU DE LA NEIGE

Du brouillard ou de la neige
Es-tu la silhouette.
La belle aux sourcils arqués,
Aux joues tendres, mordorées,
Clair de lune sur les prés?
Belle à l'oeil leste, étoilé,
Soit qu'il s'ouvre ou qu'il se ferme,
Il ressemble aux reflets
De la lune dans la forêt.

(Shkodër)

19

OH, LA BLANCHE, BLANCHE ROSE!

Oh, la blanche, blanche rose!
Une fois sur le bateau
J'ai scruté des yeux la mer.
Au milieu de celle-ci
Il y avait un petit chêne.
Pour petit qu'était le chêne,
Une grande ombre il faisait,
Un ombrage aussi touffu
Neuf troupeaux y stationner,
Neuf troupeaux et neuf béliers
Gardés par jeune luronne
Avec branche d'avelinier.
Le marin s'en aperçut
Et des larmes en coulèrent,
Qui tombèrent dans la mer,
Lors, la mer en fut gelée
Et les nefs restèrent à sec.
Le marin fut affecté
A l'instant d'un mal étrange.
Il exigea l'impossible:
Viande de lièvre chauve,
Fromage de perdrix douce,
Il voulait la jeune vierge.

(Shestan-Shkodër)

LA BREBIS BELE LÀ-HAUT

La brebis bêle là-haut
En quête du pastoureau.
«Oh, brebis, pourquoi bêler?»
«Laisse-moi bêler, pleurer,
Mon berger s'est marié.
Quand l'berger était badin,
J'ai brouté sur les sommets,
J'ai dormi dans les chênaies,
Je me suis désaltérée
Dans les sources ombragées.
Mais ensuite, quand le berger
S'est marié, pour mon malheur,
J'ai brouté sur les chemins,
J'ai dormi dans les culées,
J'ai bu l'eau dans les fossés.»

(Shkodër)

AU-DELÀ DE CE MONT

Au-delà de ce mont,
Une fleur s'éclot.
«Eclos-toi, la fleur,
Fais-le lentement!»
«Je sens le printemps,
Mais ne le crains mie.
C'est le soleil luisant
Qui me fait fleurir»

Au-delà de ce mont
Une fleur s'éclot.
«Eclos-toi, la fleur,
Fais-le lentement.»
«L'hiver je ressens,
Mais ne le crains mie,
C'est neige et névé
Qui me font flétrir.»

(Albanie du Sud)

22

A L'ÉTOILE DU BERGER

A l'étoile du berger
Daine sort de la forêt,
Et s'écrie: «Sortez, les daines,
Sortez que rossignol a flûté.
Mars parti, avril venu,
La violette s'est éclose,
Et la rose est en bourgeon.»

«Hé, la brune, à l'oeil calin,
Lorsque tu venais rejoindre
Le chenal de ce moulin,
Tu restais près du rosier
Comme lune tout à côté
De l'étoile du berger.»

(Albanie du Nord)

23

L'AMOUR NE S'OUBLIE JAMAIS

Sous l'ombre du cerisier,
Bardhe reste à larmoyer
Et ses pleurs, qui tombent dru,
Les essuie de son fichu.
Mais la pauvre pleure et pleure
Et le bois sent la tiédeur,
Il commence à jeter bas
Son feuillage séché sur bois.
Le coeur gros, la gorge étreinte,
Elle récite sa complainte,
Maudissant les hivernages,
Maudissant les estivages,
La maison et le buron,
Les bergers aux éperons:
«O bergers, honnis vos faits,
Que la fleur n'éclose point,
Que ces monts en soient détruits,
Que Valbone[1] ne charrie
Plus ses eaux dans la vallée!»
L'entendant, sur le haut pic,

1) Une rivière des alpes albanaises.

Zane à Zane, inquiète a dit:
«O ma soeur, d'où vient la plainte?»
«D'où vient-elle, n'en sais rien!»
C'est Bardhoke à larmoyer
Sous l'ombre du cerisier,
Mais pourquoi, je n'en sais rien.
«Elle pleure pour un gars
Qu'elle ne voit depuis longtemps.
Quand veut-il venir la voir?
Coeur tarit, devient cendré,
Pierre éclate, devient gravier,
Mais l'amour s'oublie jamais.»

(Tropoje)

24

EN DÉVALANT LA BERGE

En dévalant la berge,
La belle au jaune corsage
Cailletait comme caille,
La belle au jaune corsage.
«Elle vient à moi!» me dis-je,
Et courus en souriant.
Voyant qu'elle s'en allait,
Je rentrai mécontent.
«Ami, si tu te plains,
Au retour je viendrai.
On se bat on se tue,
Et puis revient la paix!
Nous ne nous sommes pas bousculés,
Rien que deux paroles nous avons échangées.»

(Albanie du Sud)

25

IE SUIS PARTI, MA BELLE

Je suis parti, ma belle,
Pour gravir la montagne,
J'y ai trouvé, ma belle,
Un noisetier en fleurs;
J'y ai cueilli, ma belle,
Une aveline en coque,
Que j'ai cassée, ma belle,
Pour y trouver, ma belle,
Une poule faisane.

(Albanie du Sud)

26

QUAND L'MARI VIENT DU BURON

Quand l'mari vient du buron
Frou-frou-frou fait mon jupon.
Quand l'mari vient de l'église,
Frou-frou-frou fait ma chemise.

(Albanais de Grèce)

27

SI LE SORT VEUT QUE JE MEURE

«Si le sort veut que je meure,
Dans tes bras je veux m'éteindre,
Oh! tout près de la fontaine
Où se sont passées nos siestes,
Plains-moi de ta petite bouche,
Pleure-moi de tes yeux noirs,
Caresse-moi de tes mains blanches.»

(Dushman-Albanie du Nord)

28

TIENS CES BOURGEONS FLEURIS

«Tiens ces bourgeons fleuris,
Porte-les au bien-aimé,
S'il se trouve attablé,
Qu'il boive du vin;
S'il se trouve couché,
Qu'il en flaire le parfum;
Si, jamais, il est mort,
Pose-les sur la bière.

(Zagorie-Gjirokastër)

29

QUE JE SOIS TRANSFORMÉ

«Que je sois transformé
En rossignol chantant;
Je n'aspire rien d'autre
Que ravir ses paroles,
Pour ramager content
Sur les branches, les sources,
Les citronniers en fleur,
Ton séjour de bonheur.»
«Ah! ma blonde au poil fin,
Que je t'aime, t'aime bien.»

(Labërie)

Labërie: Une vaste région de l'Albanie du Sud-ouest. Il s'agit d'une contrée ethnographique qui comprend des parties de Vlore, Tepelene et Gjirokastër.

30

L'AGNELLE BLANCHE

Ondoyant vient à la grève,
Le fichu tiré de biais.
Ondoie bien, l'agnelle blanche,
Cours la nuit aux rais de lune.
Blanc de neige, mon agnelle,
Tu es bien pour le berger.
Aux burons, la nuit d'été
On entend la voix flûtée.
Je me couche dans mon gîte,
Voix flûtée me poursuit.
Ah! la flûte jumelée,
Que ta voix est enjôlée!
Quand tu prends l'eau à la source
Tu me sembles fleur sur mousse
Lisérée de filets d'or.
Ondoie bien, l'agnelle blanche,
Cours la nuit aux rais de lune.
Blanc de neige, mon agnelle,
Tu es bien pour le berger.
Le troupeau broute au versant,
Il broute le bout de l'herbe.
Je me couche dans mon gîte,

Voix flûtée me poursuit.
Ah! la flûte jumelée,
Que ta voix est enjôlée.
Sur les flancs de la montagne
Elle rammasse des broutilles.
Je te guette bien, ma fille,
Je te ravirai, ma fille.
Ondoie bien, l'agnelle blanche,
Cours la nuit aux rais de lune.
Blanc de neige, mon agnelle,
Tu es bien pour le berger.
Aux premières lueurs de l'aube
Je rencontrerai mon pâtre.
Je me couche dans mon gîte,
Voix flûtée me poursuit.
Ah! la flûte jumelée
Que ta voix est enjôlée.

(Vlore)

31

J'AI UN CHAGRIN DANS MON COEUR

J'ai un chagrin dans mon coeur
Et personne à qui me plaindre.
Si je le dis aux montagnes,
Elles, se retirent;
Si je le dis aux campagnes,
Les guérets s'enluminent;
Si je me plains aux pucelles,
Elles vont épouses, les belles.

(Zagorie-Gjirokastër)

32

BELLE, AU FOULARD MORDORÉ

«Belle, au foulard mordoré,
Seras-tu bientôt mariée?»
«Mon ami, je n'en sais rien!»
«Ta mère en parle pourtant,
Elle se montre bien pressée:
J'ai une fille à marier!
Ah! ma mie, tu m'abandonnes,
Le hameau devient désert,
Tes compagnes te requièrent,
Et moi-même je te veux bien.»
«Ne crains rien, mon doux ami!
Quand je partirai épouse,
Les convives j'embrasserai,
Quand le tour viendra pour toi,
A mon coeur te presserai,
De mes boucles te ceindrai.»

(Peqin-Elbasan)

33

DEUX BERGERS ONT CONVENU

Deux bergers ont convenu:
«Dès potron-minet, demain,
Nous irons chasser des paons!»
Quand la jeune, le lendemain,
Est allée au rendez-vous,
S'est blottie, les yeux en pleurs,
Dans les bras de son ami.
Elle dit triste et chagrine:
«V'là que dans sept ou huit jours
Les troupeaux seront bien loin...
Moi, pauvrette, que dois-je faire?
Comment te laisser tout seul?...
Les versants seront givrés,
Les alpages desséchés,
Les sommets blanchis de neige,
L'on verra sur les versants
Le vent courber les sapins,
Les torrents déborderont,
Et les fauves approcheront.

Tu n'auras ici personne
Pour pétrir le pain pour toi,
Pour te préparer les draps.
Et... des fois, lorsque tes pas
T' porteront vers la fontaine
Où nous allions nous asseoir,
Tu ne pourras t'en arracher
Sans avoir les yeux mouillés.»

(Tropoje-Albanie du Nord)

34

ON S'EST RASSEMBLÉS

On s'est rassemblés,
O gué! Vive la rose!
Et vite j'appelle:
«Avec moi, la belle,
Dépêche le pas.
Ta main je veux prendre
La ronde danser,
Et puis... un baiser.»

(Albanie septentrionale)

35

NE T'AI-JE PAS DIT, COQUINE?

Ne t'ai-je pas dit, coquine,
De n'pas flâner par là?
Le vent se lève et souffle,
L'oeil indiscret te voit,
Ton noir sourcil ondoie.

(Albanie méridionale)

36

QUAND UN JOUR J'ALLAIS RENTRER

Quand un jour j'allais rentrer,
Avec mes troupeaux, le soi,
A la haie je l'ai trouvée
Sans pouvoir lui dire un mot.
Tous les deux avons pleuré,
Car nos coeurs sont bien épris,
Mais pourtant on s'est rien dit.
Nous avons une peur folle
De l'enfer et des péchés.

(Albanie méridionale)

37

M'EN ALLANT À LA FONTAINE

M'en allant à la fontaine
Dans une ronce mon pied se prend.
Je fléchis: tombe mon seau.
Oh! l'voisin de ma chaumine
Voit l'ourlet de ma chemise!

M'en allant à la fontaine,
Chemin faisant j'oublie le seau.
Le gars court derrière moi
Pour me rapporter le seau.
Mais il veut ma joue vermeille
Pour me redonner le seau.

(Albanie méridionale)

IV

Fiançailles et mariage

38

UN BERGER S'EST ENGAGÉ

Un berger s'est engagé
Au service d'une belle:
«Un mouton par an, jeune homme,
Tu auras chez moi, dit-elle.»
Passé l'an, le jeune gars
Est venu toucher ses gages.
«Va choisir aux bergeries
Ce que tu voudras, jeune homme,
Ou le bélier clocheman,
Ou le mouton non châtré,
Ou la brebis antenaise»,
Le berger était malin.
Il ne veut point de bélier
Il ne veut point de mouton
Il emmène la brebis.
Or, quand il veut s'en aller
Le troupeau lui court derrière.
Et la belle de se lancer
Sur les traces du berger,
Sautillant comme un chamois
Sur les pentes, les rochers:
«Rentre le troupeau, dit-elle,

Je vais te donner la prime,
T'auras une belle étrenne,
Une étrenne: ma cousine.»
«Je la flanquerai au feu!»
Dit-il en pressant le pas.
Et la belle de courir
Sur les traces du berger,
Sautillant comme un chamois
Sur les pentes, les rochers:
«Rentre le troupeau, jeune homme,
Je vais te donner la prime,
T'auras une belle étrenne!
Une étrenne, ma soeurette.»
«Je la flanquerai à l'eau!»
Dit-il en pressant le pas.
Elle, encore sur ses traces,
Sautillant comme un chamois
Sur les pentes, les rochers:
«Arrête, je suis à bout,
Rentre le troupeau, jeune homme,
Je vais te donner la prime,
T'auras une belle étrenne,
Une étrenne... c'est moi-même.»
Le berger alors s'arrête:
«Voilà le troupeau, dit-il,
Nous ferons cheptel commun,
Car depuis que je t'ai vue,
J'ai voulu te supplier:
Donne-moi ton front de lait!
Mais, hélas! les mots manquaient.»

(Shestan-Shkodër)

39

LA PERDRIX FLAQUE AUX EAUX VIVES

Juste ciel, quel grand prodige!
La perdrix flaque aux eaux vives,
Renifle et va sur la rive!
Ecoutez ce qu'elle dit,
N'oubliez point son avis:
«N'allez inviter jamais
Au banquet le jour des noces,
Des maris aux belles femmes,
Car la noce ils font chez eux».

Juste ciel, quel grand prodige!
La perdrix flaque aux eaux vives,
Renifle et va sur la rive.
Ecoutez ce qu'elle dit,
N'oubliez point son avis:
«N'allez inviter jamais
Aux ripailles mortuaires[1]
Des maris aux femmes laides
Car la mort ils ont chez eux».

(Shkodër)

1) Coutume consistant à faire un grand repas mortuaire lors de la mort d'un être cher. En France, cette coutume existe encore dans quelques contrées de Bretagne.

40

LA FILLE S'EST EPRISE

La fille s'est éprise d'un gaillard,
Le gaillard s'est épris d'une fille.
On fit mettre la fille dans la lande,
On fit mettre le gaillard dans une clairière.
Le gaillard devint un cyprès,
La fille se transforma en laurier.
Pousse et pousse le laurier,
Il s'enroule autour du cyprès,
Et tous deux de devenir arbre ensemble.
Or, quand les paranymphes
Allaient quérir la mariée,
Ils enlevaient des branches de cyprès
Pour faire la hampe de la bannière.
Quand ils allaient avec le promis
Ils enlevaient des feuilles de laurier
Pour confectionner deux couronnes,
Couronnes d'auspice à une vie heureuse,
Tout comme maintenant,
Et vivent les époux!

(Albanais d'Italie)

41

LES MARAIS ONT GRONDÉ

Les marais ont grondé, dit-on,
L'hydre est apparue, dit-on.
«Quel preux va la braver?»
Un More s'est avancé, dit-on,
Il a trop décoché et peu atteint;
Tout le monde de s'écrier:
«Que ton bras se dessèche,
Pauvre mère qui a un tel fils!
Pauvre soeur qui a un tel frère!
Pauvre fille qui va t'épouser!»

Les marais ont grondé, dit-on.
L'hydre est apparue, dit-on.
«Quel preux va la braver?»
Un preux s'est avancé, dit-on,
Il a peu décoché et bien touché;
Tout le monde de s'écrier:
«Louange, louange à ton bras,
Heureuse la mère qui a un tel fils!
Heureuse la soeur qui a un tel frère!
Heureuse la fille qui va t'épouser!»

(Shkodër)

42

L'ARRIVEE DES PARANYMPHES

Hé! qu'elles boutonnent les chênaies sur les versants!
«Ce sont les paranymphes!» annonce maman,
«Si c'est les paranymphes, qu'ils s'avancent,
Pour quérir, pour quérir la brunette!»

Mais la brunette pleure, pleure, pleure,
Elle a son père qu'elle ne quitte pas!
«Laisse ton père sur la carpette,
Viens avec nous, avec nous, brunette!»

Hé! qu'ils boutonnent les pommiers sur les versants!
«Ce sont les convives!» annonce maman.
«Si c'est les convives, qu'ils avancent,
Pour quérir, pour quérir la brunette!»

Mais la brunette pleure, pleure, pleure,
Elle a sa mère qu'elle ne quitte pas.
«Laisse ta mère sur la carpette,
Viens avec nous, avec nous, brunette!»

Hé! qu'ils boutonnent les poiriers sur les versants!
«Ce sont les nubiles!» annonce maman.
«Si c'est les nubiles, qu'ils avancent,
Pour quérir, pour quérir la brunette!»
Mais la brunette pleure, pleure, pleure,
Elle a ses frères qu'elle ne quitte pas!
«Laisse tes frères sur la carpette,
Viens avec nous, avec nous, brunette!»

(Labëri)

43

UN ROSIER A POUSSÉ...

Chez nous un rosier a poussé,
Est-ce hyacinthe ou rosier?
Qui va flairer son parfum
De hyacinthe ou de rose?
Oh, c'était notre épouse
De hyacinthe et de rose!
Beau-père va la réveiller,
Il essaie, mais ne peut pas.
Alors son époux y va,
En sursaut il la réveille,
Dans sa maison il l'emporte.

(Albanie méridionale)

44

SUR LES PLAINES DE SERRÈCHE

Sur les plaines de Serrèche
A poussé une fleur toute fraîche.
Oh! la belle, la coquette,
Giroflée, petite ingénue
Cueillie fraîche éclose!

(Shkodër)

45

QUE J'EN AI GRAVI DE CRETES!

Que j'en ai gravi de crêtes
Pour rejoindre la lande!
Au milieu de la lande
Se dressait une tour,
Une tour très haute,
Sans aucun escalier.
Je me coupai les ongles
En fis des escaliers,
Que je gravis quatre à quatre
Rejoignis le palier.
Oh! j'y trouvai la belle,
Une belle sous son voile,
Et je lui demandai:
«A qui es-tu, la belle?»
«A mon preux cavalier».

L'époux au port franc,
L'épouse rouge et blanche;
L'époux très bien mis,
L'épouse est ravie!
L'époux sans souci,
L'épouse est à lui.

(Shkodër)

46

L'EPOUSE EN CHEMIN

L'épouse en chemin,
Giroflée au jardin;
L'épouse sur le seuil,
Giroflée à l'accueil;
L'épouse dans la cour,
Ah, quels beaux atours;
L'épouse au perron,
Giroflée sur le front;
L'épouse au palier,
Au port franc et léger;
L'épouse dans la chambre,
On sent l'odeur de l'ambre...

(Shkodër)

47

L'ÉPOUX DANS LA CITRONNAIE

L'époux dans la citronnaie,
Son père va le réveiller.
«Hé, le gars, débrouille-toi,
Tes amis sont déjà là!»
«Va les accueillir, papa;
Je suis novice, lon là,
Je veux badiner, lon là,
Comme toi jadis, lon là,
Avec la perdrix, lon là».

(Albanie méridionale)

48

UNE FOIS, DES DAINES TENDRES...

Une fois, des daines tendres,
Oui, vraiment![1]
S'étaient rassemblées chez elles.
Les plus belles s'admiraient.
Et les daines, daines tendres,
S'engagèrent par serment
De ne boire plus d'eau aux sources,
De ne point manger de pommes,
De n'aborder plus de mâle.
Cependant, la plus petite
A violé le grand serment:
Elle a bu de l'eau aux sources,
Et elle a mangé des pommes,
Et elle est avec son homme.

(Shkodër)

1) A reprendre après chaque vers.

49

ET NOTRE ÉPOUSE ALBANAISE

Et notre épouse albanaise,
albanaise[1],
Au teint blanc comme le lait,
A la taille si fluette,
Aux joues comme une reinette,
Au cou comme une boule de neige.
Heureux qui l'aura chez lui,
Il passera bien sa vie.

(Gjirokastër)

1) A reprendre après chaque vers.

50

O LE COGNASSIER CHARMANT

O le cognassier charmant,
Où as-tu pris ce teint d'ocre?
C'est dans la fleur du tapis
Ou en travaillant aux champs?
J'ai fait le tapis bouclé,
J'ai sarclé le guéret,
Et je me suis pris, ah, oui!
Celui que j'aimais.

(Kukës)

51

CAILLE EST SORTIE DE CAGE

Caille est sortie de cage,
Et s'en va percher sur neige.
«O la caille de la montagne,
Le meilleur gars tu rejoignes.»
«C'est le gars qui m'ensorcelle,
C'est passer la vie très belle.»

(Shkodër)

52

OUVRE LA DANSE, NE L'ARRETE POINT

«Ouvre la danse, ne l'arrête point,
O mon âme, ne l'arrête point.
Sur le front tu as une étoile,
O mon âme, tu as une étoile.»
«Lune et étoile, telle que je suis,
O mon âme, telle que je suis,
Avec mon mari, je serai bien,
O mon âme, je serai bien»

(Albanie du Sud)

53

AU PIEDMONT ET DANS DEUX CHAMPS

Au piedmont et dans deux champs
Sème et glane une blanche fille.
Un vieux passe en ces parages:
«Bien bonjour, jeune aux yeux noirs.»
«Pas d'bonjour, vieillard chenu.»
«Puis-je t'aider, ma belle fille?»
«Que ton aide coule du sang.»

Au piedmont et dans deux champs,
Sème et glane une blanche fille.
Un gaillard passe par là:
«Bien bonjour, jeune aux yeux noirs.»
«Bien bonjour, jeune gaillard.»
«Puis-je t'aider, ma belle fille?»
«Mon gaillard, es-tu marié?»
«Ni marié, ni fiancé.»
«Me veux-tu pour ton épouse?»
«Entendus, tu seras mienne.»

(Zadrimë-Lezhë)

54

FILLE DE RADONETZ MARIÉE À RADOSTINE[1]

Fille de Radonetz mariée à Radostine,
Je maudis maman et l'oncle Mersine
De m'avoir mariée à ce grimelin.
Je vais à la huche pétrir le pain.
Il me dit: «Mémère, fais-moi un croquet!»
«Quoi, je ne suis point ta mère, espèce de benêt,
Mais je suis ta femme, que je ne le sois jamais!»

Je vais à la fontaine remplir les seaux,
Il me dit: «Prends-moi à califourchon».
«Quoi, je ne suis point ta mère, espèce de nigaud,
Mais je suis femme, que je ne le sois jamais!»
Je maudis, maudis maman et Mersine
De m'avoir mariée à ce grimelin.»

(Korçë)

1) Le poète populaire raille l'ancienne habitude de marier les enfants trop jeunes.

V

Complaintes de conscrits et d'émigrés

voceri

55

JE SUIS TOMBÉ AMIS

Je suis tombé, amis
Au delà de la Mecque[1],
Allez dire à ma mère
De vendre mes deux boeufs,
Les donner en douaire
A la bru restée veuve;
De vendre ma monture
Et d'élever mon fils,
De vendre ma jument
Et d'élever ma fille.
Si mère demande de moi,
Dites-lui qu'il s'est marié.
Si elle veut le nom de l'épouse,
Dites-lui que trois balles
Ont percé sa poitrine,
Si elle veut connaître
Ma monture de noces,
(Dites-lui) . Deux-trois planches noires.
Si elle veut connaître
Le nom des paranymphes,
(Dites-lui) Aigles et corbeaux
Ont becquetté son corps.

(Albanie méridionale)

1) La Mecque, la cité sainte islamique en Arabie.

56

CE MIRALLAY, AME DE SATAN

Qui a porté le mirallay[1]
Place de l'ormeau lire le firman?
Ce qu'il en dit, ce qu'il en fit,
Il veut lever d'autres conscrits!
Il a levé des contingents,
Ce mirallay, âme de Satan.
Oh! que tu brûles, Tepelene,
Pour n'avoir fait trembler la terre.
On a levé meilleurs gars,
Qu'on fait partir loin au Yémen,
Où le pain cuit sous le soleil,
D'où aucun ne pourra rentrer.

(Tepelene)

1) Colonel dans l'armée turque.

57

LES CONSCRITS VONT A JANNINE

On nous a emmenés conscrits
A Jannine la cité!
Que je plains mon sort amer:
M'arracher à mes alpages
Reverdis de fenugrec
Où broutaient mes blancs troupeaux.
Les moutons, pauvres moutons,
Ils vont être dépecés
Par les louves affamées!

(Labove-Gjirokaster)

58

CUIRASSE DE SATAN!

Cuirasse de Satan,
Collée à ma membrure,
Attendre pour sept ans
Ta grande déchirure!
Cuirasse de soudard
Qui nous maintiens debout
Pendant de longues heures,
Jusqu'à nous faire oublier
Même nos père et mère.
Pleurez, les pauvres mères,
Fondez en larmes amères,
Le fruit de vos entrailles
S'en va d'appât aux chiens.
L'ennemi vous déchire
Vous laisse sans foyers.

Istanboul, la cité,
Que le feu te dévore,
Que rien ne reste debout,
Tu fais périr nos chers
Comme soudards et conscrits
Loin, très loin de leur pays.

(Mallakastër)

59

LES FEUX DU FIRMAMENT S'ETEIGNENT

«Les feux du firmament s'éteignent,
ma mie,
Les émigrés commencent à partir».
«Qu'il s'en aille celui qui le veut,
mon preux,
Mais toi, mon homme, ne t'en va pas.
J'ai eu un mauvais songe,
Tu marchais sur la route,
Ton couteau tombait et te coupait le genou,
Ton fusil tombait dans le fleuve.
Je le saisissais et te le donnais
Sans même te souhaiter bon voyage!»
«Je suis parti, et plus ne t'ai vue,
ma mie,
J'ai baisé tes joues vermeilles.
J'ai franchi la Pierre Taillée!
Oh, ma mie, pourquoi t'avoir quittée?»

(Skrapar)

60

DIS, MA MIE, UNE PAROLE...

«Dis, ma mie, une parole
Car il est temps que je m'en aille».
«Où vas-tu mon pauvre ami,
Je sens encor ton souffle chaud!»
Quand j'ai franchi la porte
J'ai fléchi et suis tombé:
Quand je fus dans la cour
Je perdis moitié de mes forces.
Quand je fus sur le chemin,
Je crus vraiment m'en séparer.
O navire aux dures planches,
Tu nous sépares de nos femmes!

(Albanie méridionale)

61

QU'EST-CE CE NOUVEAU PAYS D'ÉMIGRATION

Qu'est-ce ce nouveau pays d'émigration.
Que le feu te dévore, ô Amérique,
Qui laisses les femmes les mains vides,
Que le feu te dévore, ô Amérique,
Qui laisses nos berceaux sans enfant,
O Amérique, au feu dévorant.

(Albanie méridionale)

62

LA MORT DE SELMAN BRAHIM

Sur le Drin des coups de feu!
O cruelle départie
Pour la soeur de Sel Brahimi! (1)
«Pauvre frère terrassé,
Sous les coups de ces félons!»
«Vois, ma soeur, mes chairs à vif,
J'ai reçu beaucoup de plomb!»
«Impossible de les voir,
Le sang coule à flots, mon frère!»
«Touche pas, ma pauvre soeur,
Pour l'amour de Dieu, ma mère,
Creuse-moi une vaste tombe,
Une tombe à deux fenêtres,
Pour me permettre de voir
Les moutons dans les alpages,
Les laboureurs sur les champs,
Les oiseaux gazouiller,
Les guérets reverdir,
Et les fauvettes chanter».

(Dibra)

1) Un personnage non mieux identifié tombé durant un engagement contre les ennemis.

63

LÈVE-TOI REDJ, O MON ENFANT

«Lève-toi Redj, va aux trémies,
Qu'il arrivent les pauvres filles.
Lève-toi Redj, ô mon enfant,
Le chéri de ta maman!
Lève-toi Redj, va au broyeur,
Qu'il arrivent les pauvres soeurs.
Lève-toi Redj, ô mon enfant,
Le chéri de ta maman!
Lève-toi Redj, aux étamines,
Qu'il arrivent les cousines.
Lève-toi Redj, ô mon enfant,
Le chéri de ta maman!
Lève-toi Redj, prends le marrube,
Qu'il arrive la pronube.
Lève-toi Redj, ô mon enfant,
Le chéri de ta maman!
Lève-toi Redj, verse le raki.»
«M'en empêche la maladie.»
«Lève-toi Redj, ô mon enfant,
Le chéri de ta maman!
Ton épouse à l'escalier,
Redj tué par le coursier.

Lève-toi Redj, ô mon enfant,
Le chéri de ta maman!

O coursier, un maléfice,
Quelle ruade à tuer mon fils.
Lève-toi Redj, ô mon enfant,
Le chéri de ta maman!

Lève-toi Redj, fais un effort,
En un jour noces et mort.
Lève-toi Redj, ô mon enfant,
Le chéri de ta maman.»

(Kosove)

Un accident de cheval tue l'époux le jour même des noces. La mère pleure son enfant, pendant que l'épouse entre dans la maison conjugale. D'un côté les funérailles, de l'autre la noce, la coutume étant rigoureuse, la noce se faisait même s'il y avait de mort le jour même, d'où ce vocero.

64

LES CLÉS DE LA CEINTURE

Les clés de ta ceinture
On te les a ôtées,
Comme au preux l'arme
De sa bandoulière.
On t'appelait femme,
Mais tu étais vaillante comme un aigle.
Tu vaquais aux travaux,
Un pan de veston
Accroché à la ceinture.
J'envie ta grâce,
Tes propos douillets;
De ton vivant réputée,
Après la mort respectée.

(Permet)

65

RIFLE EN MAIN, LA POUDRE AU SEIN

Je veux te dire deux paroles,
Lentement je te cajole,
Nulle plainte n'ondoie,
N'es-tu pas fâché de moi?
Tu ne dis, oh non! plus rien,
Tu ne presses plus mon sein,
Et l'apprendre à ton épouse,
Tu étais de grande bravoure,
Tu es mort pour l'Albanie,
Tu as sacrifié ta vie,
Que mon sein te soit béni,
Mère t'a fait un beau gaillard,
Toujours ferme dans la lutte,
Comme Skanderbeg-le-grand,
L'Albanie n'est pas finie,
Hommes et femmes sont debout,
A lutter pour le pays,
A ne pas l'abandonner,
Et au Turc ne pas donner

De quartier en Albanie,
Nous avons donné au Turc,
Ce qu'il sied à ce pays,
Rifle en main, la poudre au sein,
Le carnage qu'il lui sied,
Il n'y mettra plus le pied.

(Mirdite)

Ce vocero concerne un des tombés dans les insurrections contre les Turcs en 1911.

66

O, LA FLEUR DE MON FRONT!

A-t-on jamais prédit le deuil!
Ma tendre fille chérie! Hey... hey...
Hélas, je suis née pour le malheur!
Sur qui dois-je dire ma plainte:
Pleurer sur moi-même, ou sur toi, ma fille,
Pleurer sur la fratrie ou sur le bajrak[1],
Pleurer sur la Malessie entière?
O mon coeur, ma chérie! Hey... hey...

Je dis au mont de gémir
Au cours du Tsem de gronder,
A la Fée du Grand-Piton de pleurer.
Et, le Detchiq, je l'adjure,
De se déchirer en quatre,
De se répandre en plaintes avec moi,
De trembler de toute sa masse,
De gémir sur la cruelle départie!

1) Fratrie (en albanais *vllazni*), institution gentilice de parentage en ligne masculine. *Bajrok, (bannière)*, unité administrative instituée par les Turcs vers la fin du XVIII[e] siècle pour gouverner les tribus de la Haute-Albanie.

Hélas, je suis restée sans enfant! Hey... hey...
Que l'eau du Tsem se transforme en poison,
Que la male mort infeste la contrée,
Qu'on ne voit jamais lumière et soleil,
Qu'on pousse tout le temps des mélopées,
Que le jour même se fasse sombre,
Que jamais ne flamboie du feu au foyer
Ni à l'alpe, ni à l'hivernage, où qu'on soit[2]
Si personne ne veut me consoler
En déblayant terre et gravier,
Pour m'enfouir dans la fosse avec ma fille.
Elle morte, moi vivante,
Qu'on nous recouvre ensemble du même gravier.
Ma tendre fille chérie! Hey... hey...
Comment ta mère osera-t-elle regarder,
Privée qu'elle est de ses yeux?
Comment resterai-je
Dans la maison sans entendre ta voix?
Esseulée, sans personne au monde,
Fors qu'à pleurer comme le coucou sur la ramure!
Comment dois-je attendre Noël et Pâques.
Si je n'ai personne pour me choyer?
Oh, mère chétive et au coeur déchiré,
Toute ta vie a été abîmée!
Oh, fleur de mon front! Hey... hey...

Que l'éclat du soleil se ternisse,
Que les rayons du ciel jettent des pierres,
Que la terre vomisse couleuvres et serpents,

2) Il s'agit d'une communauté transhumante.

Que le vent souffle du feu et de la braise,
Que la neige sur l'alpe devienne noire,
Que le fenugrec pousse sec à l'alpage,
Qu'il n'odore jamais et jamais,
Que pour ta mère ne vienne jamais le printemps!
Hey... hey...

C'est ainsi, mon enfant, que ta mère inconsolée,
Veut rappeler tout dans sa mélopée;
Oh! elle t'accompagne, nouvelle épousée;
Deux balles en pleine poitrine!
Elle te ferme les paupières,
Elle te met bandeau et voile,
Elle t'enfile au doigt la bague,
Elle attache les boucles à tes oreilles,
Elle t'habille en nouvelle mariée:
Voilà tout ton trousseau,
Et tu le porteras dans la fosse.
Pauvre, pauvre mère que je suis! Hey... hey...
Mais qui va te présenter la main?
Est-ce le mari que te destinait l'Ore?[1]
Où sont-ils tes paranymphes, où tes frères?
Ils t'ont précédé dans la nuit éternelle,
Tu trouveras leurs ombres autour de la fosse!
Tous morts, tous perdus, tous trépassés!
Pauvre, pauvre mère affligée!
O, ma fille, Lokyooo! Hey... hey...

1) *Ore:* sorte de génie de la mythologie des montagnes de Malessie présidant soi-disant aux destinées des hommes, des femmes, du village.

Et j'ai oublié de te dire encore quelque chose,
Pour une chose je ne t'ai jurée au nom de Dieu:
Que fis-tu au bajrak,
Que fis-tu à la lignée,
Que fis-tu à la fratrie,
Que fis-tu à la Malessie?
A-t-on jamais vu et entendu dire,
Qu'un mari ait occis sa propre femme?
L'ait abattue d'une balle de plomb?
Perdre l'honneur, perdre vaillance,
A-t-on jamais vu et entendu dire cela en Albanie?
Et vociférer dans tous les bajraks:
«Qu'ont fait ceux de la Grude?
Il ne se trouva donc personne pour intervenir?»
Aucun preux ne se trouva, là en effet,
Pour te protéger par la bessa[1]
Te protéger par la ndorë»[2]
Grands et petits se sont abreuvés de honte.
O mon coeur! O ma fille! Hey... hey...

Dois-je pleurer sur le vivants ou sur toi, trépassée,
Moi chétive et restée seule au monde!
Pleurer sur moi-même avec des larmes de sang,
Me répandre en plaintes sur tout le bajrak,
En appeler aux morts pour qu'ils m'aident
Dans ma mélopée funèbre;
Leur raconter comment nous sommes opprimés
Dans nos contrées comme en émigration,

1) *Bessa*, acte, serment donné à l'instant de prendre quelqu'un sous sa protection, de concéder une trêve, de prendre un engagement.
2) *Ndorë*, protection (littéralement *n'dore* = dans tes mains je m'en remets).

Comme une terre laissée en jachère.
Nous sommes devenus comme dans la fable ancienne:
Un royaume s'en vient, un autre s'en va;
L'un nous bat, l'autre nous piétine:
Le terroir est foulé et le ciel trop haut![3]
Nous nous sommes enlisés.
Comme le cheval dans la fange,
Comptant les coups et regimbant!
Nous n'avons pas de preux des bons vieux temps:
Le coutumier aboli sans qu'on ait fait des lois,
Nous nous sommes débandés comme troupeau sans berger.

Tous autant que nous sommes, la mort nous guette,
A nous de nous rappeler de tous les temps!
La bessa des hommes, l'honneur des femmes
Ont été abandonnés piteusement.
Nous sommes restés sur le parvis
Comme si nous avions à côté le démon
Qui guette l'instant de nous faucher
Sans nous permettre de laisser d'héritiers,
Sans nous laisser parler la langue des ancêtres,
Sans même laisser trace de l'Albanie!
Nous en voilà donc arrivés à être pleurés par des étrangers!

3) Cette plainte a été enregistrée en 1918, alors que les Autrichiens avaient évacué la contrée et qu'on attendait l'entrée des Serbes. La *Malissore* ne connait pas les Serbes, mais elle connaît le Monténégro qui avait occupé la Malessie avant la guerre. D'où le terroir foulé, et le ciel trop haut (sourd).

Les chefs se sont éteints, les preux aussi!
Mère malheureuse. Albanie malheureuse!
Hot et Grude sont sous le joug du Monténégro![1]
Et sa chère fille sous terre! Hey... hey...

Ta mère veut te dire encore quelque chose,
Car bientôt elle va se séparer de toi,
S'en séparer à jamais,
Te perdre pour toujours.
Or, quand tu passeras dans l'Au-delà,
En présence d'anciens preux,
Père, frères et cousins,
Embrasse-les pour moi un à un!
Dis-leur quelle vie nous menons:
En pleine santé, nous invoquons la mort!
Raconte aux preux de la Malessie,
Comment l'Albanie est opprimée,
Des Grudes et des Hots c'en est fini!
Nous nous en remettons à la merci de Dieu!
Moi, chétive – sans souhaiter ton mal! –
Je reste seule sans toi, ce soir,
Moi, pour qui tu étais à la fois fille et soeur!
Mère chétive, sans un enfant! Hey... hey...

Tu étais distinguée, fille adorée!
Voisins et étrangers affectionnaient,

1) Elle rappelle dans tout ce passage et même dans les vers suivants la perte de son père, de ses frères et de ses cousins dans les guerres contre la Turquie et le Monténégro.

Tu n'as jamais fait de mal à ton prochain.
Quiconque t'a connue le sait fort bien
Comme je t'ai élevée et choyée,
Comment maman t'a nourrie de larmes
Et comblée de tendresse!
Tu as été pour moi et fils et fille!
Je t'ai élevée en me démenant dur,
Je t'ai chaussée de peau d'agnelet,
Je t'ai choyée comme une enfant unique,
Et tu as grandi belle et vermeille,
Pour faire honneur, ainsi qu'il sied,
A ton père, à la fratrie;
Tu as grandi comme reinette sur la ramée,
Tu es devenue telle que je le voulais:
Une charmante jeune fille,
Belle parmi toutes ses compagnes,
Une fleur de printemps dans les alpages!
Sur toi personne ne put médire
Respectée que tu étais dans tout le hameau.
Maman ne veut pas te cajoler de vaines paroles;
Désormais tu appartiens à la terre, pas à moi!
Maman ne parle plus de toi,
En parle chacun qui t'a vue!
Le pays te requiert – et Kelmend te requiert,
Le bajrak te requiert – et la Malessie te requiert,
Mais ta mère chétive ne t'a plus chez elle.
Ta mère t'accompagne dans la fosse,

Le coeur brisé,
Elle te fait un gîte avec du gazon et des pierres[1],
Pour ne plus te revoir!

(Grude-Shkodër)

1) Coutume consistant à déposer le mort à même le sol en lui préparant un gîte avec du gazon, les parois et le couvercle étant d'ardoise. Elle remonte à l'ancienne coutume des tertres illyriens.

VI

Ballades

chansonnier legendaire

67

CONSTANTIN ET DORUNTINE

Six et six – cela fait douze,
Doruntine est la treizième.
Nul Seigneur de ce pays
Pour sa joie ne put l'avoir.
Bien que tous la désiraient
Nul n'osait briguer sa main,
Car personne ne se sentait
Assez digne de la belle.
Or, il vint un preux de loin
Qui voulut avoir sa main.
La procnée fait la courtière
Pour fiancer Doruntina;
Et ses frères acceptèrent
La marier à l'étranger.
On fêta pendant neuf jours
Le mariage de Doruntine,
Puis ses frères la laissèrent
S'en aller à l'aventure.
Et la mère de se plaindre:
«C'est un sombre jour pour moi!
Si jamais j'avais envie
De revoir ma propre fille

Je ne pourrai point le faire».
Constantin de dire alors:
«Je te donne ma parole
De t'amener Doruntine
Tu la reverras à ton gré,
Que ce soit jour d'allégresse,
Que se soit jour de douleur».

A l'époque, bien des guerres
Avaient lieu dans le pays.
Et la malheureuse mère
Perdit un à un ses fils.
Quand mourut son premier fils,
Elle dit dans un soupir:
«O mon fils, je ne sens pas
Un chagrin aussi cruel
D'autres fils j'ai pour la guerre».
Six moururent. Tous les six
D'excellents, aimables gars.
Et la mère supporta
Sans gémir et sans se plaindre.
Quand la mort eût commencé
A lui emporter les autres
Elle en eût le coeur transi.
Et la pauvre de gémir:
«O mon fils! Quelle douleur
De n'avoir ici ma fille
Pour ce grand, terrible deuil!»
Quand mourut son dernier fils,
Ses cheveux elle arracha,
Ses cheveux d'un blanc de neige:
«Malheureuse! Oh, mort cruelle!

Douze fils tu m'as ravis!
Et qui peut jamais savoir
Si tu ne m'as point ravi
Aussi mon unique fille
Que j'attends depuis longtemps?
Et la pauvre de se rendre
Sur la tombe de son fils
En versant de chaudes larmes.
Elle dit trois fois: «Mon fils»!
Et trois fois: «O Constantin!
Constantin, mon fils chéri,
Ta promesse, où est-elle,
Que tu me faisais naguère?
Te voilà mort, trépassé,
Recouvert de terre noire!»

A minuit, cette nuit même,
Contantin sort du tombeau;
Et la pierre du sépulcre
Se transforme en un coursier,
– Un cob noir comme la nuit
Ensellé de selle noire –
Que le preux a enfourché.
Et il part, part, tête penchée,
En pressant de l'éperon,
Traversant en coup de vent
Des forêts et des campagnes,
Des montagnes, des vallons,
Des torrents et des rivières
Pour trouver sa soeur aimée.
Or, lorsqu'il l'eût trouvée,
Il lui dit: «Allons, ma belle,

«C'est ta mère qui t'appelle»,
«Si c'est pour un jour de joie,
Attends-moi que je m'affuble.
Mais si c'est jour de douleur,
Laisse-moi porter le deuil!»
«Viens telle que tu te trouves!»
Et, en croupe il l'emporte,
En courant comme entraîné
Par un tourbillon de vent.
«Constantin, mon petit frère,
Tes cheveux ont la poussière!»
«Doruntine, ma soeurette,
C'est poussière des mêlées!»
«Constantin, mon petit frère,
Tes épaules sont moisies!»
«Doruntine, ma soeurette,
Les sentiers étaient pénibles,
Dans la boue j'ai enfoncé».
«Constantin, mon petit frère,
Pourquoi donc tous les battants
De chez nous sont-ils fermés?»
«Doruntine, ma soeurette,
La fureur de l'auquilon
Peut les avoir refermés!»
Arrivés près de l'église
Constantin dit à sa soeur:
«O ma soeur, prends les devants,
Je veux rendre grâce à Dieu.»
Il va s'enfouir sous terre.

La soeur court gaîment frapper
A la porte de sa mère:
«Qui m'appelle? qui est là?»

«O ma mère! ouvre, c'est moi!»
«Mort maudite! loin d'ici!
Douze enfants tu m'as ravis,
Et, tu veux aussi me prendre,
Pour ne plus la revoir, ma fille!»
«O ma mère! à ma voix
Ne me reconnais-tu pas?»
«Introduis le petit doigt
Dans le trou de la serrure,
Que je puisse te reconnaître.»
Elle introduisit le doigt,
Le doigt délicat et blanc,
Et la vieille ouvrit la porte.
Mère et fille s'embrassèrent:
«Qui t'amène ici, mon coeur?»
«Constantin m'y a conduit!»
«Constantin est mort, ma fille,
Avec tous les autres frères.»
Mère et fille pétrifiées
Sur-le-champ tombèrent raides,
Enlacées qu'elles étaient:

(Albanais d'Italie)

68

AGA YMER

Aga Ymer s'est marié,
Mais ce n'est qu'une nuit passée
Avec sa belle épouse,
Qu'il lui vient le mandement
Pour aller faire son temps
Dans la peste de l'armée;
Pour aller, n'en revenir,
Et laisser mère sans fils,
Le coursier sans cavalier,
En quenouille le foyer.
«Au revoir, mes père et mère,
Au revoir, amis, compère,
Au revoir, ma douce femme:
Pour combien tu m'attendras?»
«Pour neuf jours je t'attendrai.»
«Zut, la belle, qu'en dis-tu?
Ce n'est onques pour neuf jours,
C'est la route pour neuf ans.»
«Bon! neuf ans je t'attendrai,
Sans avoir d'autre accordée.»
L'Aga part alors tranquille,
A l'allure très rapide,

Soulevant haut la poussière.
A la première bataille,
Il eut le coursier blessé;
A la seconde bataille,
Il fut pris, tomba captif,
Et il fut mis en géôle.

Quelle vie que ce captif:
Bien nourri et bien nanti,
Il joue bien de sa tamra[1],
Que le sent la fille du roi.
Or, après neuf ans tout pleins
Notre Aga ne joue point.
Il ne boit, ne mange guère,
Mais il lance un cri perçant.
La pucelle de l'entendre,
La pucelle de demander:
«Qu' as-tu, le captif Aga,
Qui ne manges et ne bois pas,
Qui ne joues de la tamra?»
«J'ai fait un pénible songe.»
«Qu'as-tu vu, Aga, en songe?»
«Mon sérail tombé par terre,
Père mort et oublié,
Mère hors d'âge et aveuglée,
Femme enfuie et remariée!
Je t'en prie, chère pucelle,
Dis pour moi au roi ton père
De me faire rentrer chez moi!
Je ne veux que trois jours.»
«Neuf sacoches, donne-moi,

1) Tamër-tamra, instrument cordophone. Sorte de mandoline.

Tu est libre incontinent.»
«Où les prendre ces sacoches,
Moi qui suis depuis neuf ans
Le captif du roi ton père?»
«Jure-moi sur ta parole
Que tu rentreras encore.»
«Je te donne Dieu pour gage,
Que je rentrerai bientôt.»
«Prends l'Aga, ton coursier,
Gagne Ulqin en trois jours.»
Les copains de notre Aga
Ont les yeux gonflés de larmes.
«Qu' avez-vous, mes chers amis,
De pleurer à chaudes larmes?
Si j'arrive sain chez moi,
Si j'y trouve père et mère,
Je vous jure par serment
Qu'en trois jours je reviendrai,
Qu' en prison je rentrerai.»
Aga Ymer regarde l'heure
Et il dit à l'aubergiste:
«Mets la selle à mon coursier.»
Il le lance à toute allure,
Soulevant noire poussière.

En trois jours et en trois nuits
L'Aga est dans son pays.
Quand il vient à la fontaine,
Il trouve en pleurant sa mère.
«Vieille mère, bien bonjour.»
«Bien-venu, le gars captif.»
«D'où sais-tu, que j'suis captif?»
«Des cheveux couvrant ton front.

D'où viens-tu le gars captif?»
«De cette peste d'Espagne.»
«As-tu vu l'Aga Ymer?»
«L'Aga Ymer je l'ai bien vu,
Il est mort et enterré,
De mes mains je l'ai lavé[1];
De mes yeux je l'ai pleuré,
De mes mains j'ai déposé
Dans la fosse le pauvre Ymer.»
Et la vieille de pleurer.
«Je t'en prie, ma vieille mère,
Qu'est ce champ qui semble noir,
Qu'est le son de ces cymbales?
Qui sont-ils ces paranymphes?»
«Il sont de Veli Pacha.»
«Quelle épouse vont-ils quérir?»
«De l'Aga, la pauvre épouse.»
«D'où peut-on les rejoindre?»
«Tourne chez ce poirier!»

L'Aga serre des épérons,
A grande course il y est.
«Bien bonjour, les paranymphes!»
«Bien-venu, les gars captif.»
«D'où me connaissez, vous autres?»
«Des cheveux couvrant ton front.
D'où viens-tu, le gars captif?»
«De cette peste d'Espagne.»
«As-tu vu l'Aga Ymer?»

1) Le rite d'ablution fait au mort avant de l'entourer dans le suai-, selon les coutumes anciennes.

«L'Aga Ymer je l'ai bien vu,
Il est mort et enterré,
Mais il m'a laissé un gage,
Que je veux dire à l'épouse
Sur le palefroi de noce.»
«Parlez ce que vous voudrez,
Approchez-vous, l'étranger.»
Et l'Aga de commencer,
Et il veut la taquiner:
«Avez-vous été mariée?»
«J'ai déjà été mariée,
Mais pour une seule nuit,
Car le roi l'a pris captif.»
«Que tu n'as tenu le deuil
Pour l'Aga mort, enterré?
Que de lettres il t'a écrit,
Que tu n'as pas répondu?»
«Je n'ai rien lu moi-même.
Mais il y a déjà neuf ans
Qu'il est mort et enterré,
La maison s'est écroulée,
Mort le père et oublié,
Et la vieille est aveuglée,
Et je vais me remarier.»
«S'il arrive que l'Aga
Vienne quelque fois chez toi,
Pourrais-tu le reconnaître?»
«Comment puis-je le reconnaître,
Pauvre gars venu de loin.
Je ne suis, hélas, restée
Qu' une nuit avec l'Aga.
Mais, ma mère, chétive mère,

M'avait dit, un jour, qu'il a,
Une entaille à l'avant-bras;
Déchirure du coursier.»
L'autre de montrer le bras
Et l'entaille dentelée.
La pucelle de descendre
De son palefroi nuptial;
«Retournez, le paranymphe,
Que l'Aga est ci-devant;
Bon voyage, les gars d'honneur,
Je prends mon premier mari.
Mes garçons, mon paranymphe,
J'ai déjà eu ma couronne.
Dites à Veli Pacha
Que mon maître est bien rentré
Pour ne pas laisser sans fils
Une mère abandonnée,
Pour ne pas laisser sortir
La couronne du toit nuptial.
Si j'aurai bientôt un fils,
Le parrain sera Veli,
S'il sera pour une fille,
Je lui la ferai enter.»

Le roi mande pour sa fille,
Il s'enquiert de la pucelle:
«Et Ymer, qui l'a laissé?»
«Sur garant je l'ai laissé
Pour trois jours et pour trois nuits,
Mais, il va bientôt rentrer.»
Le roi more demande alors
Le bourreau sur le perron,
Pour trancher incontinent
Le chef à sa belle fille.

«Attendez encore deux heures,
Que l'Aga va bien rentrer,
Son coursier est bien rapide.»
Lorsqu'on va à regarder:
«Le vois-tu au loin, la fille?»
Et l'Aga, le jeune gars
Qui arrive sur-le-champ.
Et la fille lui court devant:
«Bien-venu, Ymer Aga!
Père-roi allait m'occire.»
«Ecoutez, vous, les gendarmes,
Rendez libre cet Aga,
Et les neuf autres captifs.
Il est preux et qu'il le soit,
Il mérite cet octroi».

(Ulgin)

69

DJON PRETIKA

Sur la berge la pastourelle
A chanté, se croyant seule.
Des soudards en contrebas
Entendant ces airs de fée,
Ils en ont été saisis:
«Qui de nous a le courage
Sur la berge la saisir?»
Djon Prétika, le hardi
Sur la berge court saisir
La folâtre pastourelle
Qu'il entraîne par les cheveux.
«Gare à toi, vaillant païen,
Pour ton geste téméraire;
Car j'ai moi aussi un frère.»
«Où est-il, ce maupiteux?»
«N' jure pas, vil trousse-jupes,
Mon frère est sous les drapeaux,
Quelque part dans le pays.»
«Oh, alors, quel est son nom?»
«Son nom? il s'appelle Djon.
A des signes sur son corps
On le reconnaît très bien:

Six doigts à une main
Et six doigts à l'un des pieds.»
«C'est toi, Fasilé, ma soeur?»
«C'est bien moi, hélas, mon Djon.»
Ils s'embrassent de tout coeur
Comme un frère avec sa soeur,
Et pleurant leur triste sort
Ils s'écroulent raides morts.

(Shezian-Shkodër)

70

DJERDJ ELEZ ALI

Preux parmi les preux est Djerdj Elez Ali!
Voilà neuf ans déjà qu'il porte neuf blessures.
A son chevet sa soeur veille jour et nuit,
Lavant ses plaies avec de l'eau de source,
Baignant ses plaies meurtries des larmes de ses yeux,
Les essuyant avec des touffes de cheveux,
Pansant le corps du preux des châles de sa mère.
Le parant des plus beaux vêtements de son père,
Rangeant à son chevet ses harnois de guerre.
Chaque fois que sa soeur le borde dans son lit,
Le preux oublie la douleur de ses plaies,
Le chagrin de sa soeur à mort le terrassant.

Le bruit s'est répandu, transmis de bouche en bouche,
Qu'un bailli maure est venu d'outre-mer;
On le veut preux et très prompt aux querelles,
Un lourd tribut impose à toute la contrée:
«Par feu et par maison un mouton en fouage,
Par feu et par maison une vierge en fouage,
Chaque jour un vaillant preux au fil de l'épée,
Le feu chaque semaine à toute une contrée.»
Entendant ces propos, Djerdj en fut tout marri.

Les yeux noyés de pleurs, le preux se demandait:
«Au bailli maure céder l'honneur de ma maison?»
Le visage éploré, sa soeur se demandait:
«Pourquoi, frère, la mort nous a-t-elle oubliés,
Alors que nos parents gisent sous le tilleul[1]:
Le frère enseveli neuf ans dans le manoir!
Et le corps de sa soeur dans les bras du bailli!
Que la maison ne s'écroule-t-elle sur nous?
Que la maison ne fait-elle point tombeau?
Pour sauver ton honneur, ô mère malheureuse!»
A ces sanglots, le preux, le coeur dilacéré,
Sur sa soeur angoissée a ouvert de grands yeux,
Le chagrin dans le coeur, les larmes dans la voix,
Et, d'un ton de dépit, s'adressant à la tour:
«Malheur, ô ma maison, que le deuil te prenne!
De fond en comble sois couverte de lichens,
Que frère et soeur deviennent couleuvre et serpent,
Puisque sur le plancher ruisselle déjà l'eau!»
Et la soeur de lui dire: «Tu te trompes, mon Djerdj!
C'est cet état de fièvre qui cause ton délire.
Il ne pleut point dehors. Hélas! tout au contraire,
C'est les yeux de ta soeur qui ruissellent, mon frère!»
Bouleversé, le preux saisit soudain ses mains,
Et, fixant de ses yeux le visage éploré,
Les deux mains de sa soeur se met à caresser:
«De grâce, pourquoi te lamenter, ma soeur?
Pourquoi dilacérer ainsi mon pauvre coeur?
Voilà neuf ans déjà que je suis aux abois,

1) Coutume de planter un tilleul sur les tertres élevés au dessus des sépultures (v. plus loin, les vers 170-175).

D'autre repos, ton Djerdj n'a que celui.
De la feuille de tau brûlée par le soleil.
Jamais tu n'as manqué, à ce que je crois,
De repas abondants, de draps et de chaussures!
Mes propos, il se peut, ont été assez durs
Pour me rendre odieux, importuner ma soeur
Eprise d'un gaillard, la peiner en son coeur!»
La soeur, le coeur transi, en entendant ces mots
Saisit la main de Djerdj et la porte à son front:
«Seigneur! pourquoi ces mots, ô tendre feuille de tau?
La fièvre tellement t'a abattu, frérot?
Mille fois au tombeau puissé-je entrer vivante,
Si désir de mari j'ai à me reprocher?
Les repas abondants jamais ne firent défaut,
Des chaussures et des draps, j'en ai eu à foison!
Onc je n'ai ouï de toi une offense aussi dure!
Tu es tout pour ta soeur: et père et mère!
De grâce, donc, mon Djerdj, n'aie point le coeur gros
Pour un chagrin qu'en pleurs je veux te confesser:
Pourquoi donc ce corps, depuis neuf printemps
Gît-il couché toujours, sans sortir sur le seuil?
Que cette soeur n'a-t-elle perdu ses appâts
Pour éviter ainsi d'aller chez le bailli!»
Le preux, à ces propos, sur ses deux pieds bondit:
«Prends vite aux écuries l'alezan de combat,
Cours en ville, ma soeur, cours immédiatement,
Chez l'ami probatine[1], le maréchal-ferrant,
Salue-le de ma part, dis-lui que Djerdj le prie
De ferrer avec soin le fougueux destrier,

1) Frère d'élection fait au cours d'une cérémonie consistant à se boire mutuellement quelques gouttes de sang.

De donner l'ajusture à des bons fers d'acier,
De le ferrer très fort avec des clous d'acier,
Il veut défier ce bailli au combat singulier.
Or, si le probatine ne voulait point le faire,
Monte le destrier et va chez le compère.»

Pressée, la jeune fille avec son alezan
Est accourue en ville chez l'ami probatine:
Bonjour, cher probatine, je te souhaite du bien.»
«Bonjour, belle pucelle, arrivée de si loin!»
«J'apporte le salut de Djerdj, le probatine,
Te priant de ferrer avec soin le destrier,
De donner l'ajusture à des bons fers d'acier,
De le ferrer très fort avec des clous d'acier,
Il veut défier le bailli au combat singulier.»
Quelle fut la réponse du maréchal-ferrant?
«Si tu veux me donner, la belle, tes yeux noirs,
Ton frère sera sûr de l'issue du combat,
Des ailes je mettrai à son fougueux destrier.»
Très outrée de colère la jeune lui réplique:
«Que dis-tu là, maudit, que ta bouche se sèche!
De neuf ans point n'est passé ici l'alezan.
J'ai cru frapper à la porte d'un probatine,
Me voilà sur le seuil d'un vil débris immonde,
Car mes yeux une fois je les ai accordés
A mes très chers parents qui sont déjà sous terre,
A mon Djerdj qui pourrit de plaies sur cette terre.»
Et, rebroussant chemin, s'en va chez le compère:
«Je t'apporte, compère, le salut de mon Djerdj.
Il est venu son tour de combat singulier,
Il te prie de ferrer avec soin le destrier,
De donner l'ajusture à des bons fers d'acier

De le ferrer très fort avec des clous d'acier,
Il veut défier le bailli au combat singulier.»
Le maréchal-ferrant a donc mis tout le soin
A ferrer l'alezan comme pour lui-même.

A la tombée du soir la pucelle est rentrée,
Sous le tilleul, son frère était venu l'attendre.
Or, Djerdj Elez le preux, que fera-t-il maintenant?
Il envoie au bailli le message suivant:
«A l'aube je serai sur le champ de bataille.
Je n'ai point, ô bailli, de pucelle pour toi,
Mes moutons n'ont point été engraissés pour toi,
Je n'ai qu'une soeur que je ne puis quitter
Ne me restant personne pour bander mes blessures.»

A peine l'aube a-t-elle blanchi les hauts sommets,
Les preux sont descendus sur le champ de bataille.
Par des propos blessants ils s'outragent l'un l'autre:
«Est-ce du tombeau, Djerdj, que tu viens de sortir?
Pourquoi me déranger jusqu'au champ de bataille?»
Le preux a répliqué à merveille au bailli:
«C'est bien ce que tu dis, bailli, voilà neuf ans
Que j'ai pris sans détour le chemin du tombeau,
Mais, avant d'arriver tu m'as fait arrêter
En demandant ma soeur avant que le défi,
Demandant mes moutons avant que le berger.
Or, me voilà ici pour te dire tout court
Que nos aïeux nous ont légué cette loi:
Les armes rendre avant, ensuite les avoirs,
Jamais abandonner la soeur à aucun bailli
Sans se battre d'abord sur le champ de bataille!
Donc, gare à toi, couard, voici venue ton heure,
Sache que devant toi est Djerdj Elez Ali!»

Des nuées de poussière ont levé les coursiers
Quand le bailli sur Djerdj a jeté sa massue.
Sitôt sur les genoux l'alezan s'est baissé,
Par-dessus la tête l'arme s'est envolée
Et s'en va s'enfoncer douze coudées plus loin,
Soulevant la poussière douze coudées en l'air.
Alors voilà que le tour de Djerdj est venu,
Il jette sur le bailli sa massue contondante,
Et si sûre est sa main qu'il le touche en plein coeur.
Quand le bailli tomba, la plaine trembla toute.
Le preux Djerdj prestement dégaine son épée
Et tranche de son corps sa tête bosselée.
Le saisissant ensuite par les pieds, il l'entraine,
Le jette dans la mare avec son alezan.
Toute l'eau de la mare fut souillée de sang
Infestant le pays trois années durant.

Alors le preux s'est mis sur le chemin du retour,
Et rassemblé chez lui tous les gens du pays:
«Ecoutez, leur dit-il, vous, mes chers compagnons,
Que mes manoirs vous soient cédés en donation,
Que mon argent vous soit cédé en donation,
Et tous mes avoirs et tout mon cheptel,
Je vous confie la coeur de Djerdj Elez Ali.»
Et un ultime effort a fait encore le preux
Pour embrasser sa soeur une dernière fois,
Leurs coeurs d'un coup se sont arrêtés tous les deux,
Frère et soeur sur-le-champ sont tombés raides morts.
Nul humain ici-bas n'a mieux rendu son âme.

De longs gémissements ont poussé ses amis,
Se sont mis à creuser un tombeau assez large
Pour contenir les deux, frère et soeur embrassés.

Et un tertre joli ont élevé sur eux
Pour immortaliser ainsi leur souvenir.
Un tilleul fut planté aussi à leur chevet
Pour que l'oiseau courut y percher en été.

Quand sur le mont les bois ont reverdi,
Le coucou s'est posé sur le tombeau tout frais.
A trouvé le tilleul entièrement desséché,
Il a repris son vol vers le triste manoir,
Pour trouver la toiture toute écroulée par terre,
Alors il se posa sur l'une des fenêtres
Et conjura tous ceux qui passaient par ces lieux:
«Je t'adjure, passant, voyageur solitaire,
Si tu vas en chantant, cesse ici de chanter;
Si tu vas en pleurant, crie de douleur ici!
Car j'ai cherché partout, et par monts et par vaux,
J'ai survolé des champs, des bois et des prairies,
Je me suis lamenté sur faites et glacis:
Jamais je n'ai trouvé de Djerdj Elez Ali!»

71

D'OÙ MOUYI TIRE SA FORCE

Rendons grâce au Seigneur, Dieu tout-puissant.
Qui du néant nous rend à la lumière.
Mouyi n'était alors qu'un garnement,
Que son père engagea chez un seigneur,
Et le seigneur fit de lui un vacher.
A Mouyi chaque jour de flâner aux alpages,
A Mouyi chaque jour de s'arrêter aux sources,
A Mouyi chaque jour de reposer aux jasses,
A Mouyi de battre de nouvelles laies
Pour y mener ses vaches à brouter.
Or, un soir, les vaches s'égarèrent:
Il n'osa plus rentrer dans la maison.
Force lui fut de giter aux alpages,
De s'abriter sous le creux d'un rocher,
Mais en ce lieu se trouvaient deux berceaux,
Et les enfants se mirent à vagir.
Mouyi s'approche pour voir les enfants,
Mouyi s'approche pour les apaiser:
Il berce les enfants dans leurs berceaux.
Et les poupons reprennent leur sommeil.

Lumineuse blancheur, deux Zane[1] sont venues
Qui s'enquièrent soucieuses: «Et toi ici?
Qui égara tes pas pour te porter ici?»
Oyez Mouyi répondre avec adresse:
«Simple vacher je suis, et chaque jour
Je gravis des alpages laies et sentiers.
Mais, voilà qu'aujourd'hui, triste méprise,
J'ai perdu mes vaches sur les versants,
Et je n'arrive point à retrouver leur trace.
A grande erre marchant, la nuit survint,
Et me voici à préparer le gîte
Et me mettre à coucher, mais ces enfants
Ne me permirent point de fermer l'oeil.
Pris de pitié, j'ai voulu les calmer:
Juste à l'instant ils se sont assoupis.
Et vous... qui êtes-vous, lumineuse blancheur?»
«Des Zane sommes-nous, en train de flâner
Pour assister les gens. Et toi, Mouyi,
Quelle faveur veux-tu pour ton empressement?
Veux-tu la force, Mouyi, à résister?
Veux-tu prouesse, Mouyi, à guerroyer?
Veux-tu des biens, Mouyi, de grands domaines,
Ou le savoir, le don de la parole?
Libre de le choisir, dis-nous-le bien.»
Mouyi répond: «Très souvent les bergers
Se narguent de moi, ah, que ces gens m'en veulent!

1) La Zane est à la fois la fée et la muse des montagnes albanaises, qui a pour trait essentiel sa nature heroïque et ses attaches avec la guerre: c'est la protectrice et la vindicatrice des preux. (NB. Les termes techniques, mythologiques et autres figureront au cursif dans le texte pour ne pas donner lieu à des répétitions fréquentes des notes).

Je voudrais bien les dépasser en force.»
Les Zane alors se disent entre elles:
«Donnons-lui à sucer un peu de lait.»
Du lait de leurs blancs seins il a sucé,
Seules trois gouttes, et le gars s'est repu.
Et Dieu lui a donné assez de force
Pour soulever le roc tout à côté.
«Lève ce roc!» lui enjoignent les Zane.
Plus de mille ocques pesait la pierre,
Et il l'a soulevée, d'un coup, de terre,
Mais jusqu'au cou-de-pied, et pas plus haut.
Les Zane alors se disent l'une à l'autre:
«Qu'il suce encor quelques gouttes de lait.»
Et Mouyi de sucer à leur blanc sein.
Il a saisi la pierre, la lourde pierre,
Et l'a portée à hauteur du genou.
Il l'a lâchée pour reprendre haleine.
Voyez les Zane intervenir alors:
«Encore un peu de lait il doit sucer.»
Et les Zane ont tendu encore leurs seins.
Dieu, quelle sève en a reçu Mouyi!
Il a saisi la pierre entre ses mains
Et l'a portée à hauteur de ceinture.
Les Zane, à le voir, se disent l'une à l'autre:
«Encore un peu de lait, il le faut bien.»
Et Mouyi a repris de sucer pour de bon.
Oh! quelle force que Dieu lui donne encore.
Il s'est senti devenir un dragon
Il se remet à soulever la roche:
A hauteur de l'épaule il l'a portée.
La pierre de mille ocques y est restée
Et les Zane de se parler entre elles:
«Cessons maintenant de lui donner le sein,

Car, s'il suçait encore quelques gouttes,
Il détruirait le monde tout entier.»
Alors les Zane enchantent notre preux.
Voyez-les deviser en tête-à-tête.
La lune, sur leurs têtes, les regarde,
Derrière le roc l'ombre toujours s'allonge.
Que de bon coeur les Zane s'entretiennent.
Oyez ce qu'on propose au preux Mouyi:
«Dis-nous, Mouyi, ce que tu en penses,
Si notre probatine nous voulons te faire?»
Et Mouyi leur réplique avec adresse:
«A l'étroit, mes Zane, courez m'aider!»

Or, dans la première blancheur de l'aube
Mouyi s'est réveillée très lestement,
Il a trouvé ses vaches et les a fait rentrer.
Lorsque Mouyi est rentré à Youtbine,
Il voit sur le plateau les bergers attroupés:
Ces mêmes gars qui s'étaient habitués
A dépasser Mouyi aux jeux de force.
Drôle ce que Mouyi a fait alors:
Il a bravé les bergers à leurs jeux,
Il a saisi le plus fort d'entre eux
Et l'a lancé jusqu'à cinq toises en l'air.
Etonnés, les gaillards ne soufflent mot,
Car, s'il les prend du petit bout de l'ongle
Ils tombent raides morts à l'instant même.
De son seigneur Mouyi rompit les gages.
Or, quand le preux s'est éloigné de lui,
Il a voulu revoir sa vieille mère.
Voilà Mouyi se prendre à travailler,
Voilà Mouyi se prendre à guerroyer,
Et dans toute bataille qu'il a livrée
Mouyi s'en est tiré toujours avec honneur.

72

LE POULAIN DE MOUYI

La nuit est avancée, et pas de lune au ciel.
Djéto Bacho Mouyi a fait un songe:
Il a vu son Harguèle pouliner,
Il a vu le poulain blanc comme neige:
Dieu lui a mis l'étoile sur le front,
Son encolure était comme une crête,
Ses pieds très fins, comme ceux du chevreuil,
Et sa livrée, comme laine cardée.
Djéto Bacho Mouyi dit à sa femme:
«Ayke, lève-toi, descends aux écuries,
Car, pendant la nuit, j'ai fait un songe:
J'ai vu l'Harguèle mettre bas un poulain,
D'un blanc de neige comme celle des Byeshke,
Dieu lui a mis l'étoile sur le front.»
Incontinent, Aykoune s'est levée,
Elle a saisi en hâte son fichu, —
La nuit s'annonce avec l'Ore propice[1].
Quand la femme approche de l'écurie,
Notre poulain hennit à l'intérieur.
Quand les rais sont tombés sur sa livrée,
Son poil brille comme neige au soleil,

1) c'est-à-dire une nuit où les Ore font des prodiges.

Sur la glabelle on voit l'étoile blanche.
«Ah; qu'il est beau!» s'exclame Ayke saisie,
Et, sur-le-champ elle sort des écuries
En verrouillant le porte avec grand soin.
Sur l'heure elle est chez Mouyi dans la pièce:
«Dieu te foudroie, lui dit Ayke saisie,
Tout comme tu l'as vu, tel il est venu,
Viens voir Mouyi le poulain du prodige.»
Djéto Mouyi a bondi sur ses pieds.
Il vole voir la jument poulinière,
Le blanc poulain, il l'examine heureux,
Très doucement il lisse sa livrée,
Derrière lui, il ferme le battant.
Dès son retour, il enjoint à sa femme:
«Prends tout le soin du blanc poulain de neige,
Au lieu de l'orge, donne-lui du blé,
Au lieu de l'eau, donne-lui du vin,
Trois fois par jour fais-lui le pansage,
De trois ans pleins ne le fais point sortir,
Qu'il ne voie pas la lumière du jour.»
Ayke prend soin du blanc poulain de neige,
Lui parle doux, garnit son râtelier,
Et le poulain mange à grand appétit,
Il prend bien vite du poids et de la taille.
Mais il commence enfin à s'ennuyer,
Trois ans passés de cette vie cloîtrée,
Un jour Mouyi va prendre son poulain,
Il veut lui mettre la bride et la selle.
Dans l'écurie il parle à son poulain:
«Veux-tu, poulain, venir avec Mouyi?
Nous flânerons jusques à mainte source,
Nous franchirons des vaux et des montagnes,

Si grand élan a pris le franc poulain
Qu'il s'est vu entourer d'épais brouillard,
Les Esclavons sont saisis de panique,
Ils abandonnent toutes les embuscades;
Sain et entier Mouyi rejoint Youtbine.
Le roi alors fait proclamer son ban:
«A celui qui s'empare du poulain
Sont octroyées trois cents bourses d'or fin.»
Grand Dieu! foudroie-le cet Arnaüt Osman,
Le glouton qui, au su du mandement,
Entra à la minuit dans le Royaume
Et s'en alla frapper à la porte du roi.
Devant le roi, il salua jusqu'à terre
Et lui parla en ces termes flatteurs:
«On prise très haut ta gloire, ô roi d'Esclavonie.
On m'a dit que tu as promis une riche prime
A qui va s'emparer du poulain de Mouyi.
Si tu veux bien me donner cet argent
Je te ferai avoir le poulain de Mouyi».
Le roi confirme sa promesse au félon:
Que les trente bourses d'or te soient données
Si tu saisis le poulain de Mouyi.»
Arnaüt dit: «D'ici une semaine
Je couperai les cheveux à mon enfant[1],
Mouyi sera le parrain à la fête.
Quand il viendra chez moi le jour donné,
Je me mettrai dehors pour l'accueillir,

1) La première coupe des cheveux à l'enfant donne lieu à une cérémonie. Celui qui fait cette opération est appelé *parrain*.

J'avancerai pour tenir son cheval,
Je le mettrai au fond des écuries
Sans lui ôter ni le mors, ni l'arçon;
La porte des écuries sera ouverte.
Pendant ce temps tu viendras dans la cour,
Mais aie grand soin de rester bien caché.
Quand Mouyi coupera les cheveux à l'enfant
Je me mettrai à rire à gorge déployée:
C'est le signal de passer à l'action:
Pénétrer au profond des écuries,
Empoigner par la bride le poulain,
L'emmener en dehors, quitter l'enceinte,
Lui faire tourner la tête vers le Royaume
Eperonner, les mors abandonnés,
Tu rentreras très vite dans le Royaume.
Même si Youtbine entière se met à ta poursuite,
Le moindre mal nul ne peut te le faire.
Et, au revoir, ô roi d'Esclavonie!»
«Au revoir, à bientôt, mon ami Arnaüt!»
A une semaine de cet accord félon,
Le roi s'est habillé et s'est chaussé,
Il a pris le chemin de la Youtbine,
Il s'est caché chez Arnaüt Osman.

Le jour a point, le soleil pas encore,
De grand matin, le preux Mouyi se lève,
Il prend le franc poulain et le harnache,
Lui saute en selle et le fait bien courir.
Il va tout droit chez Arnaüt Osman.
Et Arnaüt se met devant Mouyi,
Le voilà qu'il prend la bride à son poulain,
Oh! qu'il le lisse et le frotte doucement
En le portant lui-même à l'écurie.

Il ne lui ôte ni la bride ni la selle,
Point de verrou il ne met à la porte.
Tous deux, ils se sont assis sur la natte,
Ils boivent du café, ils fument du tabac.
Voyez intervenir, cet Arnaüt Osman:
«Il est grand temps, Djéto Bacho Mouyi
De prendre le filleul, lui couper les cheveux.»
Et Mouyi de répondre tout content:
«Le suis à toi, quand tu voudras le faire.»
Mouyi prend le filleul dans son giron,
L'autre se met à rire à gorge déployée.
Le roi, en bas, entend fort bien le rire,
Il se lève et pénètre aux écuries,
Il trouve le poulain tout harnaché,
Le roi le prend et l'emmène dehors,
Il monte en selle au superbe poulain
Et lui tourne la tête vers le Royaume.
Le poulain court d'une allure de flèche,
Il s'enveloppe d'un épais brouillard,
Mouyi s'est aperçu du grand malheur,
Il a ouï le bruit dans la pièce,
Et déposé par terre le filleul.
Mouyi a mis la tête à la fenêtre,
Il n'a rien vu qui sillonnait la plaine,
Car le poulain bondit à franc étrier,
Ne laissant derrière lui que brouillard,
Il couvre de brouillard monts et campagnes,
Comme si c'était un tourbillon de neige.
Arnaüt en éprouve une vive frayeur.
Aux écuries Mouyi descend en hâte,
Des yeux il cherche son blanc poulain perdu,
Il est navré d'avoir perdu son franc.

Mouyi se met sur les traces du poulain,
Il le hèle de campagne en campagne,
Il le hèle de montagne en montagne,
Et prend enfin le chemin de la Byeshke
Où il trouve un berger à paître son troupeau,
Un Esclavon: le berger Raspodine.
«Bonjour, Raspo», lui dit Mouyi le preux.
«Bonjour, Mouyi», fait Raspo le berger.
Les preux s'asseoient sur l'herbe à deviser.
Mouyi lui dit: «Il y a bien longtemps
Qu'on me parle de toi, berger Raspo:
On dit souvent que tu es mon sosie.
Veux-tu, Raspo, me donner ta calotte?»
Et l'Esclavon de donner sa calotte,
Et lui prendre en retour sa calotte de housse.
Hé, qu'il ressemble en tout à Raspodine!
Mouyi sur l'heure dégaine son épée,
Et en tranche la tête à Raspodine.
Il retire à Raspo ses vêtements
Et se revêt en hâte de son froc.
Si bien lui vont les vêtements de l'autre,
Qu'il ressemble en tout à Raspodine!
Il prend aussi le bâton du berger
Et, ainsi mis, il va devant le roi.
En sa présence, il salue jusqu'à terre.

Le roi s'enquiert: «Et toi, Raspo, ici?
Pourquoi as-tu laissé le troupeau sur la Byeshke?»
Mouyi répond au roi d'Esclavonie:
«On m'a parlé de ta dernière geste,
Que tu as pris le poulain de Mouyi,
Et me voilà pour te faire mes voeux!»

Le roi se plaint: «Au fait, je l'ai chez moi,
Mais le poulain ne vaut franchement rien,
Sauf de priver Djéto de sa monture.
Depuis le jour que je l'ai emmené,
Au fond des écuries je lui ai fait sa place.
Nul de mes gens n'ose s'en approcher;
Il est très irrité dans son manège,
Sans nul égard il frappe de ses pieds,
Sans nul égard il déchire des dents,
Qu'on ne voit nul moyen de le nourrir,
Sauf à garnir depuis les baies ses auges.»
Mouyi lui dit: «Permettez, sire roi,
Que je descende au manège à chevaux,
Rien que le voir. Je suis vraiment curieux
D'arrêter mon regard sur son étoile.»
Et le roi de donner sa permission.
Mouyi ouvrit la porte du manège,
Donna un coup aux cuisses de cheval:
«Attends, poulain, que les loups te dévorent!»
Il le prit par les poils de la crinière
Et le fit déboucher en dehors du manège.
Et Mouyi de prier le roi d'Esclavonie:
«Roi, pour le Dieu de gloire qui t'a fait,
Donne un instant la bride et les arçons,
Je vais te le dresser, partir à franc collier.»
Le roi d'Esclavonie acquiesce à sa prière.
Mouyi alors de seller la monture,
Il saute sur la selle et s'y maintient,
Mais le roi craint qu'il parte pour Youtbine.
Il fait fermer les portes de l'enceinte,
Il fait mettre des gardes à ses manoirs,
Sans résultat, car Mouyi rend les rênes

Et broche les deux flancs des éperons.
Il franchit d'un élan l'enceinte de la ville,
Et prend fougueux le chemin des campagnes.
Dieu! quelle course que celle du poulain:
On ne voit rien, rien que du brouillard!
Que fait le roi? Il rentre en toute hâte
Monte sur les créneaux de ses manoirs,
Prend de l'étui sa lunette d'approche,
Pour voir sa course sur la vaste campagne.
Il scrute et voit Mouyi sur le poulain,
Il en a grand chagrin, s'en fait de grands reproches,
Pourquoi l'avoir laissé partir avec.
Qu'a fait alors Djéto Bacho Mouyi?
Quand il rejoint les marches de Youtbine,
Les dépasser, c'est forfaire à l'honneur.
«Ce que je fais, ce n'est guère loyal!»
Il fait tourner la tête à l'alezan
Et le conduit encor devant le roi.
Il dit au roi: «De meilleure monture
Tu ne peux onc trouver dans ce pays.
Je te la donne, que tu l'aies en jouissance!
Je dois joindre maintenant mes troupeaux.»
Et le roi de répondre au preux Mouyi:
«Que le troupeau soit dévoré du loup,
Aux bergeries tu ne dois plus aller!
Tu sais fort bien que tu auras ma fille.
Or, comme il est de coutume chez nous
De se donner pour gendre le plus preux,
C'est toi ce gendre, Raspo le preux berger,
Fait pour l'épée et très franc de paroles.»
Mais, ceux de l'alpe ont écrit une lettre,
Et adressée au roi d'Esclavonie.
Mais le lettre tombe aux mains de Mouy.

Il l'a ouverte et en a lu les lignes,
Dans celle-ci les bergers lui disaient:
«Que Damedieu te préserve, roi-capitaine,
Mais prends bien garde à ton Djéto Mouyi.
Le preux s'est travesti pour pénétrer chez toi,
Il s'est mis les habits du berger Raspodine,
A Raspodine il a tranché la tête,
Et le poulain il va bientôt le prendre,
Nous craignons fort qu'il prenne aussi ta tête!»
Djéto Mouyi a relu la missive,
Et l'a laissée dévorer par les flammes.
D'autres lettres encore écrivent les bergers,
Mais toutes vont dans les mains de Mouyi,
Il les lit toutes, les brûle dans le feu.
Le délai pour les noces se rapproche,
Et les hérauts ont convoqué le peuple.
Le roi choisit trois cents garçons d'honneur,
Il donne aux damoiseaux trois cents chevaux,
Il met aux damoiseaux trois cents épées de guerre,
Et les adoube tous en grande pompe.
Se tournant vers Moyi le roi lui dit:
«Lève-toi maintenant, Raspo, mon preux berger,
Ote ces frocs, prends les nouveaux habits,
Adoube-toi, mets-toi de bel arroi,
Enselle le poulain du preux Mouyi.»
Mouyi se lève à l'ordre de ce roi,
Met la bride et la selle à son poulain,
Et le roi lui remet armure, épée,
Il les reçoit en tendant sa main droite.
Il vêt l'armure et l'ajuste à sa taille,
Et se porte au milieu des Esclavons.
Le roi se tourne vers la gente pucelle:

«Lève-toi, Rouché, l'honneur de la maison,
Va mettre le costume de l'hyménée,
Et reviens gente épouse devant les paranymphes.
Rouché obéit aux ordres de son père,
Elle s'en va mettre ses plus beaux atours,
Elle se porte devant les paranymphes:
C'est un remous, on ne peut plus tenir
Les beaux garçons montés sur leurs coursiers
A leur tête chevauche Djéto Bacho Mouyi,
A ses côtés chevauche la pucelle:
D'un tel arroi ils vont devant le roi.
Sur des nattes le roi les fait asseoir,
Leur sert des mets, les accueille fort bien.
Mouyi prend le café à petites gorgées,
Et la reine esclavonne s'en aperçoit.
Elle fait le tour des Esclavons assis
Et dit au damoiseaux accompagnant Mouyi:
«Que Dieu vous foudroie tous que vous êtes!
Ne voyez-vous ici Djéto Bacho Mouyi?
Oh, que de mal nous a donc fait cet homme!
Et vous mangez et buvez avec lui,
Vous restez avec lui genou contre genou!»
Les damoiseaux protestent hautement:
«Ferme ton bec, toi, la sotte Esclavonne,
Comment prends-tu l'Esclavon pour un Turc?[1]
Il n'est pas Turc né d'une mère turque,
Mais c'est un Esclavon, né de mère esclavonne,
C'est le vaillant Raspo des bergeries,

---

1) Pour Turcs, les étrangers surtout entendaient naguère les Albanais musulmans.

Demain il va épouser ta pucelle!»
L'Esclavonne renonce à ses propos.
Les invités boivent, se divertissent,
Des airs de noce ils chantent tout contents,
Les coryphées ont commencé les danses,
Rondes et jeux captivent les convives
Jusqu'à ce que le jour ait dissipé les ombres.

Les damoiseaux remettent leurs armures,
Djéto Mouyi se met en tête du cortège,
Main dans la main avec la fille du roi.
Quand ils sont arrivés sur la pelouse,
Mouyi fait arrêter les damoiseaux,
Il broche le poulain des éperons,
Et se met au-devant des Esclavons.
Alors Mouyi s'exclame de voix forte:
«Ecoutez bien, les trois cents Esclavons,
L'heure est là de montrer votre prouesse,
Je vous requiers ici tous que vous êtes,
Je ne suis point Raspo le chevrier,
Mais je suis bien Djéto Bacho Mouyi.»
Les Esclavons baissent surpris la tête,
Nul n'ose contrarier le preux Mouyi,
Il n'est nul d'eux qui en prenne les gages,
Il n 'est nul d'eux qui s'offre de se battre.
Mouyi les fait marcher tous devant lui:
Les trois cents damoiseaux sont prisonniers.
Et il a pris les deux belles épouses,
La pucelle du roi il la prend pour lui-même,
L'autre pucelle il l'emporte à Halil,
Et, triomphant, il rentre dans Youtbine.
Le roi attend toujours dans son palais
Que les garçons d'honneur rentrent chez lui.

Le voile de la nuit était tombé
Mais nul des damoiseaux n'était rentré.

A Youtbine on faisait le festin du mariage,
Toute la Youtbine avait été conviée,
On banqueta pendant neuf jours, pendant neuf nuits.
Après neuf jours et neuf nuits de liesse,
Or, oyez ce que fit Djéto Bacho Mouyi:
Il commence à écrire un bref très fin,
Qu'il expédie au roi dans le Royaume.
Dans le bref il explique au roi la chose.
Le roi a pris le bref et il l'a lu:
«Salut à toi, ô Roi des Esclavons,
Les trois cents Esclavons sont prisonniers,
Des deux pucelles je m'en suis saisi,
Car point n'étais-je Raspo du Royaume,
Mais j'étais bien Mouyi de la Youtbine.»
Et le Roi-Capitaine a répondu:
«Un meilleur gendre je ne pouvais trouver.»

73

L'HYMÉNÉE DE HALIL

Rendons grâce au Seigneur Dieu tout-puissant
Qui du néant nous rend à la lumière!
Tout fort qu'il luit, peu chauffe le soleil!
Voyez le grain plier l'orme à Youtbine!
D'âpres frimas couvrent toute la terre:
Les hêtres ploient au point de se briser,
Des érables ne pointent que les cimes,
Les avalanches résonnent aux vallons,
Roulant, grondant dans les gouffres profonds.
Or, quand les pastourelles sont allées,
Pour abreuver au fleuve le troupeau,
Elles ont vu le lit couvert de glace!
Alors les belles ont couru aux sources,
Mais les sources étaient toutes givrées.
Les pastourelles pensent alarmées:
«Quand le bon Dieu voudra les dégeler
C'est sera fait de tout notre cheptel!»
«Voyez, Grand-Dieu! Qui sont ces voyageurs
Accoutrés et chaussés tels des seigneurs?
Ne sont-ils pas sortis à estrader
Par ce frimas qui bloque tout passage?»
Sur ce, Yéra répond à ses compagnes:

«Ce ne sont point, amies, des paranymphes,
Car, avant peu, ils étaient sur le fleuve,
Mais c'est Mouyi sorti avec ses preux,
Battre le bois, chercher du gros gibier.»

Grand Dieu! oyez ce qu'il advint ensuite:
L'astre du jour soudain fut recouvert
D'ûn voile épais, d'un voile large et long
Qui s'étendit jusqu'aux crêtes des monts.
Et quand les preux veneurs eurent gagné
A nouveau la rivière, l'autan déjà
Ne faisait qu'un des nuages et du verglas:
Dans la tourmente ils ne se voyaient plus.
Les preux ont froid, ils sont très mal à l'aise,
Mais sur la berge, un manoir se dresse,
Et Mouyi les héberge tous céans.
Dans l'âtre il met un gros fagot de bois
De quoi chauffer ensemble trois cents hommes.
Le preux alors a fait sortir les tines,
Le preux alors a porté les tonneaux,
Les tines contenaient de l'eau-de-vie,
Et les tonneaux étaient remplis de vin.
Voyez les preux se remettre bien vite!
Voyez le sang leur réchauffer les membres,
Et se délier la langue aux cavaliers,
Sur les visages apparaître la joie.

Ils commencent alors par demander:
«Nous sommes tes hôtes, il ne nous sied point
De venir te sommer de t'expliquer!
Nous t'adjurons, Mouyi, dis-nous-le bien,

Pourquoi n'as-tu pas fiancé Halil?
Tous les gars de son âge se sont mariés,
Dieu a daigné leur donner des enfants
Qui prennent leurs ébats sur les clairières.
Regardes-tu à dépenser les arrhes?
Regardes-tu aux frais du mariage?
Nous craignons fort qu'il ne soit fourvoyé,
On voit souvent ton Halil dévaler
Vers le Nouveau-Kotorr, et il se peut
Qu'un de ces jours ils soit fait prisonnier.
Ton manoir n'aura pas à en souffrir,
Ce qui est pire, c'est le déshonneur
De toute la lignée!» Or, Mouyi intervient
Sans invoquer d'abord le nom de Dieu.
«Merci, les preux, soyez tous de bon coeur,
Car vous touchez fort bien à mes chairs vives.
Je n'aime point à disputer le liard
Ni sur les arrhes, ni sur le banquet.
Hé! mes amis, vous avez tous des frères.
Qui serait aussi chiche à garder son argent
Sans payer au frère les arrhes du mariage?!
Non! il n'est point ribaud de la débauche,
Vous connaissez Halil et ses prouesses.
S'il veut souiller de honte la maison,
Dieu éteigne sa portion de soleil!
S'il ose ravaler notre mesnie,
Toi, nuée, lance-lui un coup de foudre!
Sol, vomis-le à la nuit du tombeau.»
Le gars engage sa voix par le serment:
«Comme je n'ai ici que frères et soeurs,

Que je meure plutôt que m'y marier,
Car toutes les femmes de la contrée,
Car toutes les filles de la Youtbine
Ne sont pour moi rien que mes propres soeurs[1].
Oui-da! Que la terre donc m'engloutisse,
Que je ne puisse oncques me marier
Si je ne prend la Tanouche du roi.
Moi, je l'ai vue, la Tanouche du roi
Alors qu'on avait trêve entre royaumes.
Sous ce soleil il n'est vierge plus belle,
Le sourcil droit comme un frêle rameau,
La glabelle comme un sentier des monts
Cendré au clair de lune à son couchant.
Son oeil ressemble à la cerise mûre
Et ses cils à des ailes d'hirondelle;
Ses joues se colorent en vermeil
Comme une reinette sur la ramée.
Droit est son nez comme le crayon de Touche[2],
Et mince la bouche, en fleur qui éclôt,
Blanches les dents comme gravier de fleuve
Qui reluit au soleil après la pluie.
Son cou n'a rien à envier aux colombes,
Sa tailles est élancée comme un érable,

---

1) Coutume gentilice de l'exogamie.

2) Nom d'un artiste célèbre pour la finesse et la précision de son rait.

La peau de ses mains est blanche comme le buis.»[1]
Sur ce, le gars veut débiter encore,
Mouyi est là, il lui ferme la bouche
Et l'autre s'en irrite grandement:
«Arrière, Mouyi! que je meure à l'instant!»
Le vieux Bacho Yona d'intervenir:
«Chacun son tour, Mouyi, nous parlerons!»
«Je ne l'ai point laissée pour ne l'avoir trouvée,
Pas pour l'argent, parce qu'il m'en manquait,
Pas pour la fille à ne l'avoir trouvée,
C'est moi même qui ne l'ai pas voulu!»
«Ecoute, toi, le ribaud des montagnes,
A dit alors le vieil Osman Aga.
Demain c'est un grand jour, les trente agas
Vont se réunir pour t'amener trente filles.
C'est à toi de choisir, prends la meilleure,
Les trente agas vont te faire leurs voeux!»
Sur ce, le gars interrompit le vieux:

1) Ce procédé d'énumération évocatrice est coutumier aux chansons de geste. Nous nous permettons de rappeler que la meilleure évocation de la beauté dans les chansons de geste françaises est celle de Floripas, soeur de Fierabras, dans le Roman de Fierabras: Nous en publions l'extrait pour confrontation:

La char ot tenre et blance comme lleurs en esté,
La face vermellete comme rose de pré,
La bouce petitete et li dent sont seré,
Ki plus estoient blanc k'ivoire replané;
Les levres ont grossetes, dou rouge i ot assés,
Les eux vairs et rians plus d'un faucon mués;
Basse avoit la hancete et deugié le costé...
Si ceveil erent sor, menu recercelé,
A un lilet d'or fin gentement galoné...

(cfr. J. Bédier, Les légendes épiques, IIIe éd., Paris 1929, T. IV, pp. 158 sq.).

«Dieu vous foudroie, les agas de Youtbine!
A-t-on onc ouï dire entre ciel et terre
Qu'un frère ait épousé sa propre soeur?
Car toutes les filles de la contrée
Ne sont pour moi rien que mes propres soeurs.
Et j'ai déjà fait mon serment à Dieu,
A Dieu qui fait la pluie et le beau temps,
Qui commande au ciel tout comme à la terre,
Ou j'épouse la terre et le gravier,
Ou bien je prends la Tanouche du roi.
Or, entendez-moi bien, vous, les agas:
En Krahine je ne prends nulle épouse
Quitte à rester seul comme la nuit du tombeau.
Peste soit de toi, Byeshke sourcilleuse
Qui n'as laissé nul de ces cols ouverts,
Nul passage qui puisse me permettre
A l'instant même de rejoindre le Royaume.
Et j'allais même user d'une petite ruse:
Porter la mer aux cols pour y fondre la neige,
Juste le temps de célébrer mes noces.
Regardez les amis se gausser à mes dires
Et me traiter de taureau de Kotorr,
Et moi, de ne pouvoir faire amendise
De mon haleine au combat singulier!»
Si fort la charge a frappé les montagnes!
Si prestement la mer a entendu!
Et une forte bise s'est levée,
Et une chaude brise s'est levée,
Et a couvert le ciel d'un nuage noir.
Les avalanches roulent dans les gouffres,
Et les vallons grondent sinistrement.
Mais pas plus de trois jours n'a duré le dégel,

Les neiges ont fondu et gagné la rivière;
Et cela n'a duré pas plus de trois semaines.
De tout ce tapis blanc qu'a fait le fleuve?
Le tapis blanc s'est perdu dans la mer.

Seigneur des cieux! O grand Dieu tout-puissant!
Comme ils chantent les rossignols des bois!
Comme ils courent sur les prés, les enfants!
«Préparez-vous à transhumer sur l'alpe,
Où les chênaies ont renoué leurs bourgeons!»
Halil s'est présenté devant Mouyi:
«Donne à l'instant, Mouyi, ton alezan!»
Mouyi n'a point donné son alezan.
Halil alors a enfourché le sien,
Il veut partir pour quérir la Tanouche.
Quand Mouyi est rentré, sa mère a dit:
«Qu'as-tu donc fait, Mouyi? Que n'as-tu donc donné
L'alezan à ton frère? Et si jamais
Il encourt un danger dans le royaume?
Toute ta vie tu vas le regretter!»
Mouyi à l'instant retourne sur ses pas:
«Arrête, Halil!» a-t-il hélé bien haut.
Il a donné son alezan au preux,
Et lui a fait une forte semonce:
«Bon voyage, ô frère, quand tu seras
Aux frontières du Royaume, garde-toi bien
De tirer de la bride à l'alezan,
Il ira droit chez Vouk Harambachi,
Chez Vouk Harambachi, mon probatine.
Or, dis-lui de ma part: «Mouyi m'envoie
Pour demander ton aide, ô probatine,
Aide-moi par l'argent et par l'épée,
Aide-moi à ravir la pucelle du roi.»

Alors le gars enfourche l'alezan.
«Au revoir! lui dit-il, porte-toi bien!»
Il a pris la grand'route du Royaume.
Deux fois personne n'a revu le preux.
Passent les monts, les vaux et les prairies,
Passent les sapinières, les chênaies,
Et passent les jours, et passent les nuits
Sans qu'il rencontre en route âme qui vive.
Le soleil dit: «Il est mon protégé».
La lune dit: «Il est mon protégé».
Les Ore[1] disent: «Il est sous notre garde».
Dieu! parle-t-elle donc, la chèvre des montagnes?
Oyez, oyez pourtant ce qu'elle dit:
«Au soleil de veiller sur lui pendant le jour,
La lune veillera sur lui pendant la nuit,
L'arme en bandoulière la garderont les Zane!»[2]
A ces clameurs, le gars tremble d'effroi:
«Oh ces clameurs, mon Dieu, dans les alpages?
Peut-elle donc parler, la chèvre des montagnes?»
«Non, pas d'erreur! Nous ne sommes point chèvres
Mais bien chamois broutant sur les rochers.
Notre séjour est à côté des Zane!»
Halil de dire alors avec adresse:
«Me voici donc échoué au Log des Zane!
Je m'en remets entièrement à vous,
Mon oeil sera gardé par le soleil,
Mon pied sera protégé par la lune,
L'honneur des armes appartiendra aux Zane,

1) L'Ore est une figure mythologique albanaise. Tout individu a son Ore, sorte d'esprit tutélaire.

2) Sur la figure de la Zane cfr. la note 1, à la pièce D'où Mouyi tire sa force.

A mon chevet de mort veillera l'Ore.»
Or, une fois gravi le plus haut faîte,
Le preux a vu un fleuve et large et long,
Dont le cours s'étendait de mer à mer.
Au delà de ce fleuve, rien que du brouillard!
Il veut mener sa bête à l'abreuvoir,
Mais l'alezan recule de trois pas:
Aux pieds du roc quelqu'un guettait le preux.
L'Ore s'enquiert alors: «Hé toi, le gars!
Vers quelle terre conduis-tu tes pas?»
Interloqué, Halil de répliquer:
«J'ai l'intention de gagner le royaume,
Je veux aller chez Vouk Harambachi.»
L'Ore de la forêt se met à rire,
Mais à cela le preux ne comprend rien.
«Or, entends-moi bien, ribaud aventureux!
Je les connais, mon gaillard, tes desseins,
Car je t'ai vu dans la Verte Vallée,
Je t'ai chéri comme les yeux de ma tête,
Et j'ai veillé sur toi et nuit et jour,
J'étais l'ombre derrière ta silhouette.
Mais Vouk là-bas tu ne trouveras pas,
Car ton ami est parti du Royaume.
Approche-toi et vois ce grand cours d'eau,
Ce grand cours d'eau est celui du Danube;
Arrête ton regard sur ce site ombragé:
Vois-tu un campement de tentes blanches,
Et parmi elles un pavillon de pourpre?
Ne tire pas la bride à l'alezan
Car il va t'emmener chez la fille du roi.»
L'Ore fila vers la haute montagne,
Le preux fila vers la vaste campagne.

Le soleil incline vers son couchant,
L'obscurité recouvre ciel et terre.

«O Seigneur Dieu qui as créé le monde,
Qui a donné le jour pour travailler,
Qui as donné la nuit pour reposer!
Pourquoi la lune est-elle encore cachée?»
Ont demandé entre eux les rossignols.
«Chut! Taisez-vous, les oiseaux des montagnes,
Fors babiller, rien d'autre vous ne faites.
Ce soir la lune est encore occupée
A veiller sur le pas du jeune gars,»
A répliqué le chamois de rochers.
Le gars alors dévale au bord du fleuve,
Attache le coursier dans un taillis,
Et ce taillis était une hêtraie.
Il court au campement dans la nuit noire,
Et, arrivé devant la tente rouge,
Il arrête son pas plus longuement.
Il se met aux aguets derrière un fau,
Dont il voit les rejets plonger dans l'eau.
A force d'attendre le gars s'ennuie:
«Ah, ce minuit! Comme il tarde à venir!»
Lorsque Dieu s'est plu à faire minuit,
Le preux Halil s'avance sans un bruit,
Il sort de gaine son terrible poignard,
Il s'approche en rampant des mains, des pieds
Et il coupe un pan de la tente de pourpre.
Il passe alors la main à l'intérieur.
Or, ce faisant, il commet une erreur:
Sa main en effet frôle une tête:
C'était celle de la fille du roi!

Surprise, la fille a un cri strident,
Tout effrayée se met sur son séant.
Trois cents damoiselles accourent à ce cri:
«Qu'est donc ce cri? disent-elles, soucieuses,
Rien de pareil nous n'avons jamais ouï!»
Mais doucement la pucelle répond:
«Allez coucher, mes bonnes damoiselles,
Ce n'a été qu'un simple cauchemar,
Il m'a semblé voir un esprit frappeur.»
Les damoiselles s'éclipsent bien vite,
Tanouche, incontinent, s'est recouchée:
Un anneau roule en silence par terre,
Et la pucelle s'empresse de le saisir.
Or, quand Tanouche voit le cher visage:
«Dieu! ce visage, où l'ai-je déjà vu?
Oh! qu'il ressemble à celui de Halil!»
Et celui-ci s'irrite à ces paroles.
«Dieu te foudroie! répond-il à Tanouche.
Es-tu pucelle à renier ton serment?»
«Sot que tu es, mon jeune gaillard,
D'entrer aussi inconsidérément!
Si tu avais trois cents têtes sur toi,
A l'aube, sûr, toutes s'envoleraient.
Viens donc céans, téméraire, dit-elle,
Ou bien ensemble nous allons mourir,
Ou bien ensemble nous passons les portes.»
Mais le gaillard ne hâte point le pas.
«Attends!» dit-il, et il tire d'abord
De son fourreau le long couteau tranchant,
De son oeil perçant il guette tout à l'entour,
Mais ne voit nulle part âme qui vive.
Tranquillisé, il entre dans la tente,

La pucelle prend Halil par la main,
Et l'emmène sur l'heure dans la pièce
Où se trouvait déposé son trousseau.
Elle choisit alors dans le grand tas
Ce qu'elle a de mieux comme vêtements,
Passementés, de ganses d'or fondu:
«Allons, Halil, vêts-toi en toute hâte
Car si l'aube te trouve en cet état,
Le roi saura et tranchera nos têtes!»
Voilà Halil traversti en pucelle,
Le jour s'est mis à chasser les ténèbres,
Le soleil s'est levé tout sourcilleux.
Par le Dieu tout-puissant, à quoi donc vaquent
Dans la spacieuse cour les damoiselles,
Levées d'aussi bonne heure ce matin?
Vois-les charger de la laine à foison
Et prendre le chemin de la rivière.
Vois-les mouiller dans l'eau les toisons blanches
Et, de leurs mains, les laver sur les pierres.
Vois-les tantôt chanter, tantôt laver.
Voilà venir Tanouche au bord du fleuve,
Avec Halil, oh! la main dans la main,
Et s'arrêter près des pierres du fleuve.
Etonnées, les damoiselles s'enquièrent:
«Belle et gente reine, dis-nous de grâce,
Comment cette fille est venue à toi.
Ah, qu'elle fait ternir à nous toutes le charme!
Son oeil ressemble à celui de la Zane,
Son front égale celui de la lune,
Haute est sa taille, comme un pin de montagne,
Belle entre toutes, et sans sa pareille.»
«Dieu vous foudraie, les trois cents damoiselles!

Hé! rien de sans-pareil il n'y a dans le monde.
La pauvre fille a souffert l'indigence,
Le pacha de Dumlike a demandé sa main,
Elle n'a pas de dot à lui porter.
Son pauvre père est passé à trépas,
Sa mère est restée seule sur la terre.
Elle en appelle à mon père le roi
S'il veut lui octroyer quelque présent.
Mais, lavez les toisons, les damoiselles,
Lavez la laine et cessez de jaser!»
Et toutes de se taire incontinent,
Et de laver la laine sur les pierres.
Or, les unes lavent, et d'autres sont à pleurer.

Seigneur des cieux! O grand Dieu tout-puissant!
Que fait la reine au Nouveau-Kotorr?
La reine a fait hier soir un affreux rêve:
La reine a vu en songe un grand troupeau,
Ce grand troupeau comptait trois cents brebis,
Emmi les ouailles, un loup d'un noir de suie
Gros et trapu comme un bélier tout noir.
Réveillée en sursaut, la reine court
Raconter cette affaire à son mari:
«Lève-toi donc, roi, que Dieu te foudroie!
Dieu clément ne t'a donné qu'une fille,
A ton foyer tu n'as point d'autre enfant!
Voilà un an que tu ne l'as point vue.
Monte le destrier le plus rapide,
Car hier soir j'ai fait un rêve affreux!»
«Quelle sottise!» dit le roi en riant.
«J'ai vu un loup dévaler de Youtbine,
Ecarteler les trois cents damoiselles.»

Le roi s'habille et s'arme en toute hâte,
Son destrier enfourche prestement
Et vole sur la route du Danube.
Il les connait les trois cents damoiselles,
Mais, oh, suprise! il y en a une de plus,
Et la plus belle emmi toutes les autres.
«Tanouche, ma fille! dit le roi esclavon,
Qui est cette damoiselle emmi vous,
Et la plus belle emmi toutes les autres?!»
«La pauvre fille a souffert l'indigence,
Son père est mort, sa mère est seule au monde.
Le pacha de Dumlike a demandé sa main,
Elle n'a pas de dot à lui porter.
Elle est venue en appeler à toi,
Ne veux-tu pas lui donner un présent?»
A l'entendre le roi est étonné:
«Partons incontinent pour le Kotorr,
Tu emmènes avec toi la jeune fille.»
Le roi a fait sonner tous les clairons:
Les damoiselles apprêtent leurs effets,
Tous les palefreniers chargent en hâte,
Vers le Nouveau-Kotorr se mettent en chemin.
Tanouche marche derrière les autres
Avec Halil, oh! la main dans la main.
L'une sur coursier, l'autre sur destrier.
La forte escorte fait très bonne garde,
Les jeunes gens ne peuvent échapper.
Après trois jours, après trois nuits,
Dans la cité arrive le convoi.
Les damoiselles ont hâte à s'installer
Céans, dans les maisons de la cité?
Elle arrête son choix sur le meilleur manoir

Sur un récif, à côté de la mer.
Haut était le manoir de douze étages,
Rien de meilleur ne se pouvait trouver.
Large était le manoir de trois cents pas,
Sa façade bâtie de pierres lisses,
Ses murs appareillés de pierres arasées,
Le récif, recouvert de marbre blanc.
Dans ce séjour les sources sourdaient fraîches,
Dans ce séjour les jardins embaumaient,
Dans ce séjour les voiles ondoyaient
Sur de légères nefs qui sillonnaient la mer.
Or, une fois entré dans ce manoir,
On avait le sentiment que changeait la vie.
Charmés, les deux amants y sont entrés
Et y sont restés trois jours et trois nuits.
Ils refusent de boire et de manger.
Mais comment faire pour regagner la Youtbine?
Faire avancer l'alezan sur la mer,
S'emparer d'une nef bien équipée,
S'en emparer, sitôt fendre la mer,
Et moi d'appareiller, toi de voguer!
Si le hasard envoie le vent en poupe
Et pousse notre nef vers la Krahine,
Sur la rive opposée attendra l'alezan.
«Je crains, Halil, de le dire à ma mère.»
Sitôt dit, sitôt fait, l'alezan est poussé.
Mais, que fait l'Esclavonne de Kotorr?
Elle vit l'alezan fendre les eaux,
A l'instant même s'en fut chez le roi:
«Dieu te foudroie! dit-elle à son Seigneur,
Voici trois jours que ta fille est venue,
Ni toi, ni moi nulle part l'avons vue.»

«Va-t'en la voir, si tu veux bien le faire,
Car, pour ma part, je n'en ai point le temps.»
La reine s'est vêtue en toute hâte,
Elle a pris le chemin de ce manoir
Sur le récif, à côté de la mer.
La reine dit d'une voix bien prenante:
«Hélas! Tanouche! ô ma franche Tanouche!
Ouvre la porte que je voie tes yeux.
J'ai grande envie de t'embrasser, ma fille.»
Derrière l'huis, Tanouche est toute blême:
«Et maintenant, Halil, que ferons-nous?»
«Ouvre la porte, Tanouche, et Dieu aide!»
Le coeur de la pucelle répugne à l'ouvrir.
Elle, soudain, se souvient d'une ruse:
«Maman, écoute! fait-elle à huis clos,
Comment t'ouvrir, malade que je suis?
Je dépéris d'un trouble languissant.»
«Franche Tanouche! insiste encor sa mère,
J'ai dépéri de trouble à mon jeune âge,
D'étranges maux m'assaillaient fort souvent:
Mais, foi de mire, c'est bien juré,
A ces langueurs je porterai remède.
Ouvre, Tanouche, et ne me fais attendre
Car ta mère saura être ta mère.»
Elle se décide, mais le coeur se refuse.
Alors qu'elle descend les escaliers
Dans ses mains elle porte les cordages,
La voile est là, point du tout ne la cache,
Elle va ouvrir la porte en bas.
Mais sa mère n'était pas une mère!
Une hydre, oui, qui mange les dragons.
A la vue de Halil qui paraît devant elle,
Elle rebrousse chemin comme un serpent:

«Dieu te foudroie, ma fille! Comment héberges-tu
Des ribauds de Krahine dans ton manoir?»
Et, ayant dit, elle claque la porte
Et court en aviser le roi chez lui:
«Dieu te foudroie, roi-capitaine:
Les ribauds de Youtbine ont dévalé,
Ils ont pris possession de tes manoirs,
Déshonoré ta fille et souillé ton honneur!»
«Tais-toi, harpie, que ta bouche se sèche!»
S'écrie furieux l'Esclavon de Kotorr.
Un flot de sang inonde son visage,
Il s'arme en hâte avec son ost,
Cerne le littoral dans un étau.
Le manoir du récif se voit attaqué,
Halil est désarmé, il ne peut se défendre.
Les deux amants sont pris et emmenés,
«Pourquoi donc, Tanouche, m'abreuver d'infamie
Sur mes vieux jours avec ce ribaud-là?»
Il jette notre preux dans un profond cachot,
Il chasse Tanouche de la maison:
«Tu dois t'en éloigner incontinent.
Oui, t'en aller, sans espoir de retour
Par le chemin que toi-même as choisi!
Tu ne frapperas plus à cette porte
Close d'épines pour toi et pour ton père!»
Les larmes inondent les joues de Tanouche,
Elle gémit en traversant la rue,
Les gens affluent en entendant ses plaintes,
L'on compatit au sort de la pucelle,
Mais nul homme n'ose s'en approcher,
Tant le roi avait réuni de sbires.
Or, arrivée à l'entrée de Kotorr,

Yovan l'arrête, lui dit tout soucieux:
«Pourquoi ces larmes, Tanouche, ma soeur!
Une plainte pareille, c'est inouï!
Entre céans, ma fille, car je crains fort
Qu'aujourd'hui tu encoures un malheur!»
«Ne me dis pas, Yovan, de rebrousser chemin:
On a fait prisonnier Halil de Mouy.
Mon père m'a jetée sur les chemins,
Il ne veut plus me voir de son vivant!»
«Qui a donc ourdi cette laide félonie?»
«Que je ne puisse plus vivre, Yovan!
Mère qui m'éleva, m'a accusée.
Je t'en conjure, Yovan, au nom de Dieu,
D'en aviser Mouyi incontinent.
Viens délivrer Halil, car autrement,
Il va périr dans le plus noir cachot.»
Yovan de lui donner un excellent conseil:
«Je ne sais à Mouyi ni feu ni lieu,
Mais il est ici une fille de Youtbine,
Son manoir est à l'entrée de Kotorr.
On le connaît fort bien à la porte d'entrée
Nouvellement construite cete année.»
Pour plus de sûreté il l'accompagne,
Sur le pas du portail tous deux trouvent la femme
Avec ses seaux, rentrant de la fontaine.
«Qu'est-il passé, Tanouche, ma soeur?»
«Un terrible malheur m'a accablée,
Mon père m'a jetée sur les chemins,
Il m'interdit d'entrer dans ma maison,
Halil de Mouy il tient prisonnier,
Et je crains fort que le gars soit perdu
Si ce Mouyi n'accourt à la rescousse.»

Si bonne femme l'autre s'est montrée!
Elle apaise la fille au coeur meurtri:
«Si Mouyi vit, s'il est encor vivant,
Dans trois jours il sera ton paranymphe,
Mènera l'épousée pour célébrer les noces.»
Elle a trouvé un homme de confiance
Qu'elle a dépêché vers Mouyi de nuit.
L'autre, le lendemain, est arrivé,
A Mouyi il raconte tout par le menu.
Le preux a ri à gorge déployée:
«Ne t'ai-je pas dit, taureau de Kotorr,
Que tu perdais la tête en la cité?
Si ce n'était pour l'honneur de Youtbine,
Par Dieu, je ne bougerais point le pied!»
Le preux monta sur la tour de vigies,
Donna l'alerte à Youtbine et Krahine:
«Un incident a eu lieu ces jours-ci,
Qui est des preux à me suivre au maquis?»
En toute hâte les preux affluèrent:
«Que se passe-t-il donc?» s'enquirent les agas.
«Eh, mes amis! et que dois-je vous dire?
Sokol Halil nous abreuve de honte,
Dans le Kotorr on l'a saisi vivant.
Je m'abstiendrai, tudieu, de courir à son aide,
Si ce n'était pour l'affront à Youtbine!
Aux armes, mes amis, et de la chance!
De pire mort on ne saurait avoir!»
Et les trois cents s'arment parfaitement:
Quand ils passent, résonnent les hêtraies,
Quand ils passent, se troublent les rivières,
Les alezans soulèvent la poussière.

Ils rejoignent ainsi les abords de Kotorr
A peine dévalée la jonchaie sur la mer,
Mouy répartit ses preux dans les laiches autour.
«Pas de bruit!» — la consigne est précise.
Les agas de Youtbine s'embusquent prestement,
Tous se tiennent cois et tout est silence.

Seigneur des cieux! Grand Dieu tout puissant,
Combien de gens essaiment dans Kotorr!
L'Esclavon a donné le mandement:
Place de l'Eglise, c'est le rassemblement.
C'était un jour de fête, un beau dimanche,
Au centre de la place, un jeune prisonnier:
Halil Aga, fers aux mains, fers au pieds,
Tout le peuple de se railler de lui.
Oyez le roi lui parler en ces termes:
«Tu vois, Halil, la mort rôder tout près?
As-tu jamais été plus à l'étroit?»
Halil réplique ainsi qu'il sied aux preux:
«Ecoute bien, ô roi d'Esclavonie!
On n'est onc à l'étroit jusqu'au dernier instant!
La mort survient pour avoir trahi l'hôte,
La mort survient pour la foi reniée,
Lorsqu'on manque de pain pour servir l'hôte;
Or, pour plus à l'étroit que j'ai été,
D'autant plus libre Dieu voudra me rendre.»
«Tu n'as qu'à dire tes dernières volontés,
A coups de pieu tu finiras tes jours.»
«Dieu te foudroie, ô roi d'Esclavonie,
Qui sait à qui ce pieu est destiné?
Quelques instants je veux que tu m'octroies,

Car nos aïeux ne nous ont rien légué,
Fors que de nous, nul ne doive mourir
Dans un lit chaud, entouré par des siens,
Mais en croisant le fer, guerroyer en chantant!»
Le roi lui permit très noblement:
«Chante, Halil!» on lui délie les mains,
Une lahute[1] on met entre ses mains,
Mais nul ne peut comprendre le refrain,
Il chante dans la langue des ancêtres:
«Oui-da! mon dernier jour est arrivé:
Le soleil est terne, les sommets assombris,
Où est ta protection, ô mon soleil?
Et votre protection, Zane des monts?
Et la bessa[2] que vous m'aviez donnée?
Me réponds-tu, ô globe du soleil?
Par cette lumière qui éclaire ton front,
Je te supplie à mon instant de mort,
Et voici mes dernières volontés:
Rends ta lumière aux monts et aux versants,
Rends ta lumière aux jasses, aux burons,
Allume à jour les hêtraies au haut fut,
Fais réveiller les Ore dans les monts,
Apporte à la Grand-Zane mon salut,
Dis-lui que son Halil touche à sa fin!»
Or, un oiseau a pris son vol rapide,

1) Sorte de luth, instrument à cordes.

2) Bessa (écrit: besa) est à la fois la vérité, la sauvegarde, la foi jurée, la fidélité au contrat. Entre la bessa et la ndore (= «je me remets entre tes mains») il y a la distinction suivante: La bessa est un pacte bilatéral entre deux individus ou deux parties; la ndore est un pacte unilatéral entre eux. La cérémonie de la concession de la bessa est bien délimitée dans nos traditions.

Il a perché sur un rameau de hêtre.
«Je te supplie, oiseau de la montagne,
Par ce rameau où tu prends ton repos:
As-tu des ailes pour prendre ton vol,
Et courir aviser Djéto Mouyi?
Et s'il a succombé au lourd sommeil,
Qu'il ne puisse jamais lever la tête!
S'il est sorti dans l'alpe à estrader,
Qu'il ne rentre jamais vivant chez lui.
S'il est dans ces parages et peut m'entendre
Qu'il se montre dehors, je suis à bout.»
Sur ce, Mouyi a sauté sur ses pieds,
Il a jeté un de ses cris terribles.
Les tours s'écroulent sur leurs fondements,
La mer déborde en furie sur la terre
Et la montagne résonne comme un tonnerre.
Les preux ne laissent nul ennemi fuir.
La mêlée est terrible, générale,
On se déchire à coups de dents, d'épées,
A coups de dents les chevaux se déchirent.
Des membres sont portés par la houle de mer,
Et des cadavres nagent dans le sang.
Djéto Bacho Mouyi est infassable:
Oh! si profondément le preux a progressé!
Alors Sokol Halil s'est écrié:
«Prends garde, Mouyi, d'assommer le roi!
A moi, amis, enlevez-moi ces fers!
Car ç'ai juré, j'ai fait un grand sement
De l'achever à grands coups de massue!»
Il a ôté les fers au preux Halil,
Et celui-ci se rue comme enragé.
Il a saisi vivant le roi d'Esclavonie

Qu'il achève à grands coups de massue.
Alors les preux ont allumé des torches
Et incendié la ville tout entière.
La ville a flamboyé de bout en bout
Mais Mouyi est encore loin d'être apaisé,
Il n'a point de pitié, oh! il est implacable
Tant pour les tours qui tombent en ruines,
Que pour les morts que les flammes dévorent
Et les enfants qui brûlent à l'intérieur.

*

Trois fois le soleil s'est couché,
Et par trois fois la lune s'est levée
Et l'incendie ne paraît s'apaiser.
Or, quand le preux a cru devoir partir,
Il s'est tourné vers le Nouveau-Kotorr:
«Entendez-moi, ô bâtiments en ruines,
O ville-débouché ou par terre ou par mer,
Quiconque arrive par terre ou par mer,
S'il veut savoir pourquoi ces grandes ruines,
Pourquoi le roi les a abandonnées,
Dites-lui qu'une mère fit laide traîtrise,
Dites-lui que Mouyi sauva son frère,
Dites-lui que Halil épousa l'orpheline.»

MOUYI ET BEHOUR

Rendons grâce au Seigneur, Dieu tout-puissant
Qui du néant nous rend à la lumière!
Si matineux est Mouyi aujourd'hui!
Le preux se vêt et lace ses chaussures,
Il va à l'âtre et allume le feu,
Il prend du café noir avec du sucre
Et s'écrie à Halil à pleine voix:
«Lève-toi, que tu ne lèves onc la tête!
Voilà qu'un mois tout plein s'est écoulé
Sans que nous soyons allés estrader,
Mets-toi là-haut, en face de Youtbine,
Et mande aux trente agas qu'ils se rassemblent,
Car aujourd'hui nous irons estrader!»
Voyez courir Halil, le jeune preux,
Et monter quatre à quatre les étages,
De la vigie, sur la haute tourelle,
Il harangue les preux d'une si forte voix
Qu'on l'entend loin à Youtbine et Krahine.
Halil se retrouve auprès de Mouyi
Et redescend en hâte aux écuries.
Il ferre les chevaux avec grand soin
Et, à travail fini, retourne vers Mouyi.

Les preux alors se mettent leurs armures,
Ceignent aux baudriers leurs épées de bataille,
S'arment de lance, d'arc, font carquois plein
Comme de coutume quand ils vont estrader.
Peu a duré, beaucoup n'a pas duré,
Les trente agas sont déjà dans la tour:
«Salut aux preux, Mouyi et Halil!»
«Soyez les bienvenus, ô preux agas!»
«Quelle sente prendrons-nous pour estrader?»
«Celui que la dextre de Dieu désignera!»
La troupe sort au milieu de la plaine,
Les preux chantent des airs en chevauchant.
Chemin faisant, ils trouvent dans la plaine
Dizdar Osman Aga avec ses trente agas.
La troupe les salue comme de rang,
Beaucoup mieux leur répondent les agas.
Sur les destriers les troupes saluent,
Sans que nul n'abandonne sa monture.
Les uns saluent, mais d'autres font fringuer,
Danser et sautiller leurs destriers.
Quand Mouyi est à l'abreuvoir du fleuve:
«Partons Mouyi, lui dit le vieux Dizdar,
Le soleil tourne, bientôt sera midi!»
Ils se sont dirigés en amont du plateau,
Djéto Mouyi guide toujours la troupe,
Dizdar Aga le suit au second rang,
Deux bacheliers suivent les deux premiers:
Voyez-les chevaucher sur leurs coursiers fringants!
Ce sont les deux gonfaloniers de troupe,
Le nom de l'un est celui de Halil,
Le nom de l'autre est Zoukou Bayraktar.
Derrière ceux-ci viennent de bel arroi,

Troupe après troupe, les autres agas.
Mais, quand ils sont près des berges du fleuve
Et qu'ils donnent à boire aux destriers,
Plus nulle goutte ne coule en aval.
La troupe part devers la haute Byeshke,
Sans rien traquer pourtant dans ces parages:
Ils n'ont vu estrader nu tchétanik[1].
Pendant le jour ils ont battu les Byeshke,
Le soir les a trouvés à côté d'un sapin,
Aux branches épaisses comme un tronc de vieux hêtre,
A ombrager fort bien neuf cents agas.
Dans ce lieu-là les agas ont fait halte,
Ils n'ont vu estrader nu tchétanik [1],
Qui disparaissent sous les hautes herbes,
Et à dîner se sont assis les preux.
Calmes, les preux consomment leurs repas.
Quand il est temps de se mettre à coucher,
Les bacheliers disent à ceux de troupe:
«Or, entendez, les agas de Youtbine!
Trouvez à l'aise le gîte pour coucher,
Et dormez sans soucis, nous veillerons».
Si bonne garde fait le preux Halil!
Autour des preux est Zoukou Bayraktar.
Les alezans fringuent parmi les hêtres,
Les sources vives parlent avec les Zane,
Les rossignols égrènent leurs refrains,
Et les agas dorment sous le sapin;
Nul n'entend rien, fors Halil et Zoukou.
Les jeunes preux les voient et les entendent
Chanter leurs airs, organiser leurs rondes,

1) Un guerrier de troupe esclavonne qui infestait la contrée.

Cueillir des fleurs sur le gazon tout frais,
Héler les chèvres broutant sous les sapins.
S'éparpiller pour se laver aux sources.
Dieu que c'est beau: la nuit de Saint-André
Ne dure qu'un instant, un court instant!
Quand la lune descend delà les hêtres,
Si vite que les Zane accélèrent!
Si fort les preux pestent contre la lune!
Quand la lune s'approche des sommets,
Si instamment que prie la Grande-Zane:
«La rosée rosoie, l'Astre du jour est musard
Ne presse point ton pas, ô lune errante au ciel,
Ne vois-tu pas les sources sourdre fraiches?
Ne vois-tu pas la brise haleiner?
Eclaire-nous entre les pics jumeaux[2],
Jette ton oeil à travers les sapins,
Ne mets point de hâte pour te coucher!»
Et la lune d'exaucer cette prière,
Elle s'arrête à un oeil de montagne.

Le soleil s'est levé derrière le sommet:
Le ciel tantôt blanchit, tantôt s'empourpre.
Alors, le tout-puissant a fait le jour:
La lune est disparue derrière les sapins,
Les Zane ont quitté les sources vives,
Les rossignols ont cessé leurs refrains.

1) La nuit la plus longue de l'hiver, en décembre.

2) Quand la montagne a deux pics, en albanais on dit *bigë*, que nous avons traduit par: pics jumeaux. C'est de cet espace entre les deux pics jumeaux qu'il est question dans le vers 193, où la lune s'arrête à un oeil de montagne.

Les bacheliers rentrent au campement,
Trouvent les preux dormant à poings fermés
Comme chablis gisant sur des pelouses.
Si fort Halil crie aux preux qui dormaient:
«Réveillez-vous, il fait jour, mes amis!»
Ils ont levé les agas un à un.
Haute est la Byeshke où les preux ont campé,
Ils courent prendre place autour du feu.
Le vieux Dizdar se lève courroucé,
Il se tient coi, ne répond à personne:
Il arrache les brins du frais gazon.
Un peu plus tard il parla en ces termes:
«J'ai quelque chose à dire, camarades.
Ensemble avons-nous fait toutes les gestes,
Mais la gloire est allée au seul Mouyi!
Aujourd'hui, nous scinderons la troupe,
Celle du vieux, désormais, ne vaut rien!»
Oh, que s'est rembruni Mouyi le preux!
«Dieu te foudroie, Dizdar. Par ce soleil,
Nous ne romprons jamais la troupe!»
Dizdar repart alors, plus irrité encore;
«Plaise à Dieu te foudroyer, Djéto Mouyi!
Deux troupes avons-nous, à deux estraderons!»
«Que tes bras se dessèchent, vieux chenu!
Tu te perds toi-même et me perds aussi.
As-tu saine raison perdu? Peu te chaut-il
De dételer du joug les bouvillons?»
Et Mouyi s'est levé sur ses deux pieds,
Il est allé tout droit à l'alezan,
Il l'a trouvé qui pleurait chaudement,
De ses sabots avant grattant le sol:
Le destrier plaignait le preux Mouyi.
Mouyi retourne en hâte au Log des preux:

«Ohé, les preux! dit-il aux agas rassemblés,
Ne scindons point la troupe de la troupe,
Car, par les présages qu'a mon cheval
Nous n'allons plus rentrer vivants chez nous!»
Voyez Dizdar se gausser de Mouyi
Et l'interrompre en s'esclaffant bien fort:
«Ah! toi, Mouyi, tu commences à vieillir,
Tu pas pris peur des gens d'Esclavonie!»
Halil par force doit intervenir:
«Nous ne sommes point ici pour nous quereller,
On nous a réunis pour estrader.
Si nous voulons battre les grands chemins,
Ne séparons la troupe de la troupe!»
Alors le vieux chenu de l'outrager:
«Tu peux fermer ton bec, toi, bachelier!
Allez votre chemin sans moi, les gars!
La route est assez large, il y en a pour tous,
Nous allons estrader séparément!
Car je veux dévaler dans le Nouveau-Kotorr,
Si je veux ramener quelque butin,
Si je peux trancher des chefs ennemis,
Si je peux ramener quelque pucelle,
Je veux réjouir les gars de la Youtbine!»
Et, «Au revoir, les preux», a fait le vieux
Pendant qu'il saute en selle à l'alezan.
Avec lui vont les trente de sa troupe,
Ils prennent le chemin vers le Nouveau-Kotorr.

Voyez un bachelier tourner souvent la tête,
Voyez les destriers s'estomper sous les hêtres,
Tantôt les hêtres, tantôt derrière les roches:
Qui est ce preux sinon Zoukou le jeune,
Les paupières figées sur la glabelle,

Il cherche du regard un cher ami,
Il cherche du regard le jeune Halil.
Halil reste appuyé sur la lance pointue,
A côté d'un vieux fau, à côté d'un coursier.
Il regarde le preux parmi les hêtres,
Il le suit du regard parmi les sapinières!
Quand les preux se rencontrent face à face,
Quand les preux se revoient entre les hêtres,
Quand les preux se revoient une ultime fois,
Que de larmes jaillissent de leurs yeux!
Le soleil a drapé les hauts sommets,
La troupe est disparue derrière la montagne.
Voilà Mouyi resté avec les trente agas,
Nul ne souffle mot, tout est silence.
C'est alors que Mouyi parle aux agas:
«Nous devons dévaler dans la Youtbine,
Car, par les présages de mon cheval,
Les deux troupes ne s'uniront jamais!»
Tous restent cois, fors Halil qui réplique:
«Frère Mouyi, écoute ce que je te dis:
Si ceux-ci vont rentrer sains et entiers,
Nul n'aura jamais paix de leur jactance!»
Les agas ont sellé et pris leurs armes,
Ils ont battu la Byeshke dès ce même jour,
Sans pouvoir repérer quoi que ce soit,
Sans pouvoir rencontrer nul tchétanik.
La nuit les trouve à côté du sapin,
Dans l'herbe de l'alpe les alezans se vautrent,
Près des sources les preux prennent le frais,
Fors Mouyi qui, muet, s'appuie à un sapin:
Il regarde les bêtes en train de sautiller.
Si noblement les preux terminent le repas!
Quand il est temps de s'en aller coucher,

Djéto Bacho Mouyi rassure les agas:
«Entendez bien, les agas de Youtbine,
Passez la nuit, dormez sans nul souci,
C'est moi qui vais veiller auprès de vous!»
Sains et entiers le jour les a trouvés.
Pendant que les agas se lavent auprès des sources,
Pendant qu'on fait du feu à côté des sapins,
Mouyi traverse à pied la laie parmi les hêtres,
Il veut gravir le sommet de la Byeshke.
Il voit à plein les guérets du Royaume,
Il scrute attentivement les carrefours
Sans rien voir qui retienne l'attention.
Quand il tourne les yeux vers le sommet du Djour,
A la bifurcation, en contre-bas du faîte,
En contre-bas du faîte, sur les prés,
Il a vu les pucelles de Behour:
Il semble qu'elles montent vers la Byeshke
Pour se rafraîchir avec l'eau des sources;
Trente gardes d'honneur les accompagnent.
Mouyi dévale bien vite vers les agas,
Il les fait se lever tous d'une fois,
Il les prend et les emmène à la source.
Il met au point l'embuscade au sentier,
Il les attend sur le sentier des chèvres:
Quinze se placent en amont de la route,
Quinze se postent en aval de la route,
Et lui-même s'est mis sur la chaussée.
Oyez Mouyi parler au preux Halil:
«Or, veux-tu, Halil, trancher quelques têtes,
Ou bien veux-tu t'emparer des pucelles?»
«Pas de têtes, Mouyi, que le diable l'emporte,
Je veux plutôt m'emparer des pucelles!»

Peu a duré, beaucoup n'a pas duré,
Les trente gardes ont donné dans le piège;
Et de son arc Mouyi a lancé une flèche
Et l'un des gardes est abattu par terre.
Les trente agas agissent promptement,
Tous les gardes d'honneur sont terrassés.
Ah! combien de chefs a tranché Mouyi!
Mais Halil a retenu les pucelles.
Les voilà remonter la haute Byeshke!
Mais, quand ils sont sur les hauteurs de l'alpe,
Mouyi a frappé sa cuisse de la main.
Oh, si fort que Halil s'est écrié:
«Qu'as-tu, Mouyi, qui frappes ainsi ta cuisse?»
«J'ai laissé près de la source arc et javelot!»
«Laisse-les maintenant! lui dit Halil,
Car arcs et javelots on en trouve partout,
Et à Youtbine avons tant de fusils!»
«Je les avais vraiment faits à la main,
Dieu ne me permette de rentrer sans mes armes!»
«Je vais les prendre!» a dit alors Halil:
Mais Mouyi ne le laisse point partir.
Or, il a enfourché son franc coursier,
En toute hâte il dévale à la source:
L'arc était appuyé contre le hêtre,
Le javelot tout près de la fontaine.
Or, quand le preux voulut boire au filet,
L'Ore le fit rétrocéder, surpris:
«Dieu ne permettra point de boire à cette source,
Sans trancher tout d'abord la tête de Behour!
Quel chemin prends-tu, Mouyi, maintenant?»
«Pour Youtbine, si c'est ainsi écrit!»
«Et si dans la Youtbine on te demande:

Comment sont-ils les manoirs de Behour?»
«Tu parles bien! Dieu accroisse vos rangs!»[1]
Et Mouy n'a dit autre chose à cette Ore.
«Bois au filet, Mouyi!» l'Ore lui dit,
Mais Mouyi se refuse à boire l'eau,
Il n'en boit point ni n'en donne au cheval:
Il jure alors, au nom de Dieu puissant:
«Aux manoirs de Behour je m'en irai!»

Alors il monte son fougueux coursier,
Lui laisse libre choix sur le chemin:
L'alezan sait fort bien la route à prendre,
De sa bouche il jette des flammes jaunes,
L'alezan s'enveloppe de brouillard,
Brûle le pavé d'une pente à l'autre
Et arrive bientôt près des manoirs.
La porte de l'enceinte était ouverte,
Il entre dans la cour avec son alezan.
Une fois là, il sort des clés d'acier
Et fait entrer la bête aux écuries.
Voyez Mouyi entrer dans une pièce
Et y trouver un sabre au pommeau d'or,
Qui lui semble meilleur que son épée.
En pièces menues il brise le sabre.
Mais, quand il passe dans la pièce voisine,
Il voit les parois couvertes de sang:
Les trente têtes rangées à l'entour!
Il les connaît: agas et commandants!
A cette vue Mouyi pâlit d'horreur.

1) Une exclamation à s'attirer les faveurs des Ore.

Il ne s'arrête point dans cette pièce,
Il se rend prestement dans l'autre pièce
Où il trouve rangées les trente épées,
Et reconnaît: celles des trente agas.
Il ouvre alors une autre vaste pièce:
Dans celle-ci était la poudrière,
Et des sacs de poudre jusqu'au plafond.
Voyez-le préparer une très longue mèche
Et l'introduire dans les sacs de poudre.
Mais, quand il sort dans la cour du manoir,
Il entend tout à coup le sol frémir
Du cheval de Behour courant vers son manoir.
Il court tout droit vers la porte d'entrée.
Behour hèle sa fille à haute voix:
Personne ne répond à son appel.
Vite, il monte sur un piton voisin,
Et scrute le pays tout à l'entour.
Il voit parfaitement ses blanches filles
Auprès de la source, sous un vieux hêtre:
Sur ses genoux Halil les fait asseoir.
Behour apportait deux têtes tranchées,
Qu'il jette dans la cour de son manoir.
Mouyi sait fort bien à qui elles sont:
L'une, c'est celle de Dizdar Osman Aga,
L'autre est celle de Zoukou Bayraktar.
De cet immense deuil Mouyi se pâme.
Behour a pris le chemin de l'amont,
Mais Mouyi se reprend, il se dit à part lui:
«Quand il sera sur l'éclaircie de l'alpe
Il prendra les agas tels des moutons!»
Il a ouvert la porte, il est sorti
Sans arrêter le pas de l'alezan.

Quand Mouyi eut rejoint la route de la plaine,
Behour était au bout de celle-ci;
Quand Mouyi eut rejoint le centre de la plaine,
Behour était à mi-chemin de l'alpe.
Or Mouyi s'écrie d'une voix tonnante:
«Qui es-tu qui gravis la haute Byeshke?»
L'autre de se tourner et lui répondre:
«Ohé! c'est toi, Djéto Bacho Mouyi?»
«C'est moi, Mouyi!» lui réplique le preux.
«Et je voulais te requérir au ciel!»
«Je suis content de te trouver ici!»
Behour alors de rebrousser chemin:
Dans la plaine les deux décident le combat.
Behour laisse Mouyi faire son choix:
«Veux-tu fuir, ou alors me poursuivre?»
«Toutes les fois que j'ai fait le combat,
J'ai fui d'abord, que tire l'adversaire!»
Mouyi a fait le tour, il s'est mis à courir,
Behour s'est rapproché fort près de l'adversaire,
Il a lancé sur lui son javelot,
Sur les genoux l'alezan est tombé,
L'arme a sifflé au-dessus de sa tête.
Il tire alors de sa lourde massue,
Et l'alezan a fait un saut en l'air,
A côté de sa nuque a frôlé la massue,
A son tour l'Esclavon s'est mis à fuir.
Mouyi dit à son fougueux destrier;
«Fais le tour, l'alezan, voici venue ton heure,
A tous les deux, tu dois nous faire honneur.
Si vite l'alezan a rejoint l'Esclavon!
Si bien Mouyi s'est rapproché de l'autre,
Il a tiré sur lui son javelot,
Le cheval de Behour s'est plié sur le ventre,

Il n'a pu le rejoindre nulle part;
De sa massue il a tiré sur lui
Mais le cheval fait un bond de côté
L'esquivant, elle se perd dans le vide.
Les preux alors se requièrent, s'assaillent,
A coups d'épées tous les deux se requièrent;
Ebréchées, les épées se brisent à moitié!
Descendus des chevaux, à pied, les preux
Se prennent aux ceintures, se mêlent et confondent,
Ils se tordent aux coups et aux parades
Sans que nul d'eux renverse l'adversaire.
Le soleil s'ent incliné au couchant,
Les preux commencent à chanter leurs louanges.
Et les rivaux de prôner leurs prouesses
Pendant qu'ils se ceinturent, se paradent.
«J'ai pris le chef de bien de tes agas,
Lui dit Behour. Dans mon manoir, là-bas,
J'ai exposé les trente chefs tranchés,
As oui! tranchés des corps de tes agas.»
«Et tes gardiens escortant les pucelles,
Où sont-ils maintenant? répond Mouyi.
Les deux pucelles ont été enlevées
Et leurs gardiens sont tous décapités,
Sur la haute alpe ils gisent maintenant.»
Behour a du chagrin à ces paroles,
Mais il ne cesse point de débiter:
«Les trente agas ont eu tête coupée,
Aux commandants j'ai pris aussi les têtes:
L'un a pour nom Dizdar Osman Aga,
Le nom de l'autre est Zoukou Bayraktar!»
Peu a duré, beaucoup n'a pas duré,
Sinistre, un bruit retentit dans la plaine.
Comme une mer qui gémit aux autans,

Comme un choc en retour de la foudre du ciel.
Les preux s'arrêtent et Mouyi à Behour:
«Peut-il donc rouler foudre sans nuages?»
«Peut-être est-ce un grondement de mer!»
«Hé! point du tout! pas de foudre à ciel clair,
Et ce n'est point, non plus, la mer qui gronde,
Mais le manoir de Behour qui s'ecroule.
Quand, peu avant, tu étais dans la cour,
Mouyi était céans, dans ton manoir,
En train d'ouvrir l'écurie aux chevaux,
En train d'ouvrir les pièces une à une
Et de mettre la mèche aux sacs de poudre.
Et voilà ton manoir rasé au sol.»
Mouyi décharge son fiel goutte à goutte.
Et Behour, courroucé, lui réplique:
«Que je sois bien portant, sain et entier,
J'en bâtirai, et des meilleurs manoirs!
Et dans leurs fondations je veux jeter ton chef!
Par ce coup, Mouyi, ta chute est proche!»
Des avant-bras ils se sont ceinturés,
Voyez-les se heurter contre les hêtres,
Voyez-les s'écorcher contre les roches,
Les destriers s'échappent vers les champs;
Dans la montagne a pris feu le chênaie,
Les feuilles des hêtres sont toutes séchées
Du souffle chaud pendant qu'ils se ceinturent!
De l'éclaircie, ils vont vers le taillis:
Là se trouvait un chablis noir, très noir;
Mouyi ne prend point garde où il pose le pied;
Un effort, et Behour fait culbuter le preux,
Et il saisit les mains de l'adversaire.
Celui-ci se requiert des Ore de montagne:
«Las! vous dormez dans ces instants suprêmes!

Et la bessa que vous m'aviez donnée?
Je n'ai jamais été si à l'étroit!»
Les airs ont frissonné, l'Ore est venue,
Et dit au preux renversé sous Behour:
«Sais-tu, Mouyi, ce que je t'avais dit?
Ne jamais livrer de duel le dimanche!»
«Je le sais bien, mais voilà qu'on m'a pris,
Personne n'ai requis en combat singulier!»
Jamais mieux l'Ore ne l'a instruit:
«Dis à Behour: regarde le soleil.
Et quand il tournera la tête à regarder,
Glisse ta main dans sa poche à senestre,
Il y tient un couteau empoisonné!
Si tu sais manoeuvrer de haute adresse,
L'Esclavon ne verra plus ton visage.»
L'Ore s'est éclipsée, dans la montagne.
Oyez Mouyi parler à l'Esclavon,
Et beaucoup mieux il tourne son discours:
«Même le soleil s'arrête sur nous,
Car depuis ce matin qu'on est aux prises,
Il n'a point fait de pas sur son sillon!»
L'Esclavon a voulu regarder le soleil,
Sur l'heure Mouyi plonge le couteau,
Behour rend les abois, étendu sur Mouyi.
Mouyi, sous l'Esclavon, de ne pouvoir bouger.
Il parle en turc au fougueux destrier:
«Je suis resté sous l'Esclavon flambé!»
L'alezan est venu en hennissant,
Il tire l'Esclavon, le roule sur le sol.
Tout inondé de sang Mouyi se lève,
De son épée il lui coupe la tête,
Et lie Behour, par un bout de moustache,
Au pommeau de l'arçon, et l'autre bout

Il l'a laissé traîner sur le sol dur.
Il a gravi ainsi le sommet de la Byeshke,
Il a trouvé ses bacheliers l'attendre,
Halil tenait les filles de Behour.
Rien que de voir la tête de Behour,
Trois des agas se pâment sur le sol.
«Dieu vous foudroie, dit Mouyi à ses hommes,
Comme vous êtes couards, les agas de Youtbine!
Eussiez-vous regardé Behour vivant,
Vous seriez morts et trépassés de peur!»
Le soleil s'incline derrière les montagnes,
La lune luit derrière la hêtraie.
Oh! qu'elle éclaire les sentiers de la pente
Pendant qu'elle accompagne les paranymphes.
Les paranymphes sont tous sur les destriers
Fors le gaillard Halil qui marche à pied.
Amèrement, les deux pucelles pleurent,
Les astres à les voir enjoignent à la lune:
«Trouve la route aux belles de la terre,
Il se peut qu'elles se soient égarées!»
La lune leur répond du haut des cieux:
«Je suis bien loin, je ne peux pas les voir;
Ce ne sont point les belles de la terre,
Mais ce sont les pucelles de Behour,
La tête lui pend au pommeau de l'arçon.»
Le cortège chevauche vers Youtbine.
En premier paranymphe, j'éclaire la route!
Le second paranymphe est l'Ore qui les garde.
Elle garde Halil, que son pied ne fléchisse!»
Quand ils sont arrivés dans la Youtbine,
La joie fut générale dans le bourg,
Plus grande fut la joie le jour des noces,
Les épouses sont belles, oui, vraiment!

CHEVALERIE ZYMER

Un jour les trente agas se sont réunis,
Les preux ont commencé à deviser.
Djéto Bacho Mouyi dit aux agas:
«Que Dieu vous foudroie, les trente agas,
Si vous étiez les preux que vous le dites,
Neufs cents moutons ne paîtraient plus à l'alpe!
Nul de vous n'a rien dit de Ganige Galan,
Il a mené neuf cents moutons à l'alpe,
A fait ses marcairies sur les hauteurs,
Et les forpait sans payer de préage.»
Les trente agas, surpris, sont restés coi.
Halil a dit: «Je ne le savais point
Que sans préage on ne paissait pas à l'alpe».
Et il bondit alors sur les deux pieds,
Les trente agas voulurent le suivre,
Mais Mouyi se leva et se mit à leur tête.
Derrière lui vient Sokole Halil,
La troupe se forma: Djéto en tête,
Le troisième est Dizdar Osman Aga,
La troupe est suivie par Zymer de sept ans.
«Rentre aussitôt Zymer, dit Mouyi au fils,
Tu es trop jeune encor pour estrader,

Tu n'es bon qu'à faire le chevrier.»
Mais l'enfant les suit toujours au pas.
Mouyi alors retourne sur ses pas
Et donne au gars une tape sur la joue.
«Rentre Zymer, retourne à l'instant même!»
Les cinq doigts sont restés sur la joue,
L'enfant Zymer a rebroussé chemin,
En toute hâte il est rentré chez lui.
Mouyi et les agas ont gravi l'alpe,
Ils ont pris à Ganiq tout le cheptel,
Neuf cents moutons ils ont fait dévaler,
Trente mâtins ils ont occis à l'alpe,
Et neuf bergers ils ont fait prisonniers.
Le tout est fait partir pour la Youtbine.
Or, l'un de ces bergers, le plus couard,
Chemin faisant s'échappe de leurs mains.
Il rampe en toute hâte sur un sommet
Et hèle à haute voix à Ganiqe Galan:
«Si tu es en buvant, que tu crèves, Ganiq!
«Si tu es en mangeant, qu'il te passe l'envie!
Toute une troupe enlève ton cheptel,
Ils l'emportent avec tous les bergers,
Neuf cents moutons ils ont mis devant eux.»
L'Ore à Ganiq l'informe de la chose
Pendant que celui-ci se trouvait à manger.
Il donne un coup de pied à la table à manger
Et descend prestement aux écuries.
Il selle et sangle en hâte le moreau,
Lui saute en selle et se met en chemin,
Il lance son moreau à toute allure,
Le trajet de sept heures il le fait en une heure,
Il arrive en flèche au sommet de la Byeshke,

Et devance d'un bond les agas de Youtbine:
«D'où venez-vous, les trente de Youtbine?
Comment oser me prendre les bergers?
Comment oser toucher à mes moutons?
Hé! aujourd'hui vous allez reconnaître
A ses coups sur vos chairs Ganiqe Galan!»
Alors Mouyi s'écrie de voix tonnante:
«Et toi, Ganiq Galan, où était-tu?
De qui as-tu osé forpaître l'alpe
Sans payer le préage à qui est dû?
Maintenant tu vas connaître Djéto Mouyi.»
Mouyi s'écrie, il semble qu'à l'entour
Tous les sommets s'écroulent à sa voix.
Les deux sont prêts à entrer dans la lice,
Ils sont armés et couverts de leurs cottes.
Ganiq s'écrie aux trente bacheliers:
«Un à un au combat je vous défie!»
Mouyi alors se porte devant les autres,
Pendant trois heures ils joutent sur montures
Jusqu'à briser leurs armes aux éclats.
Alors les preux descendent des montures,
Se prennent corps à corps par les ceintures,
Sept heures ils tournent, se crochètent
Sans pouvoir aucun renverser l'autre.
Ganun alors fait un dernier effort,
Saisit d'adresse Mouyi aux testicules.
A l'assommer — il a peur des agas.
Il parle alors à l'adresse des trente:
«Si vous voulez vous mettre à ma merci,
Djéto Mouyi aura la vie sauvée.»
Et les agas se sont mis à merci,
A tous Ganiq a ôté leurs armures.
Les trente agas les met devant lui

Et les porte aux burons des marcairies.
Or, quand il est près des burons de l'alpe
Et les fait pénétrer dans l'ample claie,
Y faisaient bonne garde trente mâtins.
Ganiq enchaîne solidement les trente,
Et là où se trouvait le mâtin le plus fort
Attache solidement Djéto Mouyi.

Zymer était rentré à la maison,
Il avait pris l'épée et les armes du père,
Le gamin avait mis deux massues dans un sac,
Sur l'alpe avait suivi les bacheliers.
Or, quand il est chez les burons de l'alpe
Il les trouva liés des mains et pieds:
Les trente agas liés comme des chiens!
Ganiq surveille les agas sous un chêne,
Il les fait glapir comme des chiens
En les battant du fouet sur le derrière.
Zymer surgit alors devant Ganiq:
«Hé, toi, Galan, où es-tu le couard
Qui oses enchaîner les trente agas?
Tu vas le voir maintenant Zymer de Mouy!»
A dit l'enfant en s'approchant de l'autre.
Si gamin ce Zymer ressemble au preux
Qu'il se pâme de rire à ces propos:
«J'ai pris captifs les trente de Youtbine,
Et tu ne pèses même sept ocques sur fléau![1]
L'enfant alors s'approche de Ganiq,

1) Ocques, mesure de poids, équivalant 1 kg. 500 en Albanie septentrionale. *Fléau* = le fléau albanais est sur le type du fléau de balance romaine.

Tire du sac une de ses massues,
Lance sur lui sa massue contondante
Et lui fait trou au coeur d'un coup d'adresse
Qu'il tombe sur-le-champ raide par terre
Il se met à ôter les chaines aux agas,
Mais il refuse à déchaîner Mouyi,
Qu'il veut porter enchainé à Youtbine:
Il s'était humilié de la gifle reçue,
Il était irrité des propos de Mouyi.
Les trente agas supplient l'enfant Zymer:
«C'est une honte de le laisser en chaînes!»
«Des propos trop blessants m'a dit mon père!»
A grand effort Zymer ôta ses chaînes,
Il prit tout le cheptel qu'avait Ganiq,
Il prit captifs les bergers de Ganiq
Et lui trancha la tête de son corps.
Le trente avec Zymer dévalent à Youtbine.
Or, quand ils sont tout près de la ferté
Ils tirent un coup d'obus pour la menée.
Toute Youtbine s'est pressée à la tour,
On a fêté trois semaines durant
La geste de Zymer, le gamin chevalier:
«Il a tranché la tête de Ganiq,
Qui n'avait pas d'égal dans sept Royaumes,
Qui avait fait trembler les sept Royaumes.»
Cette prouesse du gamin chevalier
Lui a valu une gloire éternelle.

76

PLAINTE D'AYKOUNE

Rendons grâce au Seigneur Dieu tout-puissant
Qui du néant nous rend à la lumière.
Il s'est fait jour dessous un ciel tout terne,
Le soleil s'est levé mais ne luit point.
Grand Dieu! qu'a fait Djéto Bacho Mouyi?
Douze des siens le preux a rassemblés,
Et, parti avec eux dans la Verte Vallée,
Il voit son fils terrassé sur le sol,
Abattu sous les coups des Esclavons.
Mouyi alors s'est pris à l'enterrer.
Or, quand Mouyi creusait la triste tombe,
L'oeil ne voyait, l'oreille n'entendait
Que les Zane qui ruisselaient de larmes,
Que tous les preux qui élevaient leur plainte,
Le bruit des pierres en tombant sur son corps,
Les rossignols pleurant son triste sort,
Et les hauts chênes figés de douleur.
Lorsque le preux est revenu chez lui,
Sa femme vint à lui le questionner:
«Qu'as-tu donc fait Mouyi de notre fils?
On l'a occis dans la Verte Vallée?»
«On ne l'a point occis, rassure-toi!
Il est allé chez l'oncle maternel!»
«Je t'en supplie, Mouyi, où est mon fils?»
Le preux, déconcerté, dit rudement:

«Je n'admets point du vacarme chez nous.
Va dans le bois le pleurer à l'écart.
Or, si tu veux savoir où est sa tombe,
Va le trouver dans la Verte Vallée,
C'est là que l'Esclavon l'a terrassé,
C'est là qu'Omer nous avons enterré.»
«Malheur à moi, restée mère sans fils!»
Crie Aykoune abîmée dans sa douleur.
Mais, Mouyi ne supporte pas ses cris,
Il chasse de chez lui la malheureuse.
La pauvre mère seule prend la route
De la Verte Vallée en larmoyant.
Les astres à la voir se sont figés
Sur la voûte du ciel. Mère se plaint:
«Que ton éclat s'éteigne, ô lune pâle!
Pour ne pas m'avoir dit de courir sur les lieux,
M'ensevelir au tombeau avec mon fils!
Il ne nous aurait pas pris tous deux, peut-être!
Peut-être Omer ne l'aurait point permis!
Mais un tombeau tout près j'aurais creusé
En quémandant au chêne un peu de place,
En quémandant au roc un peu de place,
En priant à genoux le noir platane:
Le monde est vaste, il y a tant d'espace!
Cédez-moi, par pitié, un peu de place,
Pour creuser un tombeau tout à côté!
Et eux auraient cédé à mes instances.
Sois maudite, lune blafarde au ciel
Qui arrachas mon seul fils de ce monde!»
Lorsqu'elle est arrivée près de son fils,
Un chêne centenaire avait ombré
De sa plus belle branche le tombeau.
Ayke s'appuie à la dense ramée,

Sur le tombeau tout frais ses larmes coulent.
Les oiseaux ont cessé de ramager
Pour venir écouter la pauvre mère:
«Ne vois-tu pas, mon fils, qui est venue?
Pourquoi n'accours-tu pas pour embrasser ta mère?
Mon fils, Omer, me voilà près de toi!
Sors un instant de cette fosse obscure,
Viens donc embrasser ta mère qui t'éleva!
Jamais tu ne m'as fait attendre autant!»
La lune pâle luit dans la forêt,
Et les astres sans nombre sur le ciel
Demandent au soleil: «L'avez-vous vu?»
«C'est un fau qui m'empêche de le voir»
Leur répond le soleil du haut des cieux.
«Pourquoi, mon fils, les laisser dans le doute?
Dis-leur qu'on m'a enseveli sous terre,
Où leurs rayons ne peuvent pas entrer,
On l'on n'entend les sanglots de ta mère,
Où ne peut arriver rien que la larme,
Mon fils Omer, mon pauvre fils chéri!
Peut-être voudras-tu ton alezan
Pour chevaucher parfois pour ton plaisir,
Courir aux sources pour te désaltérer,
Parcourir les sommets avec les Zane,
Vas-y, mon fils... mère veillera sur ta tombe,
Mon fils Omer, mon tendre enfant chéri!»
Oh, c'en est trop. Les Ore n'en peuvent plus,
Elles lui font cesser sa triste plainte,
Elles lui font rentrer dans la gorge les mots,
Elles lui font cesser le coeur de battre,
Elles lui font cesser les larmes de couler
Elles lui essuient les larmes de son visage,
Vers Youtbine l'emportent dans les airs.

VII

Chansonnier épique historique

77

URAN, CHEF DE KROYA[1]

(XV^ème siècle)

Depuis Kroye, le comte Uran
Adressa un mandement
A la plaine de Kosove:
«Le sultan Mourat approche,
Nuit et jour nous nous battons!»
Au su de ce mandement
Skanderbeg ceignit son sabre,
Il parla à ses soldats
Et courut comme un éclair
Pour se joindre devant Kroye
A Uran qui se battait.
Skanderbeg avec ses braves,
En passant par monts et vaux,
Monts et vaux et par torrents,

1) Le chant rappelle une des batailles les plus dures entre Albanais et Turcs, qui avaient assiégé la capitale de Skanderbeg, Kruje en 1450. Le Comte Uran avait été chargé de la défense du château fort, cependant que Skanderbeg harcelait les assiégeants du dehors.

Encercla toute Krasta
Engageant avec Mourat
Un combat des plus sanglants.
Le sultan pleure de rage:
Son armée taillée en pièces,
De ses gens, un vrai carnage!
Il donne l'ordre de retraite
Et il part pour s'enfermer
A Istamboul en s'écriant:
«Non et non! on ne peut guère
Pénétrer dans cette Kroye!»

(Krujë)

78

MORT DE SKANDERBEG

Un jour de ténèbres s'est écoulé,
Un jour de ténèbres et d'amertume,
Même le ciel semblait pleurer.
Le lendemain, au petit jour.
Un cri s'élève de la place
Qui met grand deuil dans tous les coeurs,
Dans tous les coeurs, tous les palais.
C'est le preux Lek Dukagjine
Qui se frappe le front d'une main
De l'autre s'arrache les cheveux[1].
«Effondre-toi, Albanie!
Venez, accourez, seigneurs et dames,
Accourez soldats et pauvres gens,
Venez verser de chaudes larmes:
Aujourd'hui, nous sommes restés
Orphelins du père bienveillant,
Qui nous charmait, qui nous aidait
Le charme de nos pucelles,
La liberté de nos foyers,

1) Coutume de s'arracher les cheveux au vocero.

Il n'y a plus personne pour les garder.
Le père et seigneur de l'Albanie
Est mort aujourd'hui à l'aube,
Skanderbeg est passé à trépas!»
Les maisons vacillent et s'effondrent,
Les monts vacillent et se fendent,
Et, dans les églises, les cloches
Sonnent les glas d'elles-mêmes.

(Albanais d'Italie)

DED SKOURA [1]

Sur le piton d'une colline
Terrassé au pied d'un chêne,
Gît Ded Skoura, le très preux.
Il ne peut plus apaiser
Le feu de ses chairs à vif.
«Lève-toi, Ded, viens avec nous.»
S'écrient ses amis les preux.
«Amis, je suis blessé à mort,
Je ne pourrai plus vous suivre,
Mais une dernière prière:
En aval est mon coursier
Prenez-le pour qu'il ne meure
Avec moi dans la mêlée.
Portez-le à mon enfant
Pour qu'une fois grand
Il ceigne mon épée,
Il monte mon coursier
Il le chevauche à la guerre
Pour venger ainsi son père
Et tranquilliser mon coeur.»

(Albanais d'Italie)

1) Un des combattants de Skanderbeg.

80

PIERRE SHINI[1]

Resté seul en plein camp turc
Avec quelques compagnons
Sire Pierre se bat toujours.
Il n'a guère rengainé,
Il harcèle l'ennemi
En monture et même à pied.
Et les plaintes des femmes turques
Chaque jour montent sinistres
Vers le trône du Grand-Seigneur,
Celui-ci, à ces clameurs,
A donné le mandement
De faire publier les bans.
Par héraut il fait crier:
«Bonnes gens! oyez, oyez!
Le Gracieux Seigneur proclame:
Un alleu est octroyé

1) Pjetër Shini est un héros de batailles soutenues par les Albanais sous Skanderbeg. Après la débacle et la soumission du pays, il est un exemple de ces unités d'Albanais qui continuèrent de résister dans le maquis, pendant 24 années, comme le dit le chant. Une résistance indomptable, celle-ci, qui ne faisait pas de quartier aux Turcs installés dans le pays.

Avec dix hameaux fertiles,
Et la dame de Pierre Shini
A celui qui portera
Sire Pierre mort ou vivant.»
Vint alors un soir brumeux,
Lorsques un de ses cousins,
Je ne sais pas bien comment,
Le livra aux Ottomans.
Comme il fut entre leurs mains,
On tordit ses longues moustaches
Pour lier les bouts en croix
Sur le cou de sire Pierre.
Ainsi mis, on l'emmena
En présence du Grand-Seigneur.
Celui-ci alors ordonne
Qu'on apporte deux escabeaux,
L'un pour Pierre, l'autre pour lui.
Le gracieux Seigneur s'enquiert:
«Dis-moi, Piere, pendant ce temps
Que tu fus à guerroyer,
Combien m'en as-tu occis?
Combien m'en as-tu blessés?»
«Je vous dis, en vérité,
Depuis ces vingt-quatre ans
Que je suis à guerroyer
Pour l'honneur du sang, des miens,
J'ai passé au fil d'épée
Deux-mille quatre cents des tiens.»
«Eh bien, moi, ô sire Pierre,
Au gibet te laisserai
Seulement vingt-quatre jours.»
«Tu es libre de le faire,
D'autant plus que tes soldats

Ne m'ont point battu, d'ailleurs.
Mais, ne pose le gibet
A côté du littoral,
Mieux en plein centre de ville
Avec mon épée au flanc.
Celle-ci, mue par le vent,
Fera un bruit d'airain.
Que les Turques, à l'entendre
Serrent sur le sein leurs fils,
Et appellent leurs maris
Qu'ils se cloîtrent dans la nuit.

(Albanais d'Italie)

81

LE VOLET D'UN COUP DE VENT

Le volet d'un coup de vent
S'est ouvert: «Debout, Halil![1]
On est dans un guet-apens
Cernés par l'aga Avdil[2]
Avec trois cents soudards
S'avançant à pas feutrés!»

Le jeune Moussa[3] *bondit:*
«Et mes armes, où sont-elles?»
Mais, les armes, son beau-frère
A soustrait déjà la veille,
A dessein pour les livrer.
Beyta Sila[4]*, le félon*
C'est lui qui tendit le piège,
Les conviant à son banquet,
Leur servant les meilleurs mets,
Du rôti et des gâteaux,

1) Montagnards au maquis, poursuivis par le Vizir de Shkodër.
2) Le chef de l'unité de châtiment.
3) Le puîné entre les frères.
4) Le beau-frère de Halil, qui organise un repas pour combiner l'accrochage, de concert avec le Vizir et l'unité de châtiment.

Pour avertir en cachette
Le vizir: «Grande nouvelle,
Mon Pacha, Halil est pris!»
Et Halil marche en chantant,
Il fait ses adieux aux gens
Du Bazar, et il leur dit:
«Soyez libres et bénis,
Vous la gent de Scutari!
Dites un petit mot pour moi,
Point de grâce, loin de là,
Mais priez qu'on tranche la tête
De Moussa avant la mienne»[1]
Le pacha enfin accorde
Sa grâce à l'adolescent.
«Sans Halil, je ne veux vivre,
Tuez-moi!» leur dit Moussa,
En tendant son frêle cou.

Le bourreau fourbit l'épée
S'exclamant que, de tels preux,
Il n'en a jamais conduits
De sa vie à l'échafaud.

«O ma soeur, soeur malheureuse,
Pourquoi me trahir ainsi
M'emmenant à Scutari?
Puisses-tu jamais n'avoir
De garçon à ton foyer,
Ni garçon ni jeune fille,
La mort fauche ton engeance!»

1) Il demande que soit d'abord tranchée la tête de son jeune frère, pour que celui-ci n'assiste pas à son exécution.

«La mort fauche ma famille,
Halil, frère; à mon insu
On tendit cette embuscade!
Mais tu peux dormir tranquille
Que ta soeur fera justice
De ces chiens de Scutari!»
Quelques jours se sont écoulés
Et la soeur tira vengeance
Du mari, de son enfant,
Les tua, prit le maquis.

«Quand j'ai plongé le couteau
Dans la gorge de mon mari,
Il m'a semblé ressusciter
Mes deux frères du tombeau.
Quand j'ai tué mon enfant,
Il m'a semblé arracher,
Les yeux de mon front»[1]

(Shkodër)

1) Elle tire vengeance d'après la coutume patriarcale: «Le mari et sa progéniture sont responsables du forfait. Des maris et des enfants on peut avoir d'autres — des frères et des parents point. Coutumes anciennes, mais elles indiquent les conceptions de temps désormais révolus.

L'événement peut avoir eu lieu vers la fin du XVIIIe siècle à Shkodër.

82

LES SEPT DE SHALE[1]

Les sept de Shale, o gué,
Ont dévalé à Shtoy,
Unis par la besa[2],
La besa sous serment:
Ne rentrons point vivants!
Amis, n'échangeons point
Le présent pour demain!»
Arrivés aux sérails,
On les accueille céans,
Ainsi qu'il sied aux hôtes:
On leur sert le café.
Le vizir vient leur dire:
«Soyez les bienvenus!»
Il outrage les preux:

1) Sept montagnards de Shale furent appelés dans le chef-lieu, à Shkodër, vers la fin du XVIII[e] siècle, par Ibrahim Pacha Bushati, qui voulait les contraindre à se soumettre à sa domination. Les vers ci-dessus indiquent la résolution des montagnards de ne pas renoncer à leurs franchises.

2) Vertu très caractéristique des albanais: «besa» — la parole donnée et maintenue.

«Interdiction du port
Des armes au palais!»
Et Marash Pal qui dit:
«Parle donc, bayraktar,
C'est toi qui le premier
Entres à toute porte!»
Le bayraktar s'enquiert:
«Et ta franchise, vizir?
Tu accueilles les hôtes,
Leur parles gentiment,
Et tu prépares des sbires
Pour les occire en traître?»
L'autre prend les devants
En assassin tieffé.
Il chausse ses souliers
Fait mine de s'en aller:
«N'allez pas vous fâcher
Si je m'absente un peu,
Le petit bey est là.»
Marash Pal de bondir:
«Le vizir nous échappe!»
«Ne t'énerve, Marash,
Le petit bey est là!»
L'hécatombe commence.
Qui sortira vivant?
Le pauvre Marash Pal
A reçu douze coups.
Mais l'autre, Deli Pierre,
A gagné en toute hâte
Les montagnes de Shale.
Et sa mère, surprise
De revoir son fils

Dit: «Pourquoi ce retour?
Et tes amis, Deli?
Oh! moi, la malheureuse,
Qu'on me coupe les cheveux
Pour toi, esprit félon!»[1]
«Ce n'est point pour m'enfuir,
Mais c'est pour annoncer
La geste des Sept de Shale.
Ois: nous avons occis
Le fils du grand vizir,
Et Marash Pal, le preux,
Sept en a terrassés.»
Et Deli de courir
A Shkodër, au château,
La haine dans le coeur:
Il engage bataille
En terrasse trois autres.

(Dukagjin-Shkodër)

1) Sa mère, craignant qu'il n'ait trahi, veut s'infliger la plus grande honte existant autrefois à se couper les cheveux en signe de mépris.

83

LA TROUPE COUVRE LA PLAINE

D'Istanboul vers Jannina
Court la troupe, la voilà,
C'est Hurshid[1]*, le grand pacha,*
C'est Mahmud le Dramali[2]
Qui voudraient saisir Ali,
Ce fut le premier août
Que la troupe couvrit la plaine.[3]
A Jannine c'est la mêlée,
On commence à pilonner
Qui canons et qui mortiers.
«Où es-tu, Thanas Vaya?[4]
Organise une sortie,
Fais trembler tous les pachas
C'est pourquoi
On t'appelle Thanas Vaya.»

(Gjirokastër)

1) Hurshid Pàcha, un général connu, chargé au commencement de l'année 1821 du commandement général des troupes dépêchées contre Ali Pacha de Tepelene.

2) Mahmud Dramali ou le Dramali, autre commandant turc dans le siège de Jannina.

3) D'après un historien du temps, l'armée turque qui mit le siège à Jannina comptait plus de 80 mille hommes.

4) Un brave et fidèle à Ali Pacha de Tepelene.

84

ALI PACHA DE TEPELENE

Ah! qui vit Ali le lion,
A Jannine, le pauvre Ali,
Cerné dans son château fort,
Combattant pour l'Albanie?

Le jour du sultan Novrouz
Vint le triste mandement,
Le sultan Mourad proscrit
Le vizir par firmanli.

Que le Seigneur nous soutienne
Pour sortir victorieux
Contre les vingt-deux pachas
Et l'armée de Roumélie.

Des pachas, les sept premiers
Se ruèrent contre Jannine,
Qu'ils battirent pouce par pouce
Du feu de leurs batteries.

Mille Guègues et deux-mille Tosques
Résistèrent avec Ali,
Ils ont tous rendu le souffle
A côté de leurs fusils.

Ah! Ali, au coeur de lion,
Ton gîte est à l'arsenal,
Il te sied bien de sauter,
Le pays est occupé.

Hé! les notables félons,
Une fois mort, qu'en direz-vous
Quand le Turc vous blâmera?
Et tout seuls, qu'en ferez-vous?

(Shkodër)

Cerné par les Turcs et trahi par les notables, Ali Pacha de Tepelene se fit sauter avec son arsenal militaire pour ne pas tomber vivant entre les mains des troupiers envoyés par Istanboul.

85

LE MANOIR SUR LA COTE

Sur la côte, c'est le beffroi
Contre les soldats du roi,
Le manoir tient fermement
A la troupe du sultan.
Mon manoir aux meurtrières
Les coups ne t'arrivent guère.
Les fusils et les mortiers
Ne te sont d'aucun effet.

(Lesh)

86

SHKODER L'INSOUMISE
(1835)

Haffouz Pacha, grand bêta,
L'on ne peut prendre Shkodra
Avec trois bouches à feu!
Ni canons ni mortiers
Ne lui sont d'aucun effet.
Là se trouve Dasho Shkrel
Le luron à trois poils
Qui résiste vaillamment
Qui se bat très rudement.
«Ah! toi, Shkodër l'insoumise,
Qui nous fait tant de surprises.
On croyait les prendre en masse,
On se trouve dans l'impasse.»

Haffouz Pacha a son but,
Il voudrait percer tribut!
Mais Shkodra lui a dit point
Sans former des mares de sang.

(Shkodër)

Il s'agit d'une insurrection populaire dans la ville de Shkodër, qui refuse de verser la capitation que voudraient lever les Ottomans (1835).

87

DU CYCLE DE LA LUTTE CONTRE LES REFORMES DU TANZIMAT[1] (1847)

Istambul est averti
D'une émeute des rayas.
Vers Berat et Vallona
Des navires ont cinglé.
Un pacha à trois thougs
Vient avec trois bataillons
Infester nos verts sillons.
Mais ces gens encore ignorent
A qui auront-ils affaire.
L'on dit que c'est à Djolek.
Djolek Koutch et Hodo Ali[2]
Qui les sabrent sans merci.
Tafil Bouz[3] le moustachu
Clame fort aux gorges de Koutch:

1) Le *Tanzimat* ou les réformes que fit proclamer le Sultan Mahmoud en 1839, suivi pas le Sultan Medjid. On obligeait les paysans albanais à payer de grandes capitations et s'enrôler de force dans l'armée régulière turque pour six ou sept ans.

2, 3) Djolek, Hodo Ali et Tafil Buzi étaient de braves dirigeants de cette insurrection contre les réformes du Tanzimat (1847).

«Ferme, enfants de Kurvelesh!
Chargez-les! Flamberge au vent!
Et vous, femmes des rochers,
Tapez dur, d'estoc, de taille!»
«Ah! Haldoup[4] aux longs chalvars!
Si Guber tombe dans mes mains,
Je l'arracherai le peau
Comme en d'autres occasions!»

*

Ce fut par un jour d'avril
Que Djolek prit le maquis;
Par un jour tonitruant
Il leva son étendard.
Les Laps[5] sonnent du clairon:
«Levons-nous les boucliers?»
«Pas sitôt, l'on est à court
De cartouches et de poudre,
Nos gens peuvent hésiter.
Shahin bey est bien armé,
Du renfort peut arriver!»
«Mes amis, à la rescousse,
Chargez-les de vos flamberges!
Leurs fusils n'y peuvent rien!»
«Shahin bey, le grand nigaud!
Ne crois point avoir affaire
A Devoll... Ici, par contre,

4) *Haldoup* – terme de mepris pour les Turcs.

5) *Lap*, habitant de la Laberie, en Albanie méridionale.

C'est l'Arbrie qui se bat,
On t'attrape comme un rat.
Oui, le glaive sied si bien
Aux enfants de Kurvelesh!»

*

Il pleuvait encore à verse
Quand la meute du Pacha,
Rebroussant chemin rentra
Au chateau de Tepelene.
Du donjon, la châtelaine,
Angoissée, demande aux gens:
«Et mon maitre, Isouf bey,
Où est-il, pourquoi il manque.
«Il a subi des revers!»
«Et sa troupe, où est-elle?»
«Hélas vite débandée
Sur le champs de Muzéqé,
Se sauvant dans des bachots,
Isouf bey, le grand seigneur,
Au coursier blanc de mille aspres,
Le visage tout en sang,
Fut sabré, déchiqueté».
«O Seigneur! ce fut Djolek?»
«Oui, il fut mis en pièces,
Par Hodo et Rapo Hekal
A Messoy, près de l'auberge!»

(Albanie du Sud)

PAS D'IMPOTS, PAS DE FOUAGE

Déborde, ô fleuve de Vlore,
Déborde, que nous débordons.
Grands et petits, tant que nous sommes.
Nos griefs sont aux Virions[1],
Ils exigent le brebiage,
Ils exigent le fouage[2],
Les impôts et redevances.
O pacha, ô grand bêta,
C'est Hekal qui te le dit:
Pas de fouage, pas de brebiage,
Le pays est trop souffrant:
Les maisons n'ont qu'une poutre,
L'attelage, qu'un seul boeuf,
Une vache et un cheval:
Il ne reste qu'à peiner
A nos femmes, à nos filles.

(Mallakastër)

1) Le Virioni ou Vrioni, grands feudataires de la Muzeqe.
2) Redevance féodale qu'on payait par maison et par feu.

89

LA BATAILLE DE KËRNICE

Lundi sur l'heure de none
Est venu le mandement
De partir pour la Këmice.
Moustaf Bros a proclamé
Par héraut dans tout Ulqin;
«Entre vous, gens de la ville,
Entre vous, preux Albanais,
Prenez chacun bon courage,
Shkodër nous mande d'aller,
D'aller à la rescousse,
Combattre le Karadag[1]».
Ulqin entier se levait
Pour voir partir les vaillants
Rangés sous les drapeaux.
Tséna Bégou vint en tête,
Derrière lui, Bros et les siens.
Et les preux veulent reprendre
Podgorice, ville occupée.
Halil Bétsi sur l'arête

1) Karadag — nom donné au Monténégro aux temps des Turcs.

En appelle à son neveu:
«Viens voir les Albanais
Gravissant le Souterman[2]
A Këmice ils veulent aller,
A Këmice ils veulent mourir
Au plus fort de la mêlée».
Sur le champ de bataille
Moustaf Bros clame bien fort:
«Ali Shtrema, où es-tu?
La fumée voile mes yeux,
Je ne peux plus rosser, tailler,
Mon épée s'est ébréchée!»
Moustaf Bròsi, le chenu,
Son turban a perdu
Au plus fort de la mêlée.
Bròsi baise le fusil:
«Veli Man, fais bonne garde
Au drapeau, car à Këmice
Nous devons verser le sang.
Ah! le Knèze[3] va nous voir!»
Le Knèze voit avec surprise
Bròs lutter tête tranchée.[4]
Il s'écrie: «A moi, les preux,
Qui prendra les armes à Bròs
Sera nommé à vie

2) Souterman — une citadelle située un nord de Tivar et qui marquait la frontière entre l'Albanie et le Monténégro.

3) Le Knèze Nicolas Petrovich Niègosh (1848-1921), roi du Monténégro.

4) Moustaf Brosi eut la tête tranchée dans un engagement contre les Monténégrins. On raconte que, sans tête, il fit encore neuf pas.

Gouverneur dans son pays.
Oh! combien de mères slaves
Il nous a laissées sans fils!
Je n'ai vu jamais tel preux,
Jamais vu ni entendu.
Avec son épée brisée
Il continue de tailler
Mes soldats comme moutons!»
«Oh surprise! s'écrient les Slaves,
C'est un vrai dragon ailé,
Il détruit notre lignée!»
Moustaf Bros est à chanter
Dans nos chansons de geste,
Et jamais ne l'oublier!

(Ulqin)

90

HALIL GASHI

Halil Gash,[1] *belle jeunesse,*
A Gjitet[2] *veut s'engager,*
S'engager comme métayer.
A Beqir Aga il dit:
«Donne-moi à bail, seigneur,
Un lopin de terre grasse.»
«Si tu me donnes ta soeur,
Va choisir dans mon alleu[3]*,*
Parmi les septante manants.»
«Beau Seigneur, je suis un gueux,
Qu'on me fasse pareille demande!»
«Ah! non point! pas pour sa main,
Mais seulement pour ses yeux noirs.»
Grandement outré, Halil,

1) Un paysan de l'environnement de Prishtine, qui avait demandé, comme métayer, un lopin de terre à Beqir Aga.

2) C'est au voisinage de cette ville (*Gjitet* à Prishtine) qu'avait ses domaines Beqir Aga.

3) La classe féodale des beys et agas ne se limitait au seul pressurage économique de la paysannerie, mais elle combinait toute sorte d'intrigues, mêmes morales, pour concéder des terres aux paysans.

N'ayant point d'arme sur lui
A gagné en toute hâte
Sa maison dans le maquis.
Il réveille sa femme et crie:
«Lève-toi, femme, je te dis,
Je t'abandonne sur l'heure.»
«Ah! mon Dieu! tu déraisonnes.
Est-ce que je t'ai volé,
Est-ce que je t'ai trompé?»
«Oh, ni honte, ni vol, ma femme,
Beqir âga m'a bravé,
Il veut ma soeur Hayrié.»
«Rien que ça, le grand nigaud!
Mais ta soeur est à marier!»
«Il ne demande point sa main,
Mais il veut ses yeux noirs!»
«Sus sur lui, Halil, Dieu aide!»
Il décroche son fusil
Et se hâte vers le bazar.
Il demande aux boutiquiers:
«Où est-il, Beqir Aga?»
«Au café tout à côté.»
«Deux cafés sucrés, garçon!
Aujourd'hui je vais m'allier
Au gracieux Beqir Aga!»
«Laisse ça, mon jeune gars,
Ce n'était qu'une méprise.»
Six coups l'autre de tirer:
«Accordée, aga, sa main,
Epouse-la pour ton plaisir,
Prends Hayrié sur ton sein,»

(Kosovë)

91

KITCHO LEKA

Venez, amis, à chanter;
Les journaux qu'en disent-ils?
D'Istanbul et en-deçà,
C'est le capitaine Leka,
Et son frère Pilo,
De la gens Nikleka,
Qui font lever aux archontes
Les enfants aux joues rondes,
A cent lieues à la ronde.
La cause: un enfant d'archonte
Enlevé à cette ronde,
Met le ministre en ire
Et les fait serrer de sbires
Qui le dénichent au gîte,
Et le coup qui s'annuite
Tue Kitcho Kaçandoni.
Mais, Pilo enfin se sauve,
Il lui prend la tête chauve
Et part dans l'île de Crète.
Le ministre lui écrit,
Il lui envoie l'amnistie,
Il dit qu'il pardonnera,

Mais l'autre ne le croit pas.
«Mon ministre, je suis là
Pour te faire tourner le sang:
Pilo Léka est vivant.»
Le ministre alors ordonne
Aux gendarmes: «Prenez-le,
Portez-le dans son pays.»
T'es perdu Pilo Leka,
On t'a endormi, hélas!
La valeur de son épée
Est perdue à tout jamais.»
Mais le sabre fait carnage
Des gendarmes tout en rage,
Qui le traquent pied à pied,
Sans pouvoir le rattrapper.
L'higoumène avec son froc
A perdu quatre sabots:
Il croyait qu'il le ramène
Dans les mains des gens d'Athènes.

(Nivice-Bubar)

Il s'agit de Kitcho et Pilo Leka, de la gens Niklekaj, originaires de Nivice-Bubar (Albanie), qui faisaient leurs faits d'armes au Péloponnèse (Morée). La cause est toujours les graves impôts du fisc. Il est appelé aussi Kitcho Kaçandoni.

92

QIRIAKO KAPASI [1]

Le soleil darde ses rais,
O la fleur, ô Qiriako!
C'est Gika qui t'a mandé,
Il te veut aux défilés,
Aux sentiers et à l'honneur,
Il te veut en armes, mon frère.
Qiriako, mon arc-en-ciel,
Arc-en-ciel à son luisant,
O chamois qui grimpe et saute
Aux parois des roches hautes,
Qiriako, l'adolescent,[2]
L'épervier, l'haydouk vaillant.
Pour longtemps tu disparus,
Mais, quand tu vins sur le Pas,
Le village fut en joie.
Quel dommage, ô Qiriako,
A savoir que tes enfants
Ne sont pas aussi vaillants.
Ouvre le tombeau et sors,

---

1) Qiriako Kapasi était originaire de Qeparo (Himare). Ses faits d'armes étaient réalisés en Grèce, surtout.

2) Il avait pris le maquis déjà adolescent.

Prends toi-même ta flamberge.
Si Vanthie était un homme,
Elle aurait vengé son père.
Prends flamberge, cours les cimes,
Le sureau est pour ton gîte,
La pitance la porteront
Les Valaques de nos régions.
Les archontes trembleront,
Renfermés dans leurs maisons,
Pour leurs fils et leurs mioches
Enlevés dans la Leboche.[3]

(Qeparo)

3) C'est une montagne en Grèce: Lebosh.

93

SHEMO KASO DE GJIROKASTER

O serpent sur le chemin
Qui tailles Turcs et Chrétiens,
O serpent à double tête,
O le preux qui tout empiète,
Shémo Kaso le sabreur.
Shémo Kaso à la cognée,
Tous les boutiquiers tremblaient
Quand tu passais au marché.
Toujours parmi les premiers
A leur enlever les armes.
Quand tu courais à la presse,
Tu sortais avec des têtes.
Le vizir de s'exclamer:
«Qui a pris toutes ces têtes?»
«Le brave qui ose braver,
Qui ne connaît point les bornes».
Ah! je ne le savais point
Que Shémo allait gagner
Une telle rénommée
A le chercher le vizir
Et le Sultan Hasiz.
Le Sultan mande à Jannine:
«Ne supprimez pas Kaso,
Mais faites-lui une mise

Et envoyez-moi la prise,
A Istanboul la cité.»
Dans les monts, à Samarine,
Dès potron-minet à l'aube,
On entend partir des coups.
Shémo lutte contre Hysni!
«Viens, Hysni, viens ô pacha,
A voir Shémo barbe-bistre,
Comment fait-il l'exercice»
Le tibia lui est cassé,
Une balle l'a percé.
Cette prise est saluée
Par ving-deux coups de canon.
O la Gjirokastre famée
Qu'as-tu fait de ton Shémé?
On l'a pris sous Grébené,
Bras rompu, genou brisé,
A Jannine on l'a porté,
Au château, dans le sous-sol.
Que dira de moi ma femme?
«Ah, Shemo, Shemo, mon brave,
Je courrai de source à source
Pour entendre tes chansons!»
Comment grandira l'enfant?
«Comme j'ai grandi moi-même,
De raves et de navets.»

(Gjirokastër)

Shemo Kaso a inspiré plusieurs chantres populaires, dont les motifs sont conservés encore. Nous avons réuni ici quelques brefs exemplaires, pour esquisser un tableau de ses faits. Il s'est battu contre les troupes et les nantis, beys et commerçants. Les faits se passent aux temps du Sultan Hassiz (1876-1881).

94

LES BILBILEI

Progonat à la cognée
Devenu poule-mouillée.
Sept pachas à Progonat
Battent pouce à pouce les pas
Pour Bilbil et pour Resul!
Ah! Bilbil, ils sont pour toi,
Pour l'impôt tout enlevé
Sur la route d'Istanboul.
Avec ses hommes de garde:
Six mulets et sept hayduks.
Le butin est distribué,
Distribué à poignées
Aux manants, aux indigents.
«Ah, Bilbil! tu es cerné,
Jette l'arme qu'on te prend.»
«Je ne quitte point mon arme,
«Je l'ai prise de haute lutte.»
Mars parti, avril venu,
Qu'en est-il de not'Bilbil?»
Le vizir le tient fermé
A Jannine la cité.
«O vizir, pourquoi l'mandat?»

«Parce qu'il a incendié
Les sérails dans la Voshtine –
Treize preux sur le gibet!»
Ils sont treize les Bilbilej
Qui se rendent au gibet.
«Lève-toi, Bilbil, la hart!»
«Attends, bey, je veux fumer,
Je n'suis point un bol caillé,
Mais Bilbil à la cognée!»
A la porte de la cité
Trois licous sont découpés.
Et Resul de s'écrier:
«Que nous fûmes bien roulés!»[1]

(Progonat)

Bilbil Sako, chef d'une formation de hayduks connue sous le nom de «Bilbilei», 13 maquisards de Kurvelesh.

1) Le gouvernement turc avait promis, par décret même, le pardon, en cas de reddition. Mais, il les trahit, le porta au gibet.

95

MURAT DJAKA

«O Bosniaque, dit le pacha,
Veux-tu devenir mon lige?
Tu seras mon commandant
A la tête de cent gendarmes
A dompter Llap et Gallap».
Une fois dans le pays,
Parcouru de long en large,
Il le croit tranquillisé.
Il va alors trouver Murat:
«Toi, Murat, prépare les feux,
Tu dois héberger la troupe.»
«Notre hameau n'est pas à l'aise,
Le pain manque, on mange à sec.
Nos feux sont de simples huttes.»
«Que le pain soit pris à sec,
Que les huttes soient de chaume,
L'ordre est formel, je dis,
Tu dois nous porter les femmes.»
Murat Djake est interdit.
Pas de bagaffe sur lui,
Il retourne à sa maison,
Et maussade, dit à sa femme:
«Affuble-toi, et prestement,
C'est le Bosniaque qui t'attend.»
«Moi chétive la maison

Est perdue s'il veut de moi
Du vivant de mon Murat.»
Murat Djake, l'intrépide,
Cherche le pays de nuit,
Il cherche Llap et Gallap:
«Qui des preux vient avec moi
A le mettre dans l'étau?»
Trois-cents hommes il réunit,
Qui a l'arme dans le trou,
Qui n'a rien que la cognée.
Or, quand Dieu a donné l'aube,
Ils l'entourent de toute part
Et l'étau est bien fermé.
«Que veux-tu, notre Bosniaque,
Est-ce fille ou est-ce femme?»
«Moi chétif! dit le Bosniaque,
Je suis pris au dépourvu!»
Nul n'a pu sortir vivant,
Hors le chef, le Bosniaque,
«Qu'on laisse partir tout seul
Pour l'annoncer au pacha.»
Le pacha de s'enquérir:
«Ou sont-ils tes gens de pied?»
«A Gallap les ai laissés
Pour l'assiette du masurage.
Un impôt bien écrasant,
Pas un n'est sorti vivant.»
«Où as-tu ton pistolet?»
«C'est Murat, qui me l'a pris.»
«Et ton coursier rapide?»
«Il n'était pas fait pour moi,
Il était bon pour Murat.»

(Kosove)

96

SHAQIR GRIZHA

Le Pasha de la Prishtine
A reçu un mandement:
C'est l'ordre du Padischah:
«Prenez-moi Shaqir Grizha.
Prenez-le mort ou vivant.»
«Qui des braves veut se rendre
Dans le Llap prendre Shaqir,
A lui la médaille d'or».
Osman Breça s'est levé:
«C'est moi qui prendra Shaqir,
Donnez-moi cent zaptiés[1],
Et, Dieu aide, je l'aurai.»
Les zaptiés lui sont données,
La médaille est octroyée
Sans avoir rien commencé.
Cent zaptiés partent pour Llap,
Leur démarche est circonspecte,
Mais Shaqir est dans l'étau
Aux premières lueurs du jour.
Les gens ont flairé le coup,

1) Gendarmes turcs.

Ils s'éveillent en sursaut:
«Lève-toi, Shaqir, la meute,
On circule ou pas de feutre,
Et l'étau est bien serré.»
Il se lève lentement,
Il roule une cigarette
Et prépare deux cafés,
Deux cafés, oui, bien sucrés,
«Grâce à Dieu, le jour se fait,
Les ténèbres dissipées
Je pourrai très bien viser.»
Et il mit sa cartouchière,
Et il prit entre ses mains
Son fusil à tabatière.
«Mon fusil, tu le vois bien,
On te serre de tout côté,
Ils te cherchent, ils me cherchent
A te prendre, à me tuer.
Ils voudraient jeter ton fût
Dans une sale poudrière
A ne plus t'avoir Shaqir,
Mais quelque lâche soudard,
A tirer sur les corbeaux
Et s'écrier, bouffi de gloire:
«J'ai fait tout mon devoir.»
Shaqir sort à l'oeil-de-boeuf:
«Qui frappe du heurtoir?»
«C'est Osman, le tchaush[1] du roi.
Es-tu prêt ou dors-tu encore?»
«Je suis prêt, mais mal à l'aise.

1) Sergent turc (çaus).

Hier c'était un jour de guerre
Contre les soudards du roi;
Pendant toute la journée
J'ai tué et j'ai blessé,
Pas beaucoup, mais sept ou huit.
Et ainsi il ne m'en reste
Que trois pièces en cartouchière.»
Le tchauch dit: «C'est ce que j'veux.
Eh, Shaqir, veux-tu sortir
A ma discrétion ici,
Ou te rendre à ma merci.»
«Je n'me rends à la merci
D'aucun Turc, sache-le bien,
Le Turc n'a pas de merci.»
«Tu n'échapperas jamais,
Sache-le, je te le dis,
Car c'est l'ordre du Sultan
De t'avoir mort ou vivant.»
Et Shaqir de se fâcher.
Il se fâche à ces paroles,
Il rejoint la meurtière,
Il prend place à la meurtière:
«Donne-moi, Osman, la main,
Ne me tourne pas le dos.
Entends-tu le sifflement?
C'est Shaqir qui frappe au but,
Chaque coup, deux tombent roides.»
Et le tchaush, resté tout seul,
A fini dans un fossé,
Tous ses hommes étant tués.
A Shaqir il s'en appelle:
«Hé, Shaqir, un peu de trêve,

Trêve aux morts, je t'en supplie,
Laisse-moi les rassembler.»
«Prends les morts et va-t-en vite;
Prends des autres et reviens,
Car le drôle de sultan
Me traque trois fois par an.»
Osman monte son coursier,
Il se rend chez le pacha:
«Où sont-ils tes gens de pied?»
«Pour l'assiette dans le Llap.
La charge est par trop pesante,
Pour un aspre, vingt-neuf hommes
Ont perdu leur vie à Llap.»
Le pacha: «Et ta bagaffe?»
«Elle est là gardant les tombes.»

(Kosove)

Un maquisard fameux dans la régions N. E. de la Kosove. Les formations turques du punition, venues à le cerner, se voient obligées à rebrousser chemin après une dure bataille, en chargeant les morts sur les chars, comme le dit le chant.

97.

CEN MADJUNI

Le Pacha Mahmud convoque
Son conseil au château fort.
Il consulte Hadji Mahmud:
«Qui me prend Cen le rébelle?
Qui arrive à l'enjôler,
Je lui paie ducats sonnants.»
Hadji dit: «Donnez-les moi!
C'est mon cousin maternel,
C'est mon frère d'élection»[1]
Il prend les ducats sonnants,
Il les porte tout content.
Le même jour il est chez Cen,
Et il frappe à son manoir:
«Ouvre, Cen, à ton cousin.»
«Je ne peux pas me fier
De quinconque frappe à ma porte.
Je me trouve aux fers tirés
Avec le Pacha Mahmud.
Me voilà depuis sept ans

1) Cérémonie coutumière constistant à se boire mutuellement quelques gouttes de sang pour devenir frères d'élection. Le terme technique albanais: *vëllamë*.

Bien traqué de toute part
Sans répit et sans une trêve.»
«Comment, Cen, ne pas le croire,
Nous sommes même cousins.
Par le sang qu'on a en commun,
Par le sang qu'on a tiré,[2]
Par la barbe que j'ai laissée,
Par la Kabaa visitée[3],
Les trente jours que j'ai jeûné[4],
J'ai plaidé ta cause, Cen.
Le pacha te nomme gendarme
A veiller sur sept cités.»
Et sa mère d'intervenir:
«Comment ne pas croire Hadji?
Il est le fils de ma soeur,
C'est ton frère d'élection.»
«Ah, ma mère, tu vas me perdre!»
Des instants d'hésitation
Mais, enfin, il ouvre imposte.
L'entretien prend quelque temps.
Cen prépare les cafés.
«Tiens ta tasse de café,
Je te jure: c'est le dernier.»
Il se rend à son conseil,
Il s'habille pour sortir,

---

2) Les doubles liens de cousinage maternel et de frère d'élection, d'après le coutumier, comme nous venons de le remarquer tout à l'heure.

3) Il avait fait son voyage aux lieux saints, à la Kabaa de la Mecque, et devenu hadji.

4) Les trente jours de jeûne: le Ramadan.

Il se met sur le chemin,
Et il embrasse sa mère
En demandant son pardon:
«O ma mère, c'est le dernier,
On s'verra dans l'Au-delà.»
Quand ils sont à Kolashine
Tous les gens restent surpris:
«Comment Cen fut-il dupé?
On croyait que rien le prend!»
Cen, surpris, dit à Hadji:
«Où veux-tu m'envoyer?»
«Dans un lieu de sûreté,
Fers aux mains et fers aux pieds.»
Cen s'aperçoit du piège,
Il tombe sur le cortège,
Les soudards prennent la fuite.
Il n'avait qu'un seul couteau:
Quatre tombent sur le préau.
Il maniait son couteau droit
D'un geste très adroit,
Il avance et il recule,
Il pénètre à l'intérieur,
Pour mourir à sa présence.
Le pacha se lève debout
Et Cen de crisser les dents.
Le pacha est tout tremblant
Et sa femme de s'écrier:
«Quel carnage, que de tombés,
Cen Madjun brave l'armée.»

(Kosove)

98

LUMËN BALA

Le pacha porte le firman
Sur Tragjas et sur Dukat.
«Vous, les vieux, devez le prendre,
Car il dévalise les gens,
A Vlora les commerçants,
A Narta le kaymekam.»
Même si nous le trouvons,
Nous ne pourrions le saisir;
Il gravit toute paroi
Comme un leste chamois,
Il nous tue, il nous abat
De sa pointe bien affilée,
Il nous met tous en saumure
Du taillant de son épée.»
Avec lui, les gars de Bale,
Tous des mores, des noirauds,
Aux épaules carrelées,
A leurs tailles élancées!
On réunit trois bataillons.
A quoi bon, ils n'peuvent rien,
Ni le prendre, ni le traquer.

(Kanine-Vlorë)

Originaire de Tragjas. Il avait tué un sous-préfet turc *(kaymekam)* et il dévalisait les commerçants nantis.

99

REDJEP GASHI DE DJAKOVE

En aval, chez le moulin,
Donne bataille le brave Redjep;
Redjep guette, l'air farouche,
La fumée lui sort de bouche.
O Redjep à l'auréole,
Tu étonnes ta Djakove;
O Redjep le Djakovin,
Comme un astre du matin.

En aval, chez les Gërtchar,
Il terrasse la Turcaille.
Il terrasse l'Ottoman, —
On dit qu'on l'a pris vivant.
O Redjep des gens de Gash,
Quel carnage au bulukbache;
O Redjep de ta maman,
Comme étoile du croissant.

Le crieur court le marché,
Il proclame la menée,
Il la crie aux carrefours,
Mais Redjep se bat toujours.
Je te rends grâce de mon sein,

La ligesse est ébranlée;
Tous les liges sont blessés,
Mon Redjep est racheté.

Pleurez pos, ma mère, ma femme,
Aux Gërtchar c'est la serrée,
Aux Gërtchar c'est la serrée,
Sept heures pleines a duré.
Him Kika, poule mouillée,
Prends quenouille et va filer,
Va filer les quenouillées,
Quel dégât tu as causé.

(Gjakove)

Pris au dépourvu, le maquisard Redjep Gashi pénètre dans le moulin de la banlieue de la ville de Gjakove où il fait une résistance héroïque aux troupes ottomanes.

100

BETS PATANI

D'hier au soir le mandement
«Happe Bets, prends-le vivant,
Il a tué trop de nos gens.»
Le pacha de convoquer
Six de ses hauts commandants,
Qui s'enquièrent promptement
Le pourquoi du mandement.
Le pacha d'les informer:
«J'ai reçu par télégramme
L'ordre d'arrêter Patane,
De le prendre bien vivant:
Il a tué trop de nos gens.»
Ali Qorr de se lever:
«Donne-moi deux bataillons,
Et trente cavaliers shkodranes,
Je te porterai Patane.»
Il concède à Ali Qorr
Les soldats qu'il lui demande
Et les trente cavaliers.
L'autre prend fusil, bagaffe,
Il enfile l'épée du roi
Et il prend la route de Lesh.

Lorsqu'il rejoint l'ormeau,
Le dallage est tout en flammes
Sous les fers de ses chevaux.
Beys et souspréfet de Lesh
Sont surpris de cette force.
«Où vas-tu; Ali, en forces?»
«Je franchis le cours du Drin
Pour cerner Bets à son gîte,
S'il en est ainsi écrit.»
Arrivés aux bacs de Lesh
Les tambours roulent, inondent,
Les collines de Marlek,
Qui résonnent de coups secs.
Le piedmont est en remous,
Les Patanes sont debout.
Tchoul, le frère, dit à Bets:
«Que de bruit, que de vacarme,
Est-ce rage de la mer,
Est-ce branle de canon
Qui pilonnent vers Tivar?»
«Rien de ça, répond le frère,
Le sultan veut nous écrouer.»
A la porte court leur mère,
Elle court battant les mains,
Les battant à la cadence:
«Mes enfants, mourez en preux,
Mort de braves, comme il vous sied,
Le manoir est tout cerné
Par la soldataille du roi.»
Il y avait, dans le manoir,
Deux hôtes venus le soir.
«Dépêchez, ne brûlez pas!»
«Que dis-tu, mère de Bets,

Nous ne sortirons jamais
Sans brûler aussi nos mèches,
Les Selians ne fuient bagarre.»
A l'instant, la fusillade,
Un coup sec part de Patane,
Le bimbach est pris en plein,
Le coup brûle sa fustanelle,
Et rend noirs ses galons d'or.
Kol Djek Shabe est à tirer,
Ses coups partent très amers
Comme une fée de la montagne.
Uk Deda, fils d'Esclavonne,
«Dieu aide, dit au mousquet,
Nous mourrons pour de hauts faits.»
Son coup part et il abat
Le sergent cueilli en plein.
On entend le cri de mère:
«Moi chétive, chèvres et cabris
Brûlent dans la marcairie.»
Pierre Ndoc se bat là-bas,
Le jeune neveu de Bets.
Il tire de son fusil
Comme au Karadag jadis,
Il arrose de son sang
La terre de ses ancêtres,
Les fils de Patane s'illustrent
Comme des braves de haute faits.

(Ile-de-Shëngjin-Lezhë)

Une autre figure de maquisard. Venu de Shkrel, dont il était originaire, s'installer dans les terres de l'Ile-de-Shëngjin, molesté par la ligesse féodale de la ville de Lesh, il menait une vie de maquisard, en enlevant de haute main les convois gouvernementaux. Ali Qorri est le chef de l'unité punitive envoyée à le saisir.

101

ARIF PODA

Ce Kodras sur le Piton
Brûle en feu, crépite de coups
Sept jours pleins à faire trembler
Au berceau le nouveau-né.
Cette Turcaille de kaymekam[1]
Un canon demande à Korçe:
«Les fusils n'en peuvent rien!»
Ah, Poda, le capitaine,
Quel honneur à ta Kolonje!
Poda crie d'une meurtrière:
«O Nasuf de Novosele,
Tire un peu de là ta tête,
A connaître Arif Poda.
Tire la tête de ce mur,
Nasuf bey, ô bey gracieux;
Dalan bey et Hasim bey,
De vos hommes qu'en est-il?
Portez-les sans embarras
A faire du pâté gras!

1) sous-préfet aux temps de la Turquie.

Mon mousquet, tu sois bén!
D'avoir tué deux Gostivisht.
Une Bifke de pauvres gens,
Saute d'une solive à l'autre.
«Hito Labe, mon enfant,
Quel honneur à ton Gusmar!»

(Gostivisht-Kolonje)

Arif Poda, de Poda de Leskovik, avait abattu un Bey à Trikala en Grèce. La bataille a lieu à Kodras de Kolonje. Nasuf bey Novosela, Dalan et Hasim bey Qafëzezi avaient rejoint, avec leur hommes, l'expédition punitive.

102

SPIRO STOYA

Qui le premier de nos sites
Mit la meute toute en fuite?
C'est Spiro de Labova
Qui ne quitte son épée.
Un brave, Spiro Stoya,
Recouvert de cape grise,
Fustanelle sur le genou.
Il se jette dans la presse,
Met en fuite la Turcaille.
Il reçoit, hélas, trois balles:
C'est bien là le sort des braves.

(Labove-Gjirokastër)

Spiro Stoya, de Labove, tué en 1854, en combattant contre les Turcs.

103

VINGT-DEUX BRASSES DE GALERIE SOUTERRAINE

Vingt-deux brasses de tunnel,
C'est Nure qui sort l'premier:
Ils sont douze les échappés.
Les voilà s'ôter leurs capes
Les laisser sur le pavé.
La Turcaille est à leurs trousses.
C'est là toute une escouade
Qui veut Nure Bozhigrade.
Mais Nure évite la meute,
Il rejoint avec les autres
La montagne, le salut.

(Kurtes-Kolonje)

QUI ENFONCENT LES PREMIERS?

Qui enfoncent les premiers
Les barreaux de la prison?
Mane Méma et Dule Shqau.
Une fois hors du château[1]
C'est l'alarme tout en haut;
Arrivés près de l'école,
C'est l'engagement soudain
Des fusils et des pistolets.
«Du courage, mes amis,
C'est Maksut[2] *qui leur tient tête!»*
A côté, dans la mosquée,
C'est Banuch[3] *qui est tué.*
«Décampez, passez le gué,
Le Pont-Long est bien gardé.»

(Elbasan)

1) Le château fort d'Elbasan, où se trouvait la prison. Les protagonistes principaux étaient originaires, le premier de Shtërmen, le deuxième de Gjinar (Shpat). L'épisode a lieu vers 1870.

2) Maksut Kuqi de Kuqan.

3) Banush Kumria de Stror (Vercë).

SHAHIN MATRAKU D'OPAR

A Korçe arrive le firman sultanial:
«Cherchez Shahin et trouvez le Matrak,
C'est la contrée d'Opar qui le maintient
Dans ses fourrés, dans ses hautes futaies.
Où trouve abri le capitaine,
D'où il fait irruption pour ses exploits.
Mais c'est Zalé, le commandant d'Opar
Qui chaque jour est à traquer Shahin.
«Mais, attends, Zalé, tu vas le voir:
Tes copains y ont laissé leurs grègues.
O commandant d'Opar, ils sont sur toi,
Les uns couverts de leurs capes de chèvres,
Les autres entourés de leur capes velues.
Attends toujours, Zalé, tu vas les voir
Tuni et Shahin, les capitaines,
Kaio Babien le tireur d'élite.
Vois Shahin, ô Mudur, ce qu'il fait:
Ton Jaço succombe du poignard,
Un coup emporte Ushak le couard.

(Mokër)

Shahin Matraku était originaire d'Opar, il tenait le maquis. Tun Kokoneshi est de Llënge et aussi Shahin, non mieux identifié. Jaço et Ushak sont des liges de Zalé Prodani, le müdür ou commandant d'Opar, qui poursuivait les maquisards.

106

TCHERTCHIZ TOPULLI ET SES MAQUISARDS (1908)

Hito Làbi, chape blanche[1]
Dans la vile, à Gjirokastër,
En a fait un vrai carnage.
Au sortir du boulanger
Hito Làbi et Bayram
Se trouvèrent face à face
Avec le limier Bimbash.
Ah! voyez-les se saluer
A grands coups de revolvers.

*

A la veille du premier mars[2]
De Jannine la cité,
Des soudards sont arrivés
Sur les flancs de Mashkullore.
Ils encerclent le village,

1) Un des maquisards de l'unité de libération nationale, commandée par Tchertchiz Topulli. Il entre dans la ville et fait un attentat contre le commandant turc de gendarmerie.

2) Dans les premiers jours de mars 1908.

Ils enchaînent les notables:
«Sont-ils ici les maquisards?»
«Par Allah! n'en savons rien!»
Mais, à l'aube, le lendemain,
Les buccins donnent l'alerte:
On a vu des maquisards.
L'officier prend sa longue-vue,
Il voit bien Zako, Tchertchiz[3]
Sous l'ormeau de Mashkullore.
Au premier coup qu'il tire
Hayredine est atteint!
Et Tchertchiz de s'écrier:
«Hayredine nous est tué,
Mais bientôt sera vengé!
Sus, les gars, sur les gendarmes,
Notre ormeau sera jonché
De soudards et de gendarmes!»
Tchertchiz Topulli, le béni,
S'est battu pour l'Albanie!

(Gjirokastër)

3) Un des représentants éminents de la Renaissance albanaise, qui avait formé une unité et se battait contre les Turcs. Cerné dans le village de Mashkullore (au voisinage de Gjirokastër), il réussit à briser l'encerclement et se soustraire à l'expédition turque de punition chargée de l'anéantir.

107

QUELLE TRISTE NOUVELLE QUE NOUS EST PARVENUE

Quelle triste nouvelle
Que nous est parvenue.
Gjirokastër est en deuil!
On vient de tuer Tchertchiz Topulli[1],
A Shkodër, au Monténégro.
C'est la maudite Serbie qui l'a tué!
Ah, Tchertchiz, on vient de le tuer!
Serbes et Monténégrins,
D'accord avec les Grecs.
Qui fait d'espion,
C'est Essad Pacha![2]

(Gjirokastër)

1) Tchertchiz Topulli, dont célèbrent les exploits les chants ci-dessus. On lui combine un accrochage et il est tué dans un complot ourdi dans la capitale du Monténégro, en 1915.

2) Essad Pacha, une figure négative de l'historie albanaise à la solde des étrangers.

108

BEDRI PACHA A MANDÉ

Bedri Pacha a mandé:
«La Malessie doit donner des conscrits!
Tous les jeunes de vingt ans
Doivent partir pour le Yémen:
C'est l'ordre du Djémiyet!»[1]
Tous les jeunes de la Malessie
Prirent le maquis.
Istanboul instruit de la question,
Padichah et Seraskier[2]
Se consultent avec les Jeunes-Turcs:
«Que ferons-nous de l'Albanie?
Tous les postes de frontière
Ont été incendiés, anéantis.
On se bat contre nous
Qui de bêche, qui de houe.
Nos soldats sont prisonniers:
A Touz on a cerné le fort,
Et les gars de la Malessie
Se sont emparés des munitions.

1) *Djémiyet:* parti politique «Union et Progrès» des Jeunes-Turcs.

2) *Padichah et Seraskier:* le Sultan et le général des troupes de l'empire, chez les Turcs.

Touz a été incendié,
On a démantelé les canons».
On donne l'ordre à Tourgout Pacha:
«Toi, le preux, prends le devants,
Passe au fil de l'épée
Tous ces rebelles, ces maquisards».
Tourgout Pacha s'est levé et a promis:
«Je les anéantirai, en ferai terre brûlée!»
Tourgout Pacha rassemble ses troupes,
Il part pour subjuguer la Malessie.
Il traverse la mer
A la tête de cent mille hommes.
Cent mille troupiers sont là
Pour combattre les maquisards.
Tourgout Pacha en toute hâte
Rejoint Koplik.
Il fait sonner ses buccins,
Donne l'ordre de se mettre en ligne,
Ses officiers dégainent le sabre,
Les porte-bannière déploient les gonfanons.
Aux approches du Torrent-Sec,
La mêlée est générale, à bout portant
Les mitrailleuses crépitent,
Mais toute cette armée n'a-t-elle pas honte
De ne pas pouvoir franchir
Les cañons du Torrent-Sec?
Tourgout Pacha est surpris:
Est-ce possible qu'on ne puisse enfoncer
Les lignes de ces Malissores?»
Il donne l'ordre de pilonner.
Quand il fut à Kastrat
Toute la plaine était jonchée.

Mais la Malessie entière a fait serment
De ne rien abandonner sans lutter.
Les Cinq Montagnes[1] ont juré
De verser le sang pour la patrie!
«Nous lutterons pour l'Albanie
Jusqu'à reconnaissance officielle
De la langue albanaise!»
A voir cette armée taillée en pièces,
Tourgout Pacha perdit courage,
Il dépêcha des messagers aux maquisards:
«Il est temps de faire la paix,
Mais huit de vos chefs
Doivent subir le châtiment,
Ceux-ci ne seront jamais pardonnés.»
Mais la Malessie lui manda:
«Pas de paix avec les Turcs
Jusqu'à reconnaissance officielle
De la langue albanaise!»

(Malësi e Madhe-Shkodër)

---

1) *Les Cinq Montagnes*, les cinq bannières, organisations des montagnes de l'Albanie septentrionale.

Cette chanson rappelle les événements qui eurent lieu dans notre pays à la veille de la proclamation de l'indépendance (1912). Le peuple a la perspective claire et nette de la libération totale de l'Albanie du joug turc séculaire.

109

FUSIL EN BANDOULIÈRE

Fusil en bandoulière,
Revolver et cartouchière,
O Thémistokli[1],
Le brave des braves.
Tu te battis contre les Turcs,
Tu te battis contre les Grecs.
O Thémistokli,
Le brave des braves.
Sur les montagnes de Gore
Tu as formé ton unité maquisarde,
O Thémistokli,

1) Themistokli Gërmenji, une figure eminente du mouvement patriotique albanais durant la Première Guerre mondiale. En 1916, président de la région autonome de Korçe sous l'occupation des troupes françaises de l'Armée d'Orient, qui avait son quartier général à Salonique. Il fut soupçonné d'entente avec les Autrichiens. Condamné par un tribunal militaire, il fut passé par les armes.

Le brave des braves.
Tu fis honneur à Korçe,
Honneur à ton Albanie,
O Thémistokli,
Le brave des braves.

(Korçe)

110

LA GUERRE DE VLORE
(1920)

Notre Adriatique aimée
Pourquoi ne fait-elle pas monter,
Ses flots, ses lames de fond?
Ah! Vlore reste occupée,
A Sazan on amène des canons
Qu'on pointe contre Kanine.
Toi Sazan et toi Kanine,
Où est votre charme d'antan?
Vous sombrez dans le deuil
Comme enveloppées du suaire!
Qu'en est-il de cet air sombre?
N'est-ce pas que vous voyez l'Italie?
O toi Vlore, belle Vlore,
Avec Sazan, la main dans la main!
On veut s'y cramponner,
On veut te rendre esclave,
Mais, ne crains rien, dame,
Tes fils ne t'abandonnent pas.

*

En mai dix-neuf cent vingt
C'est la grande assemblee.

Le peuple fit serment
A Barçalla de Vlore:
«Mourons pour le terroir,
Mourons pour Barçalla!»
Les unitée se rangent,
Chacune son commandant:
A Salarie commande
Selam Musaj le brave[1],
Brataj a Memo Plagan,
Lepenice Ahmet Islam,
A Gjorm est Adem Agan,
A Radhime Bilbil Sinan,
A Tragjas c'est Ramadan,
A Dukat c'est Zyk Matan[2].

*

A Béoun c'est la menée.
Les douze du Comité[3]
Distribuent les unités.
Ils leur donnent les bannières.
Les fusils, les cartouchières,

1) Selam Musaj de Salari (Vlore), un des combattants les plus en vue de la Bataille de Vlore contre les troupes italiennes, qui y avaient formé une tête de pont pendant la Première Guerre mondiale et voulaient tenir cette enclave en 1920. Il est tombé en combattant sur l'affût d'un canon qu'il avait saisi par la bouche, quand il vomissait du feu contre les Albanais qui attaquaient.

2) La disposition des unités par villages, avec chacune son commandant. Ici l'aède populaire énumère les villages qui attaquaient le flanc à droite du camp retranché italien.

3) Les insurgés avaient formé un comité qui fonctionnait comme Etat-major et organisait les opérations offensives contre les Italiens.

«Toi, Selam, prends position
A la tête des formations.»
L'ordre est: «Percer sur Vlore.»
«Je m'y rends, mais à percer
Et les talonner de près.»
Et Selam de se presser
Vers Spitale en contrabas,
Où il fait une trouée
Et s'écrie: «Hé, vous de Vlore,
Où êtes-vous! Courez aux armes,
Sus sur eux à l'arme blanche,
Roulez-les en avalanche,
A la mer les Italiens.»

*

A Babice, tout à côté
Où se trouve la prison,
Vois Selam, le preux des preux,
Franchir six retranchements,
Et qui ne connait Selam,
Le trapu au poil de neige,
Tombé raide sur l'affût
Du canon qui s'était tu!
Soeur chétive qui le pleure:
«Quel malheur, ô mon Selam,
Qui ne laisses pas d'enfant!»

*

En Europe, coup de surprise:
«Et les bruits de ces mêlées,
Dans Vlore et ses environs?»

«Tiens, les Albanais se battent
Contre les quarante millions!»
«Avec quoi se battent-ils?»
«Qui de hache, qui de pieu,
De fusils portés sur eux,
Crosse et fût bien ficelés,
Les cartouches empochées!
Ah! qu'ont mis au jour ces mères!
Des vrais loups à trois poils,
Voyez-les dans la mêlée
Ils se battent sans lâcher pied!»

*

Au pas de Koçiu, dans les gorges,
Quel carnage en ce jour-là!
Les obus éclairent à jour,
Et la nuit est éclairée!
Fumée et flamèches bleues
Perçaient l'air en éclatant.
Quatre-cents sont les tombés,
Quatre-cents et quelques morts!
Comment ont-ils rendu le souffle?
Sans eau, sans personne au chevet.

*

Le général de sommer:
«Renforcez tous les passages,
Visez bien de vos canons!»
«Ecoute, le général:
L'Albanais cherche la lice.

Dans la lice il s'est jeté!
L'Italien est refoulé
Il est mis dos à la mer.
Là-bas c'est le corps à corps,
On avance et on recule,
Pour que le général les voie
Sauter sur les ponts en hâte,
De leurs navires de guerre.

(Vlore)

VIII

Chansonnier de la Lutte de Libération nationale et de l'édification socialiste

111

LE SEPT AVRIL TRENTE-NEUF

Le sept avril trente-neuf.
Débarquement en force,
Les Italiens s'emparent
De Durrës et Tirana.
Ahmet Zogou s'écrie:
«Sus, les gars, sans broncher,
Pour me permettre de m'enfuir,
Guerroyez, guerroyez!»
Et il remplit les sacs
Qu'il charge sur son dos,
Les met dans son auto
Avec reine Géraldine.
Il dit au conducteur:
«Démarre en toute vitesse,
En route pour la Grèce.
Au diable l'Albanie!»
Ahmet Zog, le félon
Comment tu nous vendis
Aux fascistes d'Italie?

(Albanie méridionale)

112

LE SEPTIÈME JOUR D,AVRIL

Le septième jour d'avril[1]
La rose ne bourgeonna point,
Gazon et sainfoin
Rabougrirent aux champs.
Ni coucou, ni rossignol
Ne firent entendre leur chant:
L'Albanie est envahie
Par les fascistes d'Italie.
Et mère de s'écrier:
«A la rescousse, mes enfants!
Sus, courez aux armes!
Si vous n'en avez pas,
Cherchez-les, trouvez-les,
Enlevez-les à cette canaille!»

(Permet)

1) Le 7 avril 1939, l'Albanie fut envahie par les troupes fascistes italiennes.

113

DRAPEAU EN BERNE

O drapeau, le deuil te couvre,
L'Italie est arrivée,
Elle t'a mis ses haches
Que la jeunesse arrache
Avec son sang vermeil[1].
Sur la haute et noble cime
De nos montagnes altières
Se déroulent les bannières
De notre liberté.
Mais, frères Albanais,
Cessez de larmeyer
La mêlée nous attend
Comme dans les vieux temps,
Avec haches et cognées.

(Labëri)

1) Le faisceau du licteur, ajouté à l'aigle bicéphale sur le drapeau albanais.

114

DES SOMMETS DE L'ALBANIE

Des sommets de l'Albanie
On entend le cri de guerre,
On déroule les bannières
De la chère liberté.
La jeunesse clame, hautaine:
«Albanais! A ralliement!
Faisons fi de servitude,
Recouvrons la liberté
Ouvriers et paysans.»

(Kurvelesh-Tepelene)

115

L'ALBANIE, LA GLORIEUSE

L'Albanie, la glorieuse,
Doit lutter contre un royaume
De quarante-sept millions.
Mussolini, l'altier,
Veut chicane aux Albanais:
«Nous avons prêté l'argent!»
«Allez le demander à ceux
A qui vous l'avez prêté!»
A Vlore, au consulat,
Accoururent tous les chefs,
Les seigneurs, les potentats,
Ces félons, ces renégats
Qui tournèrent la casaque
A l'instant du grand danger!
Mais voilà que le Parti
Se jeta dans la mêlée,
Et, avec des faux, des haches,
Il engage la mêlée
Contre les hordes fascistes.

Abattant nombre d'entre eux,
Enlevant mortiers, grenades,
Pour les retourner contre eux.
Enver Hodja, le très preux,
S'est rendu dans le maquis
Qu'il ne quitte jour et nuit.

(Labëria)

116

QUELS DÉBUTS, O MON PARTI!

Quels débuts, ô mon Parti,
Et quels plans aussi bien mis
A faire réveiller le peuple,
Le ralliant, le conseillant,
L'admettant parmi tes rangs,
Le tenir même au pain sec,
En savates, au maquis,
Rendre libre le pays.
Et, comment as-tu gagné?
Avec des fusils lacés
Et avec des pistolets,
En faisant des coups de main
A la bombe, à la grenade,
Sans tranchées, sans caponnières,
A la tête c'était Enver.

(Albanie méridionale)

117

LONGUE VIE À NOTRE ENVER!

Longue vie à notre Enver,
Qui tient le maquis jour et nuit.
Enver au mâle courage,
Enver au coeur indompté
Porte le grand défi
Au royaume étranger.
Chaque roche – une citadelle,
On se bat dans chaque ruelle.
Gloire à Enver le preux
Qui nous ouvrit les yeux!

(Labëria)

118

KURVELESH, O MON COEUR!

Kurvelesh, ô mon coeur!
Qu'est-ce que ces mandements?
On veut t'intimider
Par des bombardements.
Mussolini menace
De faire terre brûlée,
De ruiner tes chaumières,
De laisser sans père ni mère,
Orphelins tes enfants.
Belle jeunesse des monts,
Kurvelesh ne connaît guère
La crainte des félons
Merlika et Kolgjin.
Kurvelesh, place d'armes,
On célèbre tes gestes,
Tes luttes légendaires
Contre l'empire turc,

Contre les voisins grecs[1]
Ton sang versé à flots
Pour la liberté.
Kurvelesh n'admet guère
Servitude étrangère.

(Kurvelesh)

1) Contre les tentatives de conquête du territoire albanais pendant la première guerre mondiale.

119

HOMMES ET FEMMES SONT EN ARMES

«O le Fritz, ô malheureux,
Que veux-tu en Albanie?
L'Albanie, d'un simple empan,
Est en armes: hommes et femmes,
Ses enfants sont partisans.»
Et Enver de s'écrier:
«Sus, les gars, courez sur eux,
Devancez les Allemands,
Franchissez le Pas de Thane
A les prendre tous vivants
Et leur arracher les dents.»

(Pogradec)

120

ENVER AU SABRE DÉGAINÉ

Enver au sabre dégainé
A battu deux royaumes,
Il a fait battre en retraite
Avec fusils et grenades,
Avec mortiers au bruit sec,
A leurs troupes cuirassées.

(Albanie méridionale)

121

HYMNE AUX VAILLANTS

Chantons les vaillants
Dormant sur les clairières:
Leur gîte est la terre,
Leur édredon le froc.
Les grottes leur repaire!
Leur souffrance:
Un encens à la liberté!
Leur devise:
Point de joug étranger!

(Labërie)

122

LEVEZ-VOUS, MES BRAVES FILLES

Levez-vous, mes braves filles,
Levez-vous, belles colombes,
Avec les serpents, boas,
Vous qui eûtes du mordant,
Aux batailles, aux mêlées
Contre le fascisme abject.
Levez-vous, un seul instant,
Mes tombées sur tous les champs,
A voir les biens qu'on tient.
Levez-vous, mes braves filles,
Levez-vous, belles colombes,
Voyez l'aube se lever.

(Labërie)

123

JE PRENDS LA PLUME À ÉCRIRE

Je prends la plume à écrire,
Pleure le pauvre gars, pleure,
Ecrire avec du sang
Sur les faits des preux tombés
Au plus fort de la mêlée.
Au fusil, grenade en main,
Attaquant les croix gammées.
Par milliers comptent les morts,
Et qui dois-je mentionner,
Est-ce qu'il y a un premier.
O mes gars, ne lâchez pied,
Nous avons d'autres vaillants,
Le Parti et notre Enver.

(Kurvelesh)

124

LA MORT DE KAYAN KARAFILI

Ce fut par un noir lundi
Qu'à Peza, à Kryézi,[1]
De plus belle avait repris
La bataille du maquis.
Cette fois, les Allemands
Ont du fil à retordre
Avec Kayan[2] *le vaillant*
Qui a pris dans un étau
Les nazis et les félons.
«Qu'est-ce donc que ces tonnerres
Qui font s'ébranler la terre?»
Se demandent bien surpris
Tous les beys de ce pays.
«Ce ne sont point les mortiers

1) Villages de Kavaje en rapports avec la Lutte de Peze. Le 9 janvier 1944 les nazis attaquent Peze de plusieurs directions. Le plus fort de la bataille eut lieu à Kryézi, les Allemands étant parvenus à pénétrer à Lis-Patros. Kayan Karafili leur bloque les accès avec quelques camarades.

2) Le Héros du Peuple, Kayan Karafili, tombé dans ces engagements à Lis-Patros.

Des nazis serrés de près,
Mais les bombes de Kayan
Qui terrassent l'Allemand.»
Des renforts pourtant arrivent
Aux nazis de Tchikallesh.
«Chargez-les, Moustapha Llesh,[3]
Sur les gorges, aux garrigues!
Tiens bien ferme, Bayram Tush,[4]
Ne leur cède point le sol!»
Les nazis, serrés de près,
Tombent, plient, lâchent pied,
Mais tout près de la fontaine
Est tombé Kayan le preux.
Ce fut par un noir lundi
Que Kayane fut occis
Avec sa femme Murvet[5]
Qui luttait à ses côtés.

(Kavaje)

3, 4) Partisans du IIIe Groupe militaire de Peze, tombés avec Kayan.

5) Murvete Peza, la femme de Kayan Karafili, qui tomba en combattant à ses côtés.

125

COMPLAINTE DU DÉPORTÉ

Depuis que j'ai quitté le pays
Ce jour,
Je languis de la nostalgie
Du terroir.
Enfermé derrière les barbelés
Comme un ours,
Je ne souffre point l'Allemand
En faction,
Mais je rentrerai un jour
Au pays,
Je n'oublie point ma porte,
J'y frapperai.

(Radhime-Vlorë)

Le chant donne une brève description des lourdes conditions dans les champs de déportation et fait état de l'optimisme et de la confiance à rentrer un jour dans le pays.

126

L'ALBANIE SE RÉJOUIT

Les guérets ont reverdi,
Indicible!
C'est le partisan qui court
Sur la cible.
Vient Enver et le Parti,
L'invincible,
L'Albanie se réjouit
D'être libre.
Vient Enver et le Parti
A Tirane,
Vois, Enver à la tribune:
Allégresse.
L'Albanie s'est mise débout
Toute en liesse.

(Kute-Fieri)

127

LE SHKUMBIN DEVIENT HOULEUX

Le Shkumbin devient houleux
Il roule ses eaux, furieux.
Quelles nouvelles apporte-t-il
A la mer Adriatique?
«La douzième brigade se bat
Sur la plaine de Péqine
Dans une sanglante mêlée:
Flammes rouges, fumée noire
Des canons et des mortiers
Chans et engins pas milliers!
Mais les gars de la douzième
Ne veulent rien savoir:
Les attaques se suivent
Et cela dure deux jours.
Enfin vient la pluie, la grêle,
Mais les partisans résistent
Sans broncher, sans lâcher pied!»

(Labërie)

Un jalon de la lutte contre les nazis allemands en octobre 1944. Les partisans de la XII[e] Brigade de Choc et d'autres unités partisanes avaient attaqué une colonne allemande de 500 véhicules. La bataille dura deux jours et deux nuits et les partisans anéantirent 200 hitlériens, en faisant un gros butin. Du côté partisan, tombèrent durant ces engagements, Shefit Hékali, Qeriba Koka, Braho Sako, Jorgo Riso, et autres.

128

ENVER HODJA LIVRE BATAILLE

A Tirana, la capitale,
Enver Hodja livre bataille
Jour et nuit pendant vingt jours,
Avec mille trois cents hommes.
Enver Hodja dit aux gars:
«Allez-y, les partisans,
Faites preuve de courage!»
Et ceux-ci, comme des lions,
Se ruent sur les Allemands.
Dans les rues de Tirana
On se bat à coups de bombes.
Or, quand vint enfin le jour,
Sont tués trois cents nazis,
Cinq cents autres prisonniers.
L'antenne annonce partout
La nouvelle aux alliés.
Et ceux-ci de dire, surpris:
«Bravo à l'Albanie!»

(Qeparo-Himare-Vlorë)

Il s'agit d'un épisode de la lutte pour Tirana, la capitale. La bataille dura 19 jours (25 octobre – 17 novembre 1944). Les partisans anéantirent et enlevèrent de haute main les fortifications nazies.

129

QUELS TRACAS POUR L'ALBANIE

Quels tracas pour l'Albanie
Avec tout ce va-et-vient.
C'était Zog[1] en Albanie,
Qui nous fit maigre pitance.
Après lui vint l'Italie
Et nous prit moutons et chèvres.
Puis, ce furent les nazis
A tuer nos chers enfants.
Mais, l'étoile s'est levée,
L'Albanie a son Parti,
C'est Enver qui le conduit,
Et le peuple jouit chez nous
De la chère liberté,
De la démocratie pour tous.

(Puke)

1) Le roi Zog, qui fit une politique lige aux Italiens et fut ensuite dépossédé par eux.

130

LE PARTI, C'EST L'ÉCLOSION

Le Parti, c'est l'éclosion,
Au lieu des marais – les champs,
Au lieu de la nuit – le jour,
Contre l'ombre – la lumière.
Et les fleuves aussi têtus,
Qui roulaient avec leurs crues,
Sont domptés par des barrages,
Qui nous portent l'éclairage,
Qui arrosent nos guérets.
Laboureurs et ouvriers
Pressent rapidement le pas,
Aux usines, dans les champs.
Et que vive notre Enver,
Que le peuple court rallier
Tout comme un essaim d'abeilles.

(Shkodër)

131

L'ALBANIE N'EST PLUS COMME NAGUÈRE

L'Albanie n'est plus, oh non!
Comme naguère!
A sa tête est le Parti
Et Enver!
Elle n'est plus comme autrefois,
L'Albanie,
Exploitée à sang froid,
Le petit,
Fait trimer le paysan
Pour le bey,
Fait saigner notre ouvrier
Sous la faix.
Que de morts, que de blessés
A Kuçove,
Sans les mains et sans les pieds,
Par ces fauves.
Nul n'osait lever la voix
Pour les gueux,
Pressurés, saignés à blanc,
Malheureux.
L'Albanie n'est plus, oh non!

Comme naguère,
D'être mise tout le temps
A l'encan.
Plus de Zog, plus de félons,
Ces bandits;
C'est l'ouvrier qui s'est uni
Au rural.
Ils sont devenus amis
A l'égal.

(Gjirokastër)

132

MON PARTI, FORGEUR DE BIENS

Mon Parti, forgeur de biens,
Que tu as fait terrasser
Du canon de ton fusil,
Que tu as fait place nette
Des richards et de nos beys,
De ceux qui traînaient les autres
A Kuçove comme ingénieurs [1],
Ils vendaient déjà sous terre
Nos pétroles, nos goudrons,
Et aux gueux de s'éreinter
Comme de simples journaliers
Dans le port, chez Puricèle[2].
«O chétifs, où dormez-vous?»
«Notre auberge est dans les meules.
Le matin quand on se lève,
On court vite à nos foreuses,
Et le souffle n'est tenu

1) Des concessions étaient octroyées, où venaient des géologues et ingénieurs étrangers à exploiter le sous-sol.

2) L'entreprise italienne «Puricelli», qui a construit le pipeline et les installations portuaires pour envoyer le pétrole aux raffineries italiennes.

Que par quatre sous par jour».
«Et ces quatre sous par jour
C'est pour l'pain ou pour le mets?»
«Lorsque nous rentrons chez nous,
Nous mettons toutes nos épargnes
Et la bourse n'a que cent leks.»
«Et vos gains, ce n'est que ça?»
«C'est bien ça qui est resté!»
«Et maintenant, que faites-vous?»
«Oh, maintenant les ouvriers
Touchent deux-cents leks par jour.»

(Bratoj-Vlore)

133

VERITABLE AIGLON

Comme un plant tu croisses,
Dans notre Albanie,
O Parti du Travail,
O soleil de la vie.
Lumière éblouissante,
Aussi vivifiante,
Tu cingles la mer
De la servitude
Pour nous ancrer
Au rivage de liberté.
L'orage tournoie,
Mais c'est tout en vain,
Car boussole certaine
Sont Marx et Lénine,
Le droit sur la terre.
Véritable aiglon,
Nous sommes tes ailes,
Enver est en tête
Bravant les tempêtes.

(Albanie méridionale)

134

MON PARTI, QUE TON ÉCLAT

Mon Parti, que ton éclat
Aille loin, dans tout le monde.
Que tu fais pousser partout
Des usines, des centrales.
La centrale sur le Mati
Illumine l'Albanie:
Rshen et Shkodër et Tirane,
Durrës, Vlore et Elbasane.
A Tirane, le combinat
Nous inonde de tissus.
Et Enver, que nous dit-il?
«Vieux et jeunes, levez-vous,
Levez-vous, les vieux, les jeunes,
Edifions notre Albanie!
Ecoutez, mes paysans,
Formez vos coopératives,
C'est l'Parti qui vous le dit».
C'est un fait: chez nous jamais
Il n'y eut d'établissements,
Des centrales, des usines,
Que le peuple se construit
Avec l'aide du Parti.

(Albanie du Nord)

135

OYEZ MON REFRAIN!

Oyez, oyez mon refrain!
Je voudrais pouvoir courir
Les provinces d'Albanie,
Pour y voir ouvrer, ô gué,
Mes amis les ouvriers!
Ah! c'est bien pourquoi
Les ennemis nous enviaient!
On avait à profusion
De l'or dans nos entrailles,
Sans avoir oncques besoin
D'aller le chercher ailleurs.
La voilà, notre fortune,
Les ports adriatiques,
Les bordigues, les marais salants,
Le goudron de Selenitse,
Le chrome, le cuivre à Roubik,
Du pétrole un peu partout!
Hé! la guerre ouvrit nos yeux!
Travaillons, oui, travaillons
Pour construire des hôpitaux,
Des centrales, des voies ferrées!

(Brataj-Vlore)

136

OU ALLEZ-VOUS SI FIERES

«Où allez-vous si fières,
O cailles de montagne!»
«Aux champs à la rosée,
O rossignols des monts!»
«Venez avec nous,
O cailles de montagne!»
«Nous irons aux champs,
O rossignols des monts!»
«Concourons ensemble,
O cailles de montagne.»

Ensemble travailler,
Cailles et rossignols,
Et rendre de nos mains
Fleurie notre Albanie,
Splendide le pays.

(Gjirokastër)

137

LÈVE-MOI, MA MÈRE

«Lève-moi, ma mère,
A l'étoile du matin.
Les compagnes m'attendent
Aux terrasses là-haut.»

«Vas-y, ma fille,
Et que tu sois contente,
Le travail collectif
Est inestimable.»

(Përmet)

138

LE PARTI NOUS AFFRANCHIT

Le temps vint, le jour heureux
A commencer une vie nouvelle.
Créant la coopérative
Qui nous unit dans un dessein.
Ah! les chaînes de la glèbe
Sont rompues pour tous les serfs.
Les guérets changent de visage,
Nous travaillons pour nous-mêmes.
Un vivat à notre Parti!
Il promit,
Nous affranchit.

(Albanie méridionale)

139

DANS NOTRE BRIGADE AUX CHAMPS

Dans notre brigade aux champs,
O gaillard!
Fille sème la betterave,
Sème et fait cueillette,
A faire le sucre blanc,
L'manger avec le gars,
Avec son fiancé.

Dans notre coopérative
O taille-fleutte!
Le gars sème la pomme,
Sème et fait cueillette,
La manger avec toi,
La belle taille-fluette.

(Korçe)

140

INVITATION A LA DANSE

Dansons, amis, dansons,
La belle digue don,
Chantons, amis, chantons,
Nos plans grandioses,
Les routes construirons
Les montagnes fendrons,
Les canaux creuserons,
Nos guérets couvrirons
De riz, de betterave,
De cultures industrielles.
Chantons, amis, chantons,
Nous barrons des fleuves
Pour actionner des scieries,
Y construire des centrales,
Y puiser l'énergie,
Illuminer l'Albanie!

(Brataj-Vlore)

141

O PARTI, ASTRE DU JOUR

Mes amies, je vais chanter
Un refrain sur mon pays,
Sur les changements qu'il fait:
Le meilleur des changements:
Vingt-deux ans de liberté,
Vingt-cinq ans d'vie de Parti.
C'est une chance pour l'Albanie
D'avoir notre grand Parti,
Et Enver si plein d'esprit
Qui dirigent le pays.
O Parti, astre du jour,
Tu surmontes sans faillir
Tout obstacle sur ta route.
Et je chante, en coryphée,
Je chante à nouvelle vie,
A Enver, à not'Parti.

(Albanie méridionale)

142

MON PARTI

Mon Parti, Parti marxiste,
Que tu fais notre renom!
Oh, le monde est bien surpris
De ton oeuvre socialiste.
Tu fais l'homme de culture
Qui apprend dans son travail
Non seulement à s'ingénier,
Mais aussi à te défendre,
A rester sur le qui-vive
Aux frontières du pays.
Gare à ceux qui oseraient
Les toucher – la mort les guette.

(Albanie méridionale)

143

O PARTI DE GRAND RENOM

O Parti de grand renom,
Quelle semonce à ces griffons,
A ces Grecs et à ces Serbes,
A la sixième flotte USA.
Et quel coup à ces sournois,
Dont tu as levé le masque.
Et que vive le Parti,
Notre Armée et l'Albanie.

(Albanie méridionale)

144

LES CHAMPS BRILLENT COMME UN MIROIR

Grande est vraiment notre liesse
Pour Enver et le Parti,
Pour les biens qui vont venir.
Si l'on va jusqu'à Delvine
Les champs brillent comme un miroir:
Il n'est haie, il n'est buisson,
Sur le vaste terroir,
Où l'on n'ait fait plantation
D'orangers et d'oliviers.
Et si l'on gravit Muzine
La centrale [1] vous paraît:
Un éclair à chapelet.

(Sarande)

1) La centrale hydraulique «J. V. Staline» sur la Bistrice.

145

L'ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE EN TOUTE MAISON

Le douze décembre soixante-sept [1]
Heureuse-toi, mon Albanie,
Pour le message qu'on t'a fait:
«L'éclairage en toute maison.»
Enver et Parti pensent à toi,
Ville et campagne sont à l'égal,
Et la radio résonnera céans,
De la parole d'Enver et du Parti.
La lumière nous donnera, oh si!
De la nouvelle force et de la vie.

(Albanie méridionale)

1) Le 12 décembre 1967.

146

L'ÉTRENNE DU PARTI

A la veille du Congrès [1]
Martanesh eut la lumière.
Le Parti nous fit étrenne
D'une centrale électrique.
Nos montagnes autrefois
Pullulaient de partisans.
Aujourd'hui ils se sont mis
A donner à leur pays
Du bois d'oeuvre et du chrome.
Et les gens de la montagne
Se lèvent de grand matin
Pour tirer le chrome des mines.
C'est au prix de leur sueur
Qu'ils bâtissent le socialisme,
Très contents pour le Parti.
Qui rend chère cette vie.
Voyez les maisons alpestres
Bâties en maçonnerie,
Comme on n'en a jamais eues.

1) Le Ve Congrès du Parti du Travail d'Albanie.

Un coup d'oeil à nos cultures:
Les travaux marchent bon train.
Quels miracles, mon ami,
Ont changé la Malessie,
Vive Enver, Vive le Parti!

(Martanesh-Mati)

147

LE CINQUIÈME CONGRÈS DU PARTI

Des campagnes et Malessies[1]
Toute en fête est l'Albanie.
Le Parti est convoqué,
Vive le Cinquième Congrès.
Vive le Cinquième Congrès,
Avec son drapeau flottant,
Qui porte sur son grand mât
Le quatrième quinquennat.
Cent blocus ne font plier
Le Parti des prolétaires.
Nos poitrines unitaires
Lui feront de barricade.
Le Parti est convoqué,
Avec lui le peuple entier.

(Albanie septentrionale)

1) Nom donné aux régions de montagne en Albanie.

LA DECLARATION DU PARTI

A la veille du Premier Mai
Nouveau document paraît[1]:
La Déclaration du Parti.
Nos succès chaque jour
Te transforment, mon pays,
Car les décisions du Congrès[2]
A merveille sont appliquées.
L'intérêt général
Est mis au premier plan,
On travaille jour et nuit
Et on fait marcher les affaires
En révolutionnaires.

(Albanie méridionale)

1) La déclaration du CC du Parti et du Conseil de ministres — 29 avril 1967.
2) Le Ve Congrès du Parti du Travail d'Albanie.

LE PARTI EST CONVOQUE

Le Parti est convoqué,[1]
O mes soeurs, ô mes compagnes,
Enver Hoxha proclame:
Affranchissons la femme.
Détruisons la coutume,
Jetons-la dans le feu.
La femme s'est battue
Du même pied que l'homme.
Et n'a cédé en rien
A son hardiesse, à sa besogne,
Au chantier et dans les champs,
Dans les grands établissements.
De sa force est le symbole,
L'application à l'école,
Le travail perspicace,
Dont on a partout la trace.

(Albanie du nord)

1) Le Plénum du CC du Parti du Travail d'Albanie, qui a examiné Quelques aspects de la question de la femme albanaise (juin 1967).

AUJOURD'HUI, UN NOUVEAU SOLEIL

Aujourd'hui, nouveau soleil
S'est levé si radieux
Pour les filles de Shemri[1].
Vive le vaillant Parti
Qui a fait cesser d'un coup
Nos anciennes privations.
Et chez nous, dans le village,
C'est un grand engagement
A brûler la vieille coutume:
Au berceau de nous fiancer,
De nous vendre comme des bêtes[2]
C'est l'affranchissement pour nous,
C'est la joie qui nous entraîne
Dans notre coopérative
A faire un nouveau village,
A construire notre vie,
Et que vive le Parti.

(Shëmri-Tirana)

1) Un village de la région de Shëngjergj, au voisinage de Tirana.
2) Après le discours historique tenu par le Camarade Enver Hoxha, le 6 fevrier 1967, toute une vague d'initiatives révolutionnaires s'est déclenchée dans tout le pays pour abolir les coutumes rétrogrades.

AUJOURD'HUI, DANS LE TROSHAN

Aujourd'hui, dans le Troshan,
Est venu le fils du peuple.
Le Zadrime est toute en liesse
Et lui fait l'honneur d'hôtesse.
Bien des siècles vont passer
Et l'on n'oubliera jamais
Cet honneur qu'on nous a fait,
Voir Enver venir chez nous,
Envoyé par le Parti.
Quel entrain, quel enjouement
Voir chez nous un tel vaillant.
Ses idées sont devenues
Dans la langue du Parti,
Notre étoile du matin,
La voie de nous affranchir.
Ses idées donnent des ailes
A construire la vie plus belle.
Au plus fort de notre entrain,
Tenons haut pioche et fusil,

Tant les hommes que les femmes,
Poiche tranchante et poudre sèche.
En tout temps qu'on nous appelle,
Même la mort nous semble belle,
Pour ce cher notre pays,
Pour la ligne du Parti.

(Troshan-Lezhe)

LE PARTI, C'EST LE SALUT!

Mes compagnes, écoutez,
Vous parler, oh! d'autrefois.
Sur les beys et les agas,
Sur la vie et ses tracas.
Pauvres mères, quel ahan.
Aux ménages, dans les champs,
Sous l'oeil rude du censier.
On ne possédait nul droit,
On n'entendait point nos voix.
Un voile sombre avait couvert
D'un brouillard aussi épais
A nous suffoquer l'haleine,
A nous faire crisser les dents.
Le voile sombre est fini,
Déchiré par le Parti.
Mes amies, quand il est né[1],
La nuit s'est dissipée,
Le bonheur nous a souri,
Et l'humain est revenu
A ses droits, à ses vertus,
Le Parti, c'est le salut!

(Zagorie-Gjirokastër)

1) Il est question de la fondation du Parti communiste albanais (aujourd'hui Parti du Travail d'Albanie).

153

DORMEZ EN PAIX, MES PREUX

Moi, de t'accompagner
Jusqu'à la source fraîche,
De t'embrasser bien fort
Quand tu pris le maquis
Avec quelques amis.
Et toi de m'embrasser
Et d'essuyer mes larmes
Pour me promettre en brave
De ne pas sourciller.
Et ta chère missive,
A l'étoile à cinq pans.
Mère garde toujours
Dans son sein tendrement.
Et un jour, raide mort,
Je caressai ton front,
Où le coup rougissait,
Là où il prend le lion.
Des années sont passées
Que je ne t'ai plus revu,
Mais tu revis toujours,
Tombé pour ton pays.
Quand j'ai la nostalgie
De te revoir, mon fils,

Je vois mon Albanie
Muée en roseraie
Comme tu la voulais.
Dormez en paix, mes preux,
Soyez sûrs, l'Albanie
S'est toute épanouie
Comme vous la songiez.
Nous gardons la consigne,
Vos volontés dernières,
L'Albanie sera libre,
Nul n'osera la toucher.
Qu'ils essaient de le faire,
Ceux qui voudraient le faire,
Tout un peuple se dresse.
Enver et le Parti
Veillent sur elle toujours,
Et nos armes les guettent
La poudre toujours prête.

(Vlore)

LA VISITE DU CAMARADE ENVER A VRANISHT

Le soleil a brillé
Dans tout Devoll,
Enver est arrivé
Dans notre Vranisht![1]
Quelle joie pour nous,
Les coeurs se réjouissent,
Chantent tous qu'ils sont,
Grands et petits,
Pour le camarade Enver,
Le dirigeant du Parti,
L'éminent pilote,
Le fils de son peuple!
Cher Enver,
Tu nous portes le printemps,
Tu éclaires l'Albanie,
Tu éclaires le monde entier!

(Vranisht-Korçë)

1) Un village de Korçe, chef-lieu d'une coopérative rurale.

JE CHANTE À MON PARTI

Approchez, ô mes compagnes,
Je chante, nouveau refrain,
Le Parti, l'astre du jour
Qui nous fait marcher grand train;
Et Enver à l'oeil d'aiglon
Qui nous donne cet entrain.
Nous, les femmes d'Albanie
Travaillons pour une idée:
Edifier le socialisme
Du même pied que nos maris.
Et toute coutume vieillie
Nous la jetterons aux pieds.
Nous avons des droits égaux
A nos hommes, mes amies,
Et nous les jouissons
Comme dans nul autre pays.

(Gjirokastër)

156

CONSTRUISONS ET DÉFENDONS

Vive Enver et le Parti
Qui nous éclairent à jour,
Qui piétinent hardiment
Fanatisme et religion.
De la pioche, du fusil,
Construisons et défendons
De pied ferme le pays.
Et jetons dans le bûcher
Quiconque ose nous toucher.

(Albanie méridionale)

157

POUR UN TOMBE DES MILLIERS SE LÈVENT

C'est là-haut sur la montagne
Parmi rampes et lacets
Que tu as pris de la taille
Parmi l'aigle et la caille.
Tu es née dans ce foyer
Où le sang coulait à flots,
Où honneur et liberté
Ont été toujours prisés
Au dessus de toute chose.
O la Shkurte-Dukadjine,
Combattante du renouveau,
Si hardie dans nos actions:
En vaillante tu es tombée
Travaillant sur le remblai
A construire le tracé.
Oh, pour un de nos tombés
Des milliers se sont levés.

(Kuç-Vlore)

Shkurte Pal Vata du village de Pecaj (Dukagjine), tombée en novembre 1967 sur le tracé de la voie ferrée Rrogozhine-Fieri, où elle travaillait en volontaire. Sur arrêté du CC du PTA elle fut acceptée comme membre de parti après la mort. Shkurte Pal Vata avait alors 15 ans.

AGISSONS TOUJOURS EN RÉVOLUTIONNAIRES

Le discours historique[1]
Du camarade Enver
Nous sert de boussole
De plus en plus chère.
Il pose la tâche
Du cas de conscience,
S'observer, se voir
Comme dans miroir.
Marchons de l'avant,
Soyons en tout temps
Révolutionnaires
Pour notre Parti.
Chez nous, point de place
Pour le bureaucrate.
A nous c'est l'Etat,
A nous le Parti.

(Selenice-Vlore)

1) Le discours historique tenu par le camarade Enver Hoxha sur «La révolutionnarisation ultérieure du Parti et du pouvoir», devant la réunion commune de plusieurs organisations de base du PTA à Tirana, le 4 février 1967.

LES CHEVELUS

Des gaillards, des chevelus,
Velus comme des béliers,
Arpentent nos boulevards,
Se dandinent gauchement,
Chevelus et coquins.
Il y a aux cent couleurs,
Aux pantalons de blue-jean,
Aux doigts couverts d'anneaux.
Des uns ne sont point mariés,
Mais c'est pour se distinguer,
Puis, la ceinture en sangle,
A faire envie à la bourrique.
Des uns se rendent aussi à l'école,
Habillés comme des enfants râtés,
Tout boutons, tout fermaux,
A la coiffure d'arrache-coeur,
Des favoris comme des garde-boue,
Les moustaches en fer à cheval.
Voilà que quelque autre
A laissé aussi barbiche.
Des uns fument comme des hommes,
Et ils ne savent nettoyer la morve.

D'autres mettent de larges pantalons
A balayer nos trottoirs;
Ils les piétinent de leurs chaussures,
Au point que même la brosse
Ne peut y rien faire.
Il y a des fainéants et des badauds,
Lancés comme des chevaux ou des juments,
Ils portent des oripeaux au faux-fuyant,
Ils ont les cheveux en franges, enroulés,
Au fer chaud comme spiralés.

(Sarande)

Une satire populaire chantée au Festival folklorique nationale 1973 à Gjirokastër pour ridiculiser la mode et ses excès, qui représentent des aspects de l'idéologie dégénérescente bourgeoise.

160

ILS SE SONT DETOURNES DE LA LIGNE DE LÉNINE

Sur la troïka khrouchtchévienne
Est tombé le coup de hache;
Déjà elle atteint Johnson
Et se vend pour les cinq aspres.
Dans sa course elle a quitté
Le chemin du grand Lénine,
En ralliant les gros-bonnets
De Wall-Street en Amérique.
Le vieux loup américain
Ne veut autre que tempête.
«Bas les mains du Vietnam»
On ne joue avec le feu!
Que de morts, que de blessés!
Et combien?
Ils le savent, eux, fort bien.

(Tepelene)

161

MAO TSÉTOUNG A PARLÉ

Je viens au festival
A dire deux paroles,
A dire un air du coeur
Sur Zhej, le bourg majeur.
Les fils des P.T.T.
Donnent grande nouvelle!
Qu'a dit notre Mehmet,
Qu'a dit notre Parti,
Sur le traité maudit,
Traité de Varsovie!
C'est bien, ô mon Parti,
Ta parole est de poids.
A ces gens ne va point
De se jouer de nous.
A Brejnev, Kosyguine,
A ces traîtres fieffés,
Doubtchek, gîte de lièvres,
Nous avons déchiré
Le fallacieux traité.
Ces gens se muent encore,
Tantôt comme des loups,
Tantôt comme renards,

Ils font toujours des plans
Avec les monarchos grecs,
Johnson l'Américain.
Qu'ils aient les yeux crevés,
Qu'ils nous fichent le camp,
Car nous sommes tous un,
Et ne sourcillons point.
Et cette autre nouvelle
Qui a fait frissonner,
Amis, le monde entier,
Mao qui a parlé:
«L'Albanie m'est fidèle,
Gare à qui oserait
Lui porter atteinte
A un simple cheveu.
Il devra se refaire.»
Bravo, ô mon Parti,
C'est un vrai grand ami.

(Zhej-Gjirokastër)

En septembre 1968 l'Albanie dénonça le Traité de Varsovie. Le discours fut tenu par le Premier Mehmet Shehu devant l'Assemblée nationale. L'enthousiasme sur cette décision s'exprima aussi en plusieurs chansons populaires, ce qu'on vit surtout au Festival folklorique national à Gjirokastër (octobre 1968).

162

DEUX LIONS SONT DANS LE MONDE

Deux lions sont dans le monde,
En Asie et en Europe:
Mao Tsétoung est dans la Chine,
Notre Enver à Tirana.
Ils brillent de mille éclats,
Guidant la révolution.
Ils défendent le marxisme,
Foudroient le révisionnisme.
Avec eux nous marcherons,
Longue vie à ces lions.

(Dukat-Vlore)

163

POUR ENVER A L'OEIL D'AIGLON

Pour Enver à l'oeil d'aiglon,
Nous chantons, nous chantons,
Pour Enver, fils du Parti,
Le pilote du nouveau monde.
Heureux le Parti et l'Albanie,
Pour toi, ô étoile du matin
Qui inondes de rayons le monde,
Qui lui indiques la ligne marxiste!
Les idées vivifiantes, comme le soleil
Brillent pour nous tous.
Les coeurs albanais se réjouissent,
Le peuple est en liesse.
Camarade Enver,
Que tu vives comme les montagnes.
A son soixantenaire
Nous t'offrons nos souhaits de coeur,
Que tu vives autant que les montagnes!
Que les ennemis enragent,
Les Bréjniev et consorts.
Ton verbe et notre oeuvre
Brilleront en Albanie!

(Maleshove-Përmet)

BIBLIOGRAPHIE

Arkivi i Institutit të Folklorit (Archives de l'Institut du Folklore) (Matériaux inédits)

Chansonnier des Preux Albanais. Collection Unesco d'Oeuvres Représentatives. Série Européenne. Paris – Ed. G. P. Maisonneuve & Larose 1967.

Chansonnier populaire albanais. Tirana 1961.

Këngë popullore historike (Chansonnier historique). Tirana 1956 (Edit. de l'Institut des Sciences).

Këngë popullore legjendare (Chansonnier des légendes et ballades). Tirana 1955 (Edit. de l'Institut des Sciences).

Këngë popullore lirike (Chansonnier lyrique). Tiranë 1955 (Edit. de l'Institut des Sciences).

Këngë popullore të Luftës Nçl dhe të periudhës së ndërtimit socialist (Chansonnier de la Lutte de libération nationale et de l'époque de l'édification socialiste) Vëll. I Tiranë 1969; Vëll. II Tiranë 1971 (Edit. de l'Institut de Folklore).

Le chant albanais au cours des âges. Tirana 1969 (Edit. de l'Institut de Folklore).

TABLE DES MATIÈRES

Page

Deux mots d'introduction 3

I. Chansons rituelles, calendrier populaire, phénomènes de la nature, comptines

1. La traite au buron 9
2. Essaimage 10
3. Dordoletz, apporte la pluie... 11
4. Allez-vous-en! 12
5. O Saint-Georges de la saison fleurie! 13
6. O joli mois de mai! 14
7. Escarpolette 15
8. Oh, la blanche, blanche neige 16
9. Libe-libellule 17
10. O corbeau au noir plumage! 18
11. Où est la viande, épouse? 19

II. Berceuses

12. La gésine, tendre gésine 23
13. O Luline de maman 24
14. Dors tranquille ma mignonne 25
15. Do, bizet, do mon bizet 27
16. Que tu croisses pour l'Albanie 28

III. Le jardin d'amour

17. La belle au foulard en biais 31
18. Du brouillard ou de la neige 32
19. Oh, la blanche, blanche rose 33

Page

20. La brebis bèle là-haut ... 34
21. Au-delà de ce mont ... 35
22. A l'étoile du berger ... 36
23. L'amour ne s'oublie jamais ... 37
24. En dévalant la berge ... 39
25. Je suis parti, ma belle ... 40
26. Quand l'mari vient du buron ... 41
27. Si le sort veut que je meure ... 42
28. Tiens ces bourgeons fleuris ... 43
29. Que je sois transformé ... 44
30. L'agnelle blanche ... 45
31. J'ai un chagrin dans mon coeur ... 47
32. Belle, au foulard mordoré ... 48
33. Deux bergers ont convenu ... 49
34. On s'est rassemblés ... 51
35. Ne t'ai-je pas dit, coquine? ... 52
36. Quand un jour j'allais rentrer ... 53
37. M'en allant à la fontaine ... 54

IV. Fiançailles et mariage

38. Un berger s'est engagé ... 57
39. Le perdrix flaque aux eaux vives ... 59
40. Le fille s'est éprise ... 60
41. Les marais ont grondé ... 61
42. L'arrivée des paranymphes ... 62
43. Un rosier a poussé... ... 64
44. Sur les plaines de Serrèche ... 65
45. Que j'en ai gravi de crêtes! ... 66
46. L'épouse en chemin ... 67
47. L'époux dans la citronnaie ... 68
48. Une fois, des daines tendres ... 69
49. Et notre épouse albanaise ... 70
50. O le cognassier charmant ... 71
51. Caille est sortie de cage ... 72
52. Ouvre la danse, ne l'arrête point ... 73
53. Au piedmont et dans deux champs ... 74
54. Fille de Radonetz, mariée à Radostine ... 75

Page

V. Complaintes de conscrits et d'émigrés, voceri

55. Je suis tombé, amis ... 79
56. Ce **Mirailay**, âme de Satan ... 80
57. Les conscrits vont à Jannine ... 81
58. Cuirasse de Satan! ... 82
59. Les feux du firmament s'éteignent ... 83
60. Dis, ma mie, une parole... ... 84
61. Qu'est-ce ce nouveau pays d'émigration ... 85
62. La mort de Selman Brahim ... 86
63. Lève-toi Redj, ô mon enfant ... 87
64. Les clés de ta ceinture ... 89
65. Rifle en main, la poudre au sein ... 90
66. O, la fleur de mon front! ... 92

VI. Ballades, chansonnier légendaire

67. Constantin et Doruntine ... 103
68. Aga Ymer ... 108
69. Gjon Pretika ... 115
70. Djerdj Elez Alia ... 117
71. D'où Mouyi tire sa force ... 124
72. Le poulain de Mouyi ... 128
73. L'hyménée de Halil ... 142
74. Mouyi et Behour ... 165
75. Chevalerie Zymer ... 181
76. Plainte d'Aykoune ... 186

VII. Chansonnier épique historique

77. Uran, chef de Kroya ... 191
78. Mort de Skanderbeg ... 193
79. Ded Skoura ... 195
80. Pierre Shini ... 196
81. Le volet d'un coup de vent ... 199
82. Les sept de Shale ... 202

Page

83. La troupe couvre la plaine ... 205
84. Ali Pacha de Tepelene ... 206
85. Le manoir sur la côte ... 208
86. Shkodër l'insoumise (1835) ... 209
87. Du cycle de la lutte contre les réformes du Tanzimat (1847) 210
88. Pas d'impôts, pas de fouage ... 213
89. La bataille de Këmice ... 214
90. Halil Goshi ... 217
91. Kitcho Leka ... 219
92. Qiriako Kapasi ... 221
93. Shemo Kaso de Gjirokastër ... 223
94. Les Bilbilei ... 225
95. Murat Djaka ... 227
96. Shaqir Grizha ... 229
97. Cen Madjuni ... 233
98. Lumën Bala ... 236
99. Redjep Gashi de Gjakove ... 237
100. Bets Patani ... 239
101. Arif Poda ... 242
102. Spiro Stoya ... 244
103. Vingt-deux brasses de galerie souterraine ... 245
104. Qui enfoncent les premiers? ... 246
105. Shahin Matraku d'Opar ... 247
106. Tchertchiz Topulli et ses maquisards (1908) ... 248
107. Quelle triste nouvelle que nous est parvenue ... 250
108. Bedri Pacha a mandé ... 251
109. Fusil en bandoulière ... 254
110. La guerre de Vlore (1920) ... 256

VIII. **Chansonnier de la Lutte de Libération nationale et de l'édification socialiste**

111. Le sept avril trente-neuf ... 263
112. Le septième jour d'avril ... 264
113. Drapeau en berne ... 265
114. Des sommets de l'Albanie ... 266
115. L'Albanie, la glorieuse ... 267

Page

116. Quels débuts, ô mon Parti ... 269
117. Longue vie à notre Enver! ... 270
118. Kurvelesh, ô mon coeur! ... 271
119. Hommes et femmes sont en armes ... 273
120. Enver au sabre dégaîné ... 274
121. Hymne aux vaillants ... 275
122. Levez-vous, mes braves filles ... 276
123. Je prends la plume à écrire ... 277
124. La mort de Kayan Karafili ... 278
125. Complainte du déporté ... 280
126. L'Albanie se réjouit ... 281
127. Le Shkumbin devient houleux ... 282
128. Enver Hodja livre bataille ... 283
129. Quels trocas pour l'Albanie ... 284
130. Le Parti c'est l'éclosion ... 285
131. L'Albanie n'est plus comme naguère ... 286
132. Mon Parti, forgeur de biens ... 288
133. Véritable aiglon ... 290
134. Mon Parti, que ton éclat ... 291
135. Oyez mon refrain! ... 292
136. Où allez-vous si fières ... 293
137. Lève-moi, ma mère ... 294
138. Le Parti nous affranchit ... 295
139. Dans notre brigade aux champs ... 296
140. Invitation à la danse ... 297
141. O Parti, astre du jour ... 298
142. Mon Parti ... 299
143. O Parti de grand renom ... 300
144. Les champs brillent comme un miroir ... 301
145. L'éclairage électrique en toute maison ... 302
146. L'étrenge du Parti ... 303
147. Le cinquième Congrès du Parti ... 305
148. La Déclaration du Parti ... 306
149. Le Parti est convoqué ... 307
150. Aujourd'hui, un nouveau soleil ... 308
151. Aujourd'hui, dans le Troshan ... 309
152. Le Parti, c'est le salut! ... 311
153. Dormez en paix, mes preux ... 312

Page

154. La visite du camarade Enver à Vranisht 314
155. Je chante à mon Parti 315
156. Construisons et défendons 316
157. Pour un tombé des milliers se lèvent 317
158. Agissons toujours en révolutionnaires 318
159. Les chevelus 319
160. Ils se sont detournés de la ligne de Lénine 320
161. Mao-Tsé-Toung a parlé 322
162. Deux lions sont dans le monde 324
163. Pour Enver à l'oeil d'aiglon 325
Bibliographie 326
Table des matières 327

Imprimé par la Direction Centrale de Poligraphie
Etabl. «Mihal Duri» Tiranë, 1975

ERRATA — CORRIGE

Page	131	vers	106	«Roi,
»	157	»	437	foi de mire
»	163	»	647	Car c'ai juré
»	167	»	61	nu tchétanik
»	243	»	20	tu sois bén!
»	265	»	11	Cessez de larmeyer
»	282	»	10	Chans et engins pas milliers
»	310	»	21	Poiche tranchante

«Roi,
foi de mère
Car j'ai juré
nul tchétanik
tu sois béni!
Cessez de larmoyer
Chars et engins par milliers
Pioche tranchante